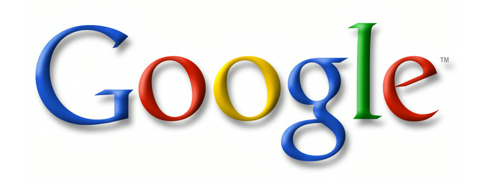





LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 45.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
THÉATRE FRANÇAIS
COMPOSÉ
DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restés au Théâtre Français;
AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME XI.



A PARIS,
CHEZ Mme. VEUVE DABO,
à la Librairie Stereotype, rue Hautefeuille.
1822.

LA

COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE,

PAR DELANOUE,

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1756.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.
LE VIEUX COMTE.
CLITANDRE.
ÉRASTE.
UN LAQUAIS.
JULIE, jeune veuve, coquette.
ORPHISE, tante de Julie.
LA PRÉSIDENTE, femme du monde.
ROSETTE, suivante de Julie.

La scène est à Paris, dans un salon commun aux appartements d'Orphise et de Julie.

LA

COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Ah! Clitandre, c'est vous? Ma joie en est extrême.
Je devois envoyer chez vous ce matin même.
Je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux :
Mais, madame, avant tout, dites-moi, je vous prie,
Quel est le but, l'objet de la plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié.

ORPHISE.

De moitié? moi, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre amitié
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent :
Lisez.

(Il donne un billet à Orphise.)

ORPHISE *regarde la signature, et dit :*

« Julie! » Enfin mes projets réussissent.

« Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répondre « de la conduite de mon aimable tante : peu s'en faut « qu'elle ne m'ait fait confidence des sentiments qu'elle a « pour vous, et je prétends juger par moi-même si « vous les méritez. Ainsi, monsieur, préparez-vous à « subir l'examen le plus sévère ; et surtout faites provi- « sion de bonnes raisons pour justifier, à votre âge, et « votre éloignement pour les nièces, et votre goût déter- « miné pour les tantes.

« JULIE. »

Quel éclaircissement exigez-vous de moi?
Ce billet est très clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc? Je n'osois avouer ma défaite,
Et de mes sentiments ma nièce est l'interprète :
Je la remercierai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne sauroit s'augmenter,
Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractère,
Qui vous rend à la fois agréable et sincère ;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états,
Que la science éclaire, et ne surcharge pas,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espace,
Badine avec justesse, et raisonne avec grâce...
Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu...

ORPHISE.

La vérité l'a fait :
Mais je sais que votre âme est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore ;
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit :
C'est assez me flatter, je voudrois être instruit.
Cette lettre...

ORPHISE.

Est l'effet de mon heureuse adresse.
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma nièce.

CLITANDRE.

Quoi! ce projet encore occupe votre esprit?
Votre nièce l'ignore, ou sans doute elle en rit;
Mais pour l'exécuter, quel rare stratagème?...

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi? Julie!

ORPHISE.

Oui, vous-même.
Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre nièce est-il fait pour l'amour?

ORPHISE.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde,
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde.
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudroit faire porter ses fers,

Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Déifier enfin sa beauté qu'on encense.
Si je l'accuse ici, ce n'est point par humeur;
Je l'aime, et je voudrois assurer son bonheur.
Quand son époux mourut, victime de mon zèle,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle:
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur,
Ni d'une surveillante affecté la rigueur;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe:
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie;
Sous ce titre, en tous lieux j'accompagne ses pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats;
Ne pouvant l'arrêter, je la suis: ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence;
Et toujours occupée à régler ses désirs,
Je parois seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable;
Mais Julie après tout n'est point si condamnable:
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang;
De ses brillants défauts son âge est le plus grand;
Et, quoique du devoir elle étende la chaîne,
Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.
Mais pesez vos desseins. Qui? moi la réformer?
Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer.
Je le sens à regret, mais j'ose vous le dire,
Le moindre petit-maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non: tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes;

Mais, en les soumettant, elle échappe à leurs traits
Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent : mais songez donc, madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flamme,
Je pourrois le premier en être consumé.
Pour braver tant d'attraits, suis-je assez bien armé?
Veuve et très jeune encor, riche, spirituelle,
Fière de vingt talents, aimable autant que belle,
Mes yeux, long-temps fixés sur tant d'appas divers,
Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers;
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre :
Lorsqu'à tant de beautés vous craignez de vous rendre,
Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.
La vertu seule a droit d'allumer votre amour :
Jusqu'à ce jour ma nièce a conservé la sienne,
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne.
Vous pensez comme moi sur cet article-là :
D'un danger si pressant, de grâce, arrachons-la.
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincère,
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.
Déja plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des désirs inquiets d'obtenir ce bonheur;
Déja depuis long-temps ma raison en alarmes,
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin,
Je la suis à regret, et l'admire de loin.
Ainsi, vous le voyez, l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera : son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe?

ORPHISE.

Oh ! je vais vous le dire ; écoutez-moi, de grâce.
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,
Je conduis mon projet, sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chère Julie,
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres lois.
Un amant, quel qu'il soit, la trouvera rebelle :
Mais, qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle;
Et pour se l'attacher, il n'est feintes, détours,
Ruses, dont son orgueil n'emprunte le secours.
Elle attaque, on résiste ; elle presse, on lui cède ;
Mais un est-il soumis, un autre lui succède.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez ; mais que vos feux voilés,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincère,
Couvroient votre bonheur des ombres du mystère ;
Que je la défiois de troubler vos plaisirs,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos désirs ;
Et que votre conquête, à ses yeux interdite,
Supposoit dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.
J'ai feint de badiner ; l'atteinte étoit portée :
Lorsque vous paroissiez, je l'ai vue agitée,

Suivre partout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ses charmes,
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient,
Les siens en même temps sur moi se confondoient:
A cent petits égards votre amitié fidèle,
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle;
Ses soupçons balançoient, ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Eh bien! si notre amour eût été véritable,
Le moyen d'excuser ce trait abominable?

ORPHISE.

Il ne l'est point: pourquoi le prendre au sérieux?

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penseroit-elle à moi, si sa maligne adresse
N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse,
(*Orphise rit.*)
A qui?... Fort bien; riez.

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.
Son caractère est-il une énigme pour vous?
Sa fierté vous défie; allons, entrez en lice;
En vous faisant aimer, confondez sa malice:
Entraînez, séduisez; humiliez son cœur,
Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur.
Quoi donc! vous balancez? Quelles sont vos alarmes?
Vous le savez, Julie étincelle de charmes;

La nature a versé sur elle avec plaisir
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir :
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiète :
Mais qu'elle aime une fois, et la voilà parfaite ;
Un véritable amour au sein de la vertu
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flamme,
Un honnête homme aimé les transmet dans notre âme.
De mille sots amours son cœur s'est garanti ;
Sans le vôtre, comment peut-il être assorti ?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire ?
Son sort est de plier sous un digne adversaire ;
Et le mien est de voir heureux et réuni
Ce que j'ai de plus cher, ma nièce et mon ami.

CLITANDRE.

Je cède, et vais tenter cette grande entreprise ;
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise.
Mais, pour me mettre au fait, quel est l'amant du jour ?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Éraste et son amour ?

ORPHISE.

Le vieux comte le chasse ; et ce choix ridicule
Cache un plus noble feu qu'elle se dissimule :
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux :
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir, on vient et je vous quitte.
Adieu, mon cher neveu.

SCÈNE II.

CLITANDRE, *seul.*

C'EST aller un peu vite :
Il s'en faut que sa nièce et moi soyons d'accord ;
Allons, sans nous flatter, secondons son effort.

SCÈNE III.

ÉRASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

ÉRASTE chez Julie ! Est-ce là ta promesse ?
Qu'y viens-tu faire ? dis.

ÉRASTE.

Abjurer ma foiblesse ;
Du plus sanglant reproche accabler, à tes yeux,
L'objet le plus perfide et le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort ?

ÉRASTE.

Qui, moi ? je la déteste.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ÉRASTE.

Oh ! je te le proteste.
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit,
Qui s'irrite et s'apaise après un peu de bruit ;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire :
Je cours l'exécuter, et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir :
Mais j'en augure mal, puisque tu veux la voir.

Qui gronde une volage, est encore fidèle :
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.
Cours chez Lucile ; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie, éteint presque en naissant,
Est encore ignoré de cette fille aimable ;
Ce secret révélé te rendroit plus coupable ;
Va : je l'ai disposée à te bien recevoir.

ÉRASTE, *tirant de sa poche une lettre.*

Tiens, reconnois Julie et le trait le plus noir.
Hier, détestant Julie et sa flamme inconstante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente :
Dans ses yeux où son âme étaloit sa grandeur,
Je lis, en rougissant, mon crime et son ardeur :
Je tombe à ses genoux, muet et plein d'alarmes...
Je reçois mon pardon, arrosé de ses larmes :
Attendri, pénétré d'amour et de remords,
Pour me justifier je fais d'heureux efforts ;
Lucile s'y prêtoit, et sa bouche timide
Me traitoit de volage, et non pas de perfide...
C'est dans ce même instant qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe et l'insulte à mes yeux.
(Il donne le billet à Clitandre.)

CLITANDRE *lit.*

« De grâce, madame, débarrassez-moi d'Éraste. L'hom« mage qu'il s'avise de me rendre, afflige votre amour« propre, sans flatter le mien ; et vous devriez prendre « un peu plus de soin de conserver vos conquêtes. Il m'a « menacée de retourner à vous ; soyez, je vous prie, assez « généreuse pour ne me le point renvoyer.

« JULIE. »

ÉRASTE.

Eh bien ! que diras-tu?

CLITANDRE.

Que Julie est sincère;
Qu'il faut, pour ton honneur, l'oublier et te taire.

ÉRASTE.

Me taire! oh! la coquette apprendra désormais
A respecter l'amour, à le laisser en paix;
A voir d'autres beautés partager son empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire;
Et je veux préserver de ses fers odieux
Cent crédules amants que séduisoient ses yeux.
Je l'attends. Lorsqu'au gré du courroux qui m'amène,
Mes discours insultants auront bravé sa haine,
Je cours dans vingt maisons, des plus vives couleurs
Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs;
Et livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille.

CLITANDRE.

Tu lui feras justice, et pour moi j'y consens.
Les besoins du courroux sont des besoins pressants;
Contente-les, mon cher: quand tu seras tranquille,
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ÉRASTE.

Oh! Lucile est trop bonne: elle m'a défendu
De la voir, d'éclater; mais...

CLITANDRE.

Je l'avois prévu.
Résiste à ses conseils, va, cours te satisfaire,
Dépêche; car demain tu n'en voudras rien faire.

ÉRASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois-moi.

Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie? et pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux?
Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux,
Elle étoit dans ton cœur; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux n'est encor qu'imprudent:
Il devient criminel, si tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie:
Ne fût-ce que deux jours, elle fut ton amie;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi,
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi;
Regards, billets, discours, signes de toute espèce,
Du plus profond secret supposoient la promesse;
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier:
Des devoirs de l'amant sois quitte, elle est volage,
Le secret en est un dont rien ne te dégage:
Elle est femme, elle rompt de perfides liens;
Sois homme, tes serments doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et, sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans âme
Se parer des débris de l'honneur d'une femme:
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

ÉRASTE.

Mais enfin, quand Julie...

CLITANDRE.

Eh! finis. Ta colère
N'a pas le sens commun. Monsieur cherchoit à plaire;
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi;
C'en est fait, pour jamais son honneur est noirci.

ÉRASTE.

Quoi! tu n'approuves pas...

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise,
D'opposer des raisons à semblable sottise.
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour.
Une femme coquette! ah! bon dieu, quel prodige!
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige;
Et des belles, surtout, le scrupuleux troupeau
Va frémir au récit d'un forfait si nouveau.

ÉRASTE.

Mais je prétends, au moins...

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile:
Elle t'aime, aime-la; la vengeance est facile.
Que tardes-tu, dis-moi? Bientôt ton successeur...

ÉRASTE.

Quel est-il?

CLITANDRE.

Lisimon.

ÉRASTE.

Lisimon?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur:
Sa tante me l'a dit.

ÉRASTE.

Qui! ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai, mais si peu fait pour plaire?
Que depuis quatre mois le marquis son neveu,
Malgré tant de leçons, a façonné si peu?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ÉRASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie?
C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie;
Véridique, borné, par conséquent mutin,
Qui voudra de l'amour... Oh! parbleu! mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paroît.

SCÈNE IV.

LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE COMTE, *embrassant Éraste.*

Eh! bonjour, mon très cher.

ÉRASTE.

Quel transport!
Il m'étouffe.

CLITANDRE.

Oh! jadis on embrassoit bien fort.

ÉRASTE.

Et surtout son rival.

LE COMTE.

Moi, ton rival?

ÉRASTE.

Sans doute.
Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE.

Écoute.
Tu railles; mais crois-moi, dans mes jours libertins,
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins;
Je savois les réduire; et plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ÉRASTE.

Bon! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais Éraste, à ton air moitié triste et moqueur,
On diroit qu'un congé... mais de la bonne espèce...

ÉRASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, *bas, à part.*

Bon! Julie a rempli sa promesse.
(*Haut.*)
La perfide! as-tu fait, dis-moi, bien du fracas?
Eh bien! conte-moi donc ton pitoyable cas:
Julie...

ÉRASTE.

Oh! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre:
Et vous-même bientôt vous conterez le vôtre.

LE COMTE.

Le mien? pauvre jeune homme! il est désespéré.
Crois-moi; c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE, *au comte.*

Pour toujours?

LE COMTE, *à Clitandre.*

Oui; malgré votre surprise extrême,
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE.

Oh! oh! c'est tout de bon,
Éraste, qu'en dis-tu?

ÉRASTE, *à Clitandre.*

Que monsieur a raison;
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse;
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connoît pas!
Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,
Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette,
Rien qu'une écervelée? oui, je vous le répète.
J'ai connu mon erreur en la voyant de près.
Sa candeur, son bon sens égalent ses attraits.
Je l'entretins hier une heure en confidence;
Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,
De sa sincérité, là... de sa bonne foi.
Allez lui demander, elle m'estime, moi.

(Éraste et Clitandre rient.)

Vous riez? Oh! parbleu! messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espèce.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Bonjour, mon oncle. Eh bien! nous avons réussi;
(A Éraste.)
Vous êtes en faveur. Éraste... Ah! te voici.
Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne :
Demain le président te cède Célimène;
Nous avons, d'hier au soir, pris nos arrangements.

ÉRASTE, *au marquis.*

Pour d'autres que pour moi conserve tes présents.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir; mon oncle prend ta place,
Tu lui cèdes Julie.

ÉRASTE.

Oh! de fort bonne grâce.

LE MARQUIS.

Eh! oui, mon cher, eh! oui; c'est comme il faut agir.
Regretter une femme! il en faudroit rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole?
Une vous quitte? Eh bien! une autre vous console.
On se convient? Tant mieux, entière liberté.
On se déplaît? Bonsoir; chacun de son côté.

ÉRASTE.

Vos conseils sont fort bons, et j'en vais faire usage.
Clitandre, je t'attends pour finir ton ouvrage.
(Il sort.)

CLITANDRE, *à Éraste.*

Une affaire m'arrête, et je veux l'achever.
Chez Lucile à l'instant je vais te retrouver.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au comte.*

CECI pour vous, mon oncle, est un exemple utile :
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE, *au marquis.*

Mon tour ne viendra point, entendez-vous?

LE MARQUIS.

Eh ! mais...

Il faut bien que Julie un jour...

LE COMTE.

Eh ! non, jamais ;

Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,

Encor faut-il qu'un jour...

LE COMTE.

Eh ! non, son âme est prise,

Son cœur sera constant, le temps le fera voir,
Et j'en crois les serments que je vais recevoir.

(Il entre chez Julie.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *riant.*

LES oncles sont plaisants.

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincère,

A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois, pour Julie et vous, quelqu'embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'est-ce pas?
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie...

LE MARQUIS.

Eh! qu'importe?
Elle n'a point encore eu de scène un peu forte:
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin?

LE MARQUIS.

Non; sa vocation
L'emporte : la nature en a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit! qui tracasse, manœuvre,
Médit, sème le trouble, aime à tout diviser;
Qui brouilleroit l'État, le tout pour s'amuser:
De révolutions, de conquêtes avide,
Qui voudroit envahir tout l'empire de Gnide.
Son âme est toute à jour, son cœur est un miroir,
D'où l'amour disparoît dès qu'il s'est laissé voir:
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable,
Qu'il faudroit étouffer, s'il n'étoit adorable;
Qui, blâmant, approuvant, raisonnant au hasard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, et sous ma discipline,
De nos cercles brillants ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui, c'est un bon sujet : sans doute elle ira loin:

Mais; dites-moi, quel est l'objet de votre soin?
De vous en faire aimer?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable.
Si de m'aimer deux jours je la croyois capable,
Je l'abandonnerois. J'ai des principes, moi;
Mais solides, constants. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord est d'armer une belle
Contre cent préjugés dont on les ensorcelle;
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs,
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs;
Je les livre à la soif de briller et de plaire;
Elles aiment le bruit, oh! je leur en fais faire.
Une scène bruyante amène un autre éclat;
Tantôt c'est un caprice, et tantôt un combat:
On noircit, on caresse; on brouille, on raccommode;
Et livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public, et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talents merveilleux égalent vos lumières;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolières.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zèle est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre système,
Il n'est point infaillible, et Julie elle-même,

Malgré son naturel et malgré vos talents,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ses progrès sont lents.
Depuis un certain temps, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue;
Pour atteindre au sommet il ne lui faut qu'un pas,
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh ! parbleu, nous verrons; Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer, vaincront sa résistance.
Je leur prête ce soir ma petite maison;
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme, d'une autre aime à presser la course :
Et c'est pour les former ma dernière ressource.
La voici.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, JULIE, LE MARQUIS, CLITANDRE.

JULIE *entre en petite maîtresse, et regarde beaucoup Clitandre pendant toute la scène.*
(Au comte, qui lui donne la main.)
Pourquoi non? cela peut s'arranger.

LE COMTE, *à Julie.*

Vous m'écrirez ?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Vous sortez ?

JULIE, *au marquis.*

Oui vraiment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du comte épuiser la fleurette,
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah ! madame, les miens
Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS, *au comte.*

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE.

Chacun de vos attraits mérite un diadème :
Comme elle est rayonnante !

JULIE, *au comte.*

Il suffit pour un jour.
(*Au marquis.*)
Je sais presqu'à présent comme on faisoit l'amour
Au temps de mon aïeule. Adieu : je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin, en visite ?

JULIE.

Oui, chez une imbécile,
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer.
Dans la même monnoie, oh ! je vais la payer :
Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice,
Où seule... Enfin, je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on ?

JULIE.

Eh ! oui, c'est le meilleur ;
Qu'en dites-vous ? Je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh ! mais oui ! ce seroit un service à leur rendre.
Damon, en vérité, devroit être confus ;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours ! C'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi, j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah ! madame, on se dit...

JULIE.

Mon cher comte, entre nous,
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.

(Elle donne la main au marquis et au comte, et fait une révérence à Clitandre.)

SCÈNE IX.

CLITANDRE, *seul.*

Avec quelle finesse elle a tendu le piège !
Vingt regards... Pas un mot. Je veux à son manège
Opposer... Mais on vient... C'est Rosette : tant mieux.

SCÈNE X.

CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur, par ordre exprès, ne quittez pas ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie !
Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure : mais...

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, *lui donnant un billet.*

Rends ce billet...

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.
Quelqu'esprit, quelqu'amour que vous puissiez y mettre,
Tête à tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment ce billet je ne l'ai point écrit;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse;
Mais il n'est pas pour moi; tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant;
Je le sais bien.

CLITANDRE.

Eh! non.

ROSETTE.

Ciel! quel entêtement!
Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre, au moins, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse, et je ne puis tarder.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ROSETTE, *seule.*

Oui, c'est donc là le ton de ces gens raisonnables ?
De ces gens qu'on estime ? Ah ! qu'ils sont haïssables !
Quel accueil ! par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espèce en est rare, et nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice à Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser,
Dont le cœur froidement réfléchit et médite ?
C'est bien fait : elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ROSETTE, JULIE.

JULIE.

Mais je n'y comprends rien. Quoi, tout de bon? Clitandre,
Malgré mon ordre exprès, n'a pas voulu m'attendre!

ROSETTE.

Pour la première fois, non sans étonnement,
Madame, j'ai vu fuir, à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense
Étoit de voir briller la joie et l'espérance;
Souvent avec orgueil j'en admirois l'effet:
Mais sur monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Voici la lettre...

JULIE.

Comment?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé, l'air, le ton étoit joint.

(Julie, piquée, rougit.)

Vous rougissez, je crois ?

JULIE.

L'aventure est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle :
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit ;
Il a cru me piquer en rendant cet écrit,
Il veut me voir venir. Oui-dà, cet artifice
Peut-être surprendroit un cœur encor novice ;
Mais il devroit me croire assez d'habileté,
Pour m'honorer d'un piège un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice ni piège.
Il ne vous aime point, voilà tout son manège.

JULIE.

Il ne m'aime point !

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien ?

ROSETTE.

Vous êtes adorable...oui : mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces goûts bornés et terre-à-terre?
Plongés dans l'épaisseur de leur petite sphère,

Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage;
Ils n'ont pas, pour vous voir, les organes qu'il faut,
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente :
Je veux, pour quelques jours, l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah! quelle trahison!
Ils s'aiment sans votre ordre?

JULIE.

Oh! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle
Persécute en tous lieux, détruit l'amour fidèle;
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis,
Vous divisez au loin les cœurs les mieux unis;
Quoi! dans votre maison, et sous vos yeux, madame,
Deux cœurs osent brûler d'une constante flamme?
Armez-vous, combattez, courez les désunir;
Oui, fût-ce votre mère, il faudroit la punir.

JULIE.

Depuis un certain temps, soit orgueil ou franchise,
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.
Fière de son héros, elle m'a mille fois
Vanté, sans le nommer, le prix de certain choix...

Que je faisois grand bruit, tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au dessus de mes armes...
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait,
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet;
C'est ce même Clitandre, ou je suis fort trompée.
Oh! je la punirai de s'être émancipée;
Ce jour même ses tons seront humiliés,
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira; mais les nièces prudentes
Aiment bien mieux tromper qu'humilier leurs tantes.
Consultez-vous; tromper... c'est un plaisir si doux!
Mais je n'approuve pas le second, entre nous.
Clitandre est de ces gens (il a su m'en convaincre)
Qu'il n'est ni glorieux ni facile de vaincre:
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...
De la raison, enfin, n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raison, dis-tu? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête!
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous,
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts;
Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence?...
Un seul geste, un coup-d'œil, un mot de préférence,
Notre juge bientôt réforme ses arrêts:
On veut nous décider: on nous voit de plus près,
On nous voit... vainement on résiste à sa chute,
Le cœur brûle, tandis que la raison dispute.
Clitandre, par exemple, eh bien! je mets en fait
Qu'il a secrètement lu dix fois mon billet.
Tu n'as pas pénétré dans son âme surprise:
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,

Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux,
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon! tu m'avertiras. Ma tante... Ah! la voici.

SCÈNE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

MA nièce, comment donc! vous voilà seule ici?
Vos sujets rassemblés, et pleins d'impatience,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie, allez régner. Un peuple tout entier
Attend, et devant vous se vient humilier;
A son empressement ne soyez point rebelle:
Vénus s'honoreroit d'une cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en conviens,
Mais mon aimable tante aime à cacher les siens:
Contente de régner sur un cœur sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc! sur un cœur moi je prétends régner?

JULIE.

Je voudrois le connoître, afin de l'épargner...
Car, si j'allois lui plaire?... Allons, en confidence,
Dites... J'ai mes raisons.

ORPHISE.

Elle est folle, je pense.

Va, remplis l'univers de tes succès brillants,
Étale ton esprit, ton savoir, tes talents :
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire ;
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah ! vous me défiez ! je ne réponds de rien :
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ORPHISE, *seule.*

Je ris de sa menace, et son humeur trop vaine,
Dans les nœuds qu'on lui tend, l'embarrasse et l'entraîne :
J'ose tout espérer.

SCÈNE IV.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah ! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux.
Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage.
On va, pour vous gagner, mettre tout en usage.
Voyez-la : profitez d'un instant si flatteur,
Et de sang-froid sondez le chemin de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre :
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre,
Dont vous m'avez instruite, ont, par leur nouveauté,
Si puissamment surpris son esprit agité,
Que, fuyant de sa cour la cohue ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire,

Tenant avec Rosette un comité secret,
Et, sur ce que j'ai vu, vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas temps encor d'écouter l'espérance.
De grâce, affermissez plutôt ma résistance.
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour
Est inconstant, perfide, incapable d'amour,
Qui, joignant contre moi les attraits à la ruse,
Va rire, si j'échappe, et me perd, s'il m'abuse.
Avec ces sentiments, qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer.
J'y ferai de mon mieux, et j'ose bien vous dire
Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

ORPHISE.

Paix! J'aperçois Rosette.

SCÈNE V.

CLITANDRE, ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE, *bas, à part.*

Ah! le voilà venu.

ORPHISE, *à Rosette.*

Veux-tu me parler?

ROSETTE, *à Orphise.*

Moi? non, mais...

ORPHISE.

Que cherches-tu?

ROSETTE.

Rien... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût,
Et sans moi, d'ordinaire, elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui, mais dans un instant...

ORPHISE.

Que fait-on?

ROSETTE.

Les parties
Dans les règles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour, les belles, par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins.
Les laides, au contraire, en face des croisées,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amants, dos à dos, aux deux bouts du logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis.
Pour madame, elle a pris, après mainte épigramme,
Deux seigneurs les mieux faits, et la plus laide femme.
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir;
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribué les places,
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces;
Tandis que, par l'effet du même arrangement,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE, *à Clitandre.*

Et verra-t-on monsieur?

CLITANDRE, *apercevant venir quelqu'un.*

Voici quelque visite.

ROSETTE.

Tant pis.

ORPHISE.

Elle est pour nous.

SCÈNE VI.

CLITANDRE, ROSETTE, LE COMTE, ORPHISE.

ROSETTE, *au comte.*

Venez, on vous attend.

LE COMTE, *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend; car dans un autre instant
J'aurois à vous parler d'une affaire importante;
Mais quand la nièce attend, on peut quitter la tante.

ROSETTE, *au comte.*

Venez donc.

LE COMTE, *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre, serviteur.

(Il entre chez Julie; Rosette le suit.)

SCÈNE VII.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Il ne jouira pas long-temps de sa faveur.
Je rentre aussi.

(Elle entre chez Julie.)

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, *seul.*

Je tremble, oh! oui, je suis sincère,
Je connois le danger; puissé-je m'y soustraire?

SCÈNE IX.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Mais rien n'est si galant que votre procédé.
Ah! qu'en un autre temps je vous aurois grondé!
Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépends du moment, et celui-ci m'amuse :
Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu :
Il est au désespoir; je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais, de grâce, pourquoi me nommer son rival?
Il vous aime, dit-on.

JULIE.

Sans doute. Et vous?

CLITANDRE.

Madame...
Jamais...

JULIE, *avec gaîté.*

Ah! vous voulez déguiser votre flamme,
Vous voulez m'adorer sans que j'en sache rien.
Eh! cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit. Eh bien! mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre.

CLITANDRE, *étonné.*

Tout est dit? Permettez...

JULIE.

Allons, regardez-moi;

Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Eh bien donc ?

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout?

CLITANDRE.

Les beaux yeux! la charmante figure!

JULIE.

Fort bien : continuez.

CLITANDRE, *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *gaîment.*

Non, non. Vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.
Vous m'aimerez, monsieur, vos soins sont superflus.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense.

JULIE, *minaudant.*

Mais vous pouvez compter...

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance,
Je le sais. Répondez, de grâce, à votre tour.
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour?

JULIE.

La belle question!

CLITANDRE.

Il est bon que je sache
Quelle idée à ce mot parmi vous on attache;
Car vous le présentez ici sous un aspect,
D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect:
Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment! en est-il deux? Il est, je crois, partout
Tel que nous le sentons; *consonnance* de goût,
Union d'agrément, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit, et qu'un coup-d'œil enfante;
Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses ailes.

CLITANDRE.

Je meurs, si j'entends rien à tout ce jargon-là.

JULIE.

Eh! mais...

CLITANDRE.

Quoi! vous croyez que l'amour soit cela?

JULIE.

Oui, vraiment; aujourd'hui l'on n'en connoît pas d'autre.
Arrangeons-nous pourtant; voyons, quel est le vôtre?
Détaillez-moi...

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Et, sans vous offenser, je présume, madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une âme.

JULIE.

Ah ! vous m'allez vanter cet être suranné,
De mystères, de pleurs, d'ennuis environné;
Ce tyran des plaisirs de nos antiques belles,
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidèles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour :
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour.
Clitandre, croyez-moi, suivez cette méthode;
Elle est plus usitée, et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié !
Vous vous rendez enfin?

CLITANDRE, *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui ? moi, faire pitié?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais, Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil, j'ai cru, jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi, c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre :
Car enfin, ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez sa source, et pesez sa valeur;
Il est dans votre tête, et non dans votre cœur.
Dans la foule et le bruit, une bouillante ivresse
De l'erreur à l'excès guide votre jeunesse;

Au milieu des travers, des écarts, des éclats,
Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin? L'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur,
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

JULIE.

(A part.) *(A Clitandre.)*
Mais, vraiment, il raisonne. A merveille, Clitandre;
A vos discours pourtant je ne saurois me rendre;
Car enfin, ces plaisirs, à moi, me semblent doux;
Je les sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi, tant pis pour vous.

JULIE.

Ah! grâce pour celui de briller et de plaire:
Tout autant que la vie, il nous est nécessaire;
Et j'aimerois autant me passer de beauté,
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
Là, descendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son âme,
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards
Sur elle concentrés tombent de toutes parts;
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance
Elle verse l'amour, le dépit, l'espérance.
Elle parle; l'éloge aussitôt retentit:
Elle jette un coup-d'œil; on espère, on pâlit:
Autour d'elle, à son gré, tout s'émeut, tout s'arrête;
Elle forme un orage, ou calme une tempête;
De mille passions elle excite les flots;
Tous les cœurs sont troublés, le sien reste en repos.

CLITANDRE.

Le sien reste en repos? L'aimable perspective
Que vous nous présentez! Quoi! l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh! vous ne passez rien. Allez-vous quereller?
Je dis que c'est pour nous un besoin de briller.

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens; et laissez-moi, madame,
Chercher d'autres plaisirs inconnus à votre âme;
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modèle.

CLITANDRE.

Parmi vous, de l'amour?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends : de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier.
Non, j'ai le goût vulgaire; et cet amour, madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon âme.
De vos doctes leçons je ne puis essayer;
En donnant tout mon cœur, j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous la fadeur pastorale,
Mais je hais encor plus le bruit et le scandale;
L'honnête me suffit; et, dût-on me blâmer,
J'estime ce que j'aime, ou je cesse d'aimer.

JULIE.

Vous voulez me piquer, je ne prends point le change:
J'ai mon projet en tête, et rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent; vous êtes fait pour nous,
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LE COMTE, JULIE, CLITANDRE.

LE COMTE, *les surprenant.*

Parbleu, je m'en doutois.

JULIE, *riant.*

Quoi ! tout de bon, cher comte ?

LE COMTE, *à Julie.*

Cher comte ! déloyale ! ah ! rougissez de honte.

JULIE.

Moi, rougir?

LE MARQUIS, *au comte.*

Eh bien donc, mon oncle, qu'avez-vous ?

LE COMTE, *au marquis.*

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi ! déja de l'aigreur, du courroux?

LE COMTE.

Oui, ventrebleu !

LE MARQUIS.

Mon oncle !...

LE COMTE.

Oh ! ne vous en déplaise,
Mon neveu, laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est pas bien. Eh ! que vous a-t-on fait ?

LE COMTE.

Le plus damnable tour.... Tantôt sur son billet
J'arrive ; en minaudant la perfide m'appelle :
« Cher comte, je reviens, prenez mon jeu, dit-elle. »
Je le prends comme un sot ; et, pendant ce temps-là,
On vient faire l'amour à monsieur que voilà

LE MARQUIS, *riant.*

Tout de bon?

LE COMTE.

Oui, morbleu!

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Le tour est impayable.

LE COMTE.

Peste! l'impertinent!

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux.

LE COMTE.

Au diable l'étourdi!

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici:
Allons, modestement prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage,
Et je me vengerai d'un si sanglant outrage.
Toujours en l'air, toujours trahissants et trahis,
Faites un monde à part, et soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Sa colère est brutale.

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,
D'honneur.

CLITANDRE.

Madame a dû s'en amuser aussi.

JULIE, *à Clitandre.*

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre.
En moins d'un jour, Éraste et mon oncle et Clitandre!
C'est aller au plus grand. Mais, Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, et peu digne de vous.
Je veux le présenter à notre présidente;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE, *au marquis.*

Laissez là vos projets, monsieur est occupé;
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé;
Il soupire, il adore.

LE MARQUIS.

Et qui donc?

JULIE.

Une belle,
(*A Clitandre.*)
Qui sans doute l'attend. Venez, amant fidèle.

CLITANDRE.

Non, je ne puis...

JULIE, *au marquis.*

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment...

JULIE.

Suivez-moi, je le veux.
(*Clitandre lui donne la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Eh bien ! mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espère,
Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire ?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que, fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre nièce m'attaque avec trop d'avantage ;
Et risquer tout pour rien, n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE, *riant.*

Clitandre, vous rêvez.

CLITANDRE.

Non, c'est la vérité.
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc ! l'aimeriez-vous ?

CLITANDRE.

Je ne sais ; mais, madame,
Je ne veux plus avoir à disputer mon âme.
Le dangereux objet ! et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté !
Son manège attrayant vous tourne, vous épie ;
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie :
Elle vous fuit, vous cherche, et s'apaise et s'aigrit ;
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit :

Unissant avec art le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite, et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid;
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit; tantôt douce et naïve,
Sa grâce au fond du cœur porte le sentiment,
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement;
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture,
Prennent l'expression de la simple nature.
Oui, madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu, qu'un amour imité;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude;
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé,
Et même en ce moment à peine est-il calmé.

ORPHISE.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes;
Elle s'est présentée avec toutes ses armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi:
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature:
Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups;
Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous;
Elle s'en indignoit bientôt, mais sa colère
N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincère.
Ce choc de sentiments, cet art si compliqué,
Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, madame, je vous prie:
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez-vous-en à moi:
Son penchant se déclare; et c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connois; mes soins l'ont tant étudiée!
A-t-elle pu cacher ses mouvements confus?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?
Quand de vos entretiens j'abrégeois l'intervalle,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale?
Quand tout à l'heure encor je vous ai fait sortir,
Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir?
De notre tête-à-tête à présent inquiète,
Elle hâte son monde, et presse la retraite;
Un instant va la voir arriver sur nos pas;
Qu'est-ce que de l'amour, si cela n'en est pas?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serois-je la victime?
La fuir, il n'est plus temps. Ah! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jeté?
Aidez-moi donc du moins.

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête;
Tourmentez bien son cœur; j'attaquerai sa tête:
Servons-nous de son art; en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez, exigez, fatiguez sa souplesse;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse:
C'est un puissant mobile, et son cœur est à nous,
Si nous venons à bout de le rendre jaloux.
La voici, commençons.

SCÈNE II.

ORPHISE, JULIE, CLITANDRE.

ORPHISE, *feignant beaucoup d'embarras.*

COMMENT ! c'est vous, ma nièce?
J'ai cru que... jusqu'au soir... La foule qui vous presse...
S'est bien vite écoulée !

JULIE, *riant à moitié.*

Ah ! ma tante, en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas sitôt ; j'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma nièce !... Pourquoi ?... Je parlois à Clitandre.

JULIE.

Eh oui ! vous lui parliez, vous aimez à l'entendre ;
Rien n'est si naturel. Mais quelqu'un m'a conté
Que d'un objet nouveau son cœur étoit tenté ;
Prenez-y garde au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon ! bon ! tous ces discours sont des bruits téméraires :
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possède un cœur tel que le sien !

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor.

ORPHISE, *d'un air affectueux.*

Oui, ma chère Julie :
Pour l'amour de ta tante, aime-le, je t'en prie.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Pour l'amour de ma tante, il faut donc vous aimer?

CLITANDRE.

Oui, madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer;
Je vous eusse adoré beaucoup plus tôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est temps encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre
A quelle occasion cet ordre m'est donné?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné?... Quoi, madame?

JULIE.

Oh! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise:
Ses amis devroient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oui, oui, pour une tante:
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente?...
Car, vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de beautés que le temps ne détruise,
Je le sais : cependant, en honnête mari,
J'ai mon système, moi, système assez hardi,
J'en conviens. Par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera long-temps, car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment.
Belle, mais sans orgueil, à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée :
Aux nobles sentiments elle a formé son cœur,
Et pour son caractère elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumières ;
Elle a même accueilli des vertus roturières,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité !
Après un certain temps que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on ; tout cela se retrouve ;
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, et deux grâces de moins.

JULIE.

Être jeune !... être belle !... Oui, c'est un double crime
Dont....

CLITANDRE.

Non ; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout temps soumit tout à ses lois,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits ;
Mais, sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler !
Mais, pour vous plaire, à qui faut-il donc ressembler ?

CLITANDRE.

A vous, madame.

JULIE.

A moi! le compliment m'honore:
Mais dans un autre temps il eût mieux fait d'éclore;
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun temps il ne pouvoit blesser:
Ce ton de dignité m'annonce le contraire;
Soit.

JULIE.

Avec ces façons, aspirez-vous à plaire?
Vous auriez très grand tort. La contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur sont mon aversion;
Et c'est tout ce qu'en vous, monsieur, j'ai vu paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien; sur votre cœur je n'avois qu'à compter.

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter!

CLITANDRE.

Moi? Vous vous amusez, j'en prends ma part.

JULIE.

Courage.
Vous m'indignez, au moins: votre air, votre langage,
Tout conspire, monsieur, je vous le dis tout net,
(Minaudant.)
A vous faire haïr... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon ! ce n'est rien encore ; et si jamais, madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon âme,
Vous essuieriez vraiment bien d'autres vérités.
Mon esprit est pétri de contrariétés,
Je vous en avertis ; ce qu'en vous on admire
Seroit précisément l'objet de ma satire ;
Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but à but restons sans intérêt.

JULIE.

Eh quoi ! ma façon d'être est donc bien haïssable ?

CLITANDRE, *d'un ton pénétré.*

Non. Il ne tient qu'à vous de devenir aimable ;
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis :
Continuez plutôt ; gâtez cent dons exquis :
Vous-même de nos cœurs armez la résistance,
Et, de vos propres mains, bornez votre puissance :
De la nature en vous défigurez les traits,
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits :
Du bon sens, du plaisir conjurez la défaite ;
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite ;
C'est fort bien fait à vous, je dois le souhaiter ;
Et quel cœur sans cela pourroit vous résister ?

JULIE, *embarrassée et sérieuse.*

Quoi ! sérieusement, vous me trouvez à plaindre ?

CLITANDRE.

Très sérieusement. Incapable de feindre,
J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts,
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE, *plus gaie.*

Pour devenir aimable, eh bien ! que faut-il faire ?

CLITANDRE.

Vous me le demandez? vous n'êtes pas sincère :
Le cœur vous le diroit, si vous l'écoutiez bien ;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire,
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

SCÈNE IV.

JULIE, CLITANDRE, LE MARQUIS.

(*Le marquis, dans le fond, les écoute.*)

CLITANDRE, *à Julie.*

Moi seul?

JULIE, *à Clitandre.*

Assurément, ce que vous m'avez dit
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE, *à demi rendu.*

Vous ne feriez pas mal... Mais bon! c'est une adresse.
Pensez-vous tout cela?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE, *avec émotion.*

Ah! traîtresse,
Vous voilà.

JULIE, *très tendrement.*

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton...

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur?

CLITANDRE, *hésitant.*

Je sais que... contre vous il est bon d'être en garde.

(*Le marquis éclate de rire.*)

JULIE, *étonnée.*

Que faites-vous donc là, marquis?

LE MARQUIS, *à Julie.*

Je vous regarde,

(*A Clitandre.*)

J'écoute et j'applaudis. Eh bien! tu conviendras
Qu'on ne peut mieux jouer ce que l'on ne sent pas:
C'est pousser le talent jusques à l'excellence.
Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance!
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur,
C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur.

(*A Julie.*)

Parbleu! vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

JULIE, *à demi déconcertée, et finissant par rire.*

Ne me louez point tant, cela me déconcerte.
J'étois en train d'aimer: cela se gagne, au moins.

CLITANDRE, *à Julie.*

Et vous ne savez plus aimer devant témoins?

JULIE, *minaudant, à Clitandre.*

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Pourquoi ne le pas dire?

(*A Clitandre.*)

Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre;
Habitude, et rien plus. Et sa bouche et ses yeux
N'ont jamais su que dire, « aimez-moi, je le veux. »
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE, *au marquis.*

La remarque est savante.

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est.

JULIE.

Oh ! taisez-vous, marquis ;
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis ?
Quoi ! si j'ai des raisons pour engager Clitandre ?
S'il en a pour m'aimer ?

LE MARQUIS, *à Julie.*

J'en ai pour le défendre.
Écoutez-moi tous deux ; toi, Clitandre, surtout.
Que vas-tu faire ? Avec de l'esprit et du goût,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.
Posons le fait. Julie, après t'avoir joué,
Te livrera partout comme un homme échoué ;
Nos belles apprendront ta ridicule histoire ;
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire ?
Quelle femme osera subir ton déshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur ?
Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance.
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi ;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Eh ! ne peut-on savoir à qui monsieur le donne ?

LE MARQUIS.

A la digne baronne. Oh ! la bonne personne !
Au plus léger discours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laisse pas le temps du désaveu.

A la célérité dont sa flamme s'annonce,
Avant que d'y penser, vous avez fait réponse.
De toute autre on pourroit détailler les exploits.
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix;
En effet, un malheur s'attache à son mérite,
Jamais on ne la prend, et toujours on la quitte.
Voilà du bon, du sûr, où tu n'échoueras pas;
Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise...

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise?
Et notre présidente?... Ah! j'oubliois vraiment.
J'ai donné ta parole ici dans ce moment:
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE, *à Julie.*

Pour parvenir à vous, la route est détournée;
Mais, puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.
Pour gagner votre cœur...

JULIE, *piquée, à Clitandre.*

Ah! vous l'avez déjà.
Votre docilité pour ses avis m'enchante.
(*Riant, au marquis.*)
Bon, il n'en sera rien. Il adore...
(*Clitandre jette un coup-d'œil à Julie. Julie, rencontrant un regard de Clitandre, à part.*)
Imprudente!
Taisons-nous.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! parbleu! j'aime la nouveauté.
De la discrétion? Qui? vous, de la bonté!

Fi donc ! point de quartier, sans gêne, sans scrupule ;
Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner,
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement, il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi? Je l'en défie.

CLITANDRE.

Eh ! marquis, à quoi bon cette plaisanterie?
Rassurez-vous, madame : oui, malgré vos attraits,
On peut vous désirer ; mais vous aimer, jamais :
C'est là le résultat, je crois, de vos usages ;
C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages ;
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade.

LE MARQUIS.

Et point trop ; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne
Le sentiment, le cœur.

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Eh bien! laissons-le aimer,
Que nous importe?

JULIE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Oh! çà, Julie,
Je vous ai pour ce soir mise d'une partie;
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.
La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente; et nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant;
Qu'en pensez-vous?

JULIE.

Oui-dà, le tour est amusant.
J'y veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh! non pas. Point de tante,
Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence...

LE MARQUIS.

Encore? On n'y peut plus tenir,
Et ce terme est ignoble, à faire évanouir.
Laissez là pour toujours et le mot et la chose.
Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose?
Par un début d'éclat vous nous éblouissez :
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez.
« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine;
« Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne. »
Point, ce sont des égards, de la discrétion;
Une tante partout qui nous donne le ton;
Après six mois d'épreuve, on dit *décence* encore.
Oh! parbleu! finissez, ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat; et qu'en attendant mieux,
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise.
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,
Qui puisse parmi nous vous faire respecter?
Quelques discours malins... qu'on n'ose plus citer;
Des billets malfaisants, d'innocentes ruptures,
Des traits demi-méchants, quelques noirceurs obscures,
Du bruit tant qu'on en veut; point de faits : du jargon.
C'est bien ainsi, vraiment, que l'on se fait un nom.
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter, en la brusquant, une tante si bonne!
Non, marquis; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux : il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds.
Quoi ! vous voudriez...

LE MARQUIS.

Oui. Sachez, quoi qu'on en glose,
Qu'un travers est, madame, une fort bonne chose.
En être indépendant, ne vivre que pour soi ;
Du vulgaire idiot se soumettre la loi ;
Braver également la louange ou le blâme ;
C'est étendre à bon droit les ressorts de son âme.
Laissons la librement s'égarer et courir ;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure ;
Qu'importe autour de nous qu'on approuve ou censure?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût?
La noble indifférence est au dessus de tout :
Au pied de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, et la honte et la crainte :
Les lois, puis nos désirs, et rien après cela :
Tout ce qui plaît est bien ; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait ; mais mon âme est imbue
De certains sentiments, préjugés, j'en conviens ;
Mais qui sèchent le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime :
C'est un besoin. Je sens...

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime !
Je fais, pour vous former, un inutile effort :
Soyez prude, je vois que c'est là votre sort.

JULIE.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Affichez votre chère décence:
Retournez sur vos pas, et rentrez en enfance.
Écoutez : je voir clair. Point de rechute, au moins,
Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins.
Je pourrois, triomphant de cette horreur extrême,
Vous donner un travers en dépit de vous-même.
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix;
Mais, Julie, à ce soir, ou brouillés pour jamais.

SCÈNE VI.

JULIE, *seule.*

La leçon du marquis n'est pas édifiante.
Moi, brouiller deux époux et rompre avec ma tante?
Cette double noirceur n'émeut point mes désirs.
Hier encor pourtant c'étoient là mes plaisirs:
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule?
Quelle misère! Eh! mais, ma crainte est ridicule:
C'est le monde, après tout, que ces malices-là...
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là...
N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte?
Cela se pourroit bien... Mon cœur balance et flotte...
Non, il n'est pas content. Pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor, réfléchissons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ROSETTE, JULIE.

(Julie est très agitée dans cette scène.)

ROSETTE.

Vous paroissez enfin ! vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc si long-temps demeurer enfermée ?
On vous attend partout ; et, seule en un réduit,
Sans livres, sans papier, vous attendez la nuit ?
Quel prodige a causé cette humeur solitaire ?

JULIE.

Sais-tu, depuis tantôt, ce que je viens de faire ?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir ! vous ?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon ?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et, de grâce, sur quoi ?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.
Bon, c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non, indécise, errante,
Et d'idée en idée...

ROSETTE.

Ah! madame, entre nous,
Cela ne vous sied point. J'aperçois du courroux,
De l'aigreur...

JULIE.

Que veux-tu? c'est ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus, au moins; je vais le rendre
À ma tante.

ROSETTE.

À propos, en est-ce fait? Son cœur
Est à vous? Son amour doit être une fureur;
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment...

JULIE.

Oh! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Est-ce que le succès?...

JULIE.

Eh bien! ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante?
Je la devine.

ROSETTE.

Eh quoi ?

JULIE.

C'est son Clitandre encor.
Elle craint que je n'aille envahir son trésor.
Le beau trésor ! un homme ! oh !... j'ai repris mes forces :
Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces,
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.
Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,
Je l'humilierai tant !

ROSETTE.

Vous êtes en colère.

JULIE.

Oh ! oui, je suis piquée.

ROSETTE.

Eh ! madame, pourquoi ?

JULIE.

Mais, ma tante, à propos, je ris de son effroi !
Qu'une tête de femme aisément se démonte !

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte :
Mais je le vengerai. Reprenons nos plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les désirs,
De les tromper, de rire en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir complice ;
C'est là le vrai bonheur, et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort long-temps vous goûtez ce plaisir :
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible ?

JULIE.

Oh! pourquoi?... Je ne sais. Mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient : croyez-moi, rendez-lui son héros.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

JULIE, *seule.*

QU'IL l'adore à jamais, et nous laisse en repos.

SCÈNE III.

ORPHISE, JULIE.

JULIE, *affectant de la gaîté.*

AH! je vais donc savoir le secret de ma tante;
Je brûle dès long-temps d'être sa confidente.
Traitons ceci gaîment. Vous soupirez, je croi?
C'est affaire de cœur. Allons, nommez-le-moi.

ORPHISE.

Il n'est pas temps encor. Mais, ma chère Julie,
Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets?
Quitte à rendre. Achevez toujours; à cela près,
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma nièce,
Tu ne saurois pour toi douter de ma tendresse;
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop su mériter:

Mais, ma chère Julie, enfin, quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même;
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que, dès demain peut-être, il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer! qui, nous?

ORPHISE.

Oui, ma nièce.

JULIE, *riant à demi.*

Ah! ma tante.
Mais réfléchissez donc. Vous êtes effrayante.
Vous à qui je dois tant? vous dont l'œil et le soin
Ont su me garantir...

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon dieu, j'en ai besoin plus que jamais peut-être.
A mon âge le monde est un terrible maître.
Votre absence est déja peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelqu'égarement?
Ne me le cachez point. Si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire?

JULIE, *malignement.*

Eh mais!... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus!

JULIE.

Tenez, pour le cacher, vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore...

JULIE.

Vous feignez. Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est sans que je le sache.

JULIE, *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez...

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment, vous marier?

ORPHISE, *à son tour riant à demi.*

Oui, cet aveu t'afflige?

JULIE, *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux;
Et c'est presqu'en avoir, que savoir le connoître.

JULIE, *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître.

ORPHISE.

Un maître! y penses-tu? Non, non, j'ai mieux choisi;
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami;
Un cœur noble, sensible; un esprit doux, affable,
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable,
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné;
Qui, content de l'état auquel il s'est borné,

A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence;
Un homme rare enfin; toi-même assurément,
Quand tu le connoîtras, m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom?

ORPHISE.

C'est un secret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, sans doute vous adore?

ORPHISE, *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur:
Il m'estime beaucoup; il connoît tout mon cœur,
Il en paroît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.
Cet aveu me pesoit, quoiqu'il fût nécessaire.
Tandis qu'un digne époux va borner mes désirs,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.

(*Elle examine, en s'en allant, Julie consternée.*)

SCÈNE IV.

JULIE, *seule.*

C'EST ce Clitandre. Eh quoi! son idée ennuyeuse
Me poursuivra partout. Non: je suis furieuse;
Ce maudit homme est né pour me désespérer.
Et ma tante, à son tour... pour me contrecarrer,
Qui se jette à sa tête. Oh! doucement, Orphise;
Je vous empêcherai de faire une sottise:
Il ne vous aime pas, et vous le savez bien.
C'est une charité de rompre ce lien;

(*Appelant.*)

Je m'en charge, et bientôt... Rosette! holà, Rosette!

SCÈNE V.

ROSETTE, JULIE.

ROSETTE.

Eh bien! que vous plaît-il?

JULIE.

Que sais-je?

ROSETTE.

La toilette?

Sortez-vous?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir.

ROSETTE.

Comment donc? Quel chagrin?

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, madame?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Eh! madame,

Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre âme?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler :
J'ai le cœur oppressé... je ne saurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler! ceci redouble mes alarmes.

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort; certainement
Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Eh! que vous a-t-il fait?

JULIE.

Il m'enlève ma tante.

ROSETTE.

Un rapt! ah! juste ciel! l'affaire est importante:
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enlève? Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête!...
Mais non... le repentir me les rendra tous deux.
Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques;
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort;
Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort:
Je les attends; surtout cet orgueilleux Clitandre,
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre

A devenir aimable. Ah! mon oncle, tout doux.
Oui, je le deviendrai... pour un autre que vous.
Vous verrez clair alors dans votre âme inquiète,
Et, pour votre tourment, je veux être parfaite.

ROSETTE.

Ah! je vous reconnois.

JULIE.

Je ris de la douleur
Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

SCÈNE VI.

ROSETTE, UN LAQUAIS, JULIE.

JULIE, *au laquais.*

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS, *à Julie.*

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, *à Julie.*

Attendez, laissez faire,
Je m'en vais le traiter...

JULIE, *à Rosette.*

Non. Qu'il entre, au contraire.

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers...
(Elle sort avec le laquais.)

SCÈNE VII.

JULIE, *seule.*

MAIS, vraiment,
On me croiroit quittée, au tour que cela prend.
Oh! je la préviendrai. Mon bonheur le ramène,
Et de ses procédés il va subir la peine.

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE, *avec hauteur et ironie.*
QUOI! sitôt de retour? Je ne l'espérois pas.
Seriez-vous donc déja digne de mes appas?
Jusque-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.
Voyons; instruisez-moi de vos succès brillants.

CLITANDRE.
J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talents.
Je venois...

JULIE.
Avouez, mon cher monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,
Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout,
M'inspirer du désir pour cette rare estime,
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime:
Le dessein étoit grand, et j'ai vraiment regret
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet.
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire,
Que savoir raisonner, ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE, *bas.*

Son ton est bien changé! Qu'est-ce donc qui l'aigrit?
(*Haut.*)
Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi! vous vous seriez dit que, par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?
Que dans vos procédés toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos arguments l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusée, et ne m'a pas séduite?
Non, malgré la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là:
Moi, je vous le devois pour éclaircir votre âme,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflamme,
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourroit vous flatter d'avoir touché mon cœur.
Eh quoi! de l'embarras?...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse:
Cette témérité dont ici l'on m'accuse...
N'est pas bien avérée.

JULIE.

Oh! niez, j'y consens.
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends.

CLITANDRE, *bas.*

Elle m'accablera, songeons à nous défendre.
(*Haut.*)
Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre?
Eh non! je l'attendois: ce sont là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux.

JULIE.

Vous croyez...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
Ce courroux, ce dépit, sont toutes impostures...

JULIE.

Mais, monsieur, je vous dis...

CLITANDRE.

Bon! bon! ne feignez plus;
Et riez avec moi de vos efforts perdus.
Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même?
Eh! pour vous faire aimer, faut-il du stratagème?

JULIE, *outrée*.

Du stratagème... Eh! mais... où donc en voyez-vous?
Non, jamais à tel point je ne fus en courroux.
Monsieur, soyez bien sûr que ruse ni finesse
Ne veut surprendre ici votre chère tendresse;
Que mes yeux, mon cœur, tout concourt à démentir
Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous enfin?

CLITANDRE, *tendrement*.

Dangereuse Julie,
Combien, par ce courroux, vous êtes embellie!
Combien sa véhémence ajoute à vos appas!

JULIE.

Je ne sais où j'en suis.

CLITANDRE, *soupirant*.

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire;
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, monsieur; qui vous en a chargé?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable :
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable;
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié :
La mienne, désormais, sincère et de durée,
Même en dépit de vous, vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, monsieur, dois-je à votre bonté?

CLITANDRE.

Éraste, qui tantôt dans sa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage,
Enfin par mes conseils est devenu plus sage.

JULIE.

Eh! qu'en vouloit-il faire?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE, *effrayée.*

D'imprimer! Ah! monsieur.

CLITANDRE, *lui rendant un paquet de lettres.*

Il s'est laissé calmer.
Les voici.

JULIE.

D'imprimer!

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, *ouvrant une lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence?

(*Elle lit.*)

« Je ne sais si vous remercierez beaucoup Clitandre
« du prétendu service qu'il croit vous rendre, en m'em-
« pêchant d'imprimer vos lettres.
Quel monstre !

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, *continuant de lire.*

« Le public auroit sans doute applaudi à la légèreté de
« votre style, à l'agrément de vos expressions; et vous
« auriez obtenu par mon moyen une célébrité rare et
« prompte, à laquelle vous semblez aspirer, et dont sa
« maladresse vous prive encore pour quelque temps. »
Les hommes sont affreux !

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux :
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh ! j'en suis bien certaine, et je vous rends justice :
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs ;
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous ?

JULIE.

Pour m'être trop livrée...
Ah ! Clitandre, un éclat m'auroit désespérée ;
J'en tremble encor. Comment pourrai-je m'acquitter ?

SCÈNE IX.

JULIE, CLITANDRE, UN LAQUAIS, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS, *à la présidente.*

MADAME, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE, *toujours gaîment et en petite maîtresse au laquais.*

Tu veux me résister?

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis...

LA PRÉSIDENTE.

Eh! laisse-nous, de grâce.

(Le laquais sort.)

SCÈNE X.

CLITANDRE, JULIE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE, *à Julie.*

AVANT de la gronder, il faut que je l'embrasse.
Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!
Mais, ma chère, il y faut joindre un peu de bonté:
Il est des procédés que l'on doit se défendre.
Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre,
J'en reçois les honneurs, je l'attends bonnement;
Et lui seul est admis dans votre appartement?
Vous vous en emparez, sans le dire à personne?
Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,
Vous attirez à vous ses soins et son amour:
Mais c'est là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE, *à la présidente.*

Comment donc?

LE MARQUIS, *à Julie.*

En effet, cela n'est pas honnête;
Car, enfin, à quoi bon ces petits tête-à-tête?
Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir;
Mais madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colère.
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystère.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins,
(*À la présidente.*)
On lui laisse le choix. Vous l'allez perdre, au moins.

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! y pensez-vous? non, marquis; la prudence
Interdit à madame ici la concurrence:
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que plus on me résiste,
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.
Céder ce qui nous plaît, entre nous c'est sottise.
(*À Julie.*)
Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes lois.
Allez-vous, par foiblesse, abandonner vos droits?

Car vous pourriez avoir, en dépit de madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame.
Clitandre vous plaît-il? Parlez, expliquez-vous;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *affectant de la bonté, à toutes deux.*

Voyons; à l'amiable,

(Riant.)

Arrangez-vous. Ceci va faire un bruit du diable.
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE, *à part.*

Cette leçon est vive, attendons-en l'effet.

JULIE, *très sérieuse et piquée.*

Marquis, de vos bontés je suis reconnoissante;
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,
Soyez-en sûr. Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs sur qui vos droits pourront s'étendre.
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat, et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Elle est piquée au vif.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! tant mieux. Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire; et mon âme est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je crois, sont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi! n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble?

Même société tous les jours nous rassemble.
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux :
Nous courons allumer partout les mêmes feux.
Mais, pour vous distinguer de la même manière,
Quoi! ne courez-vous pas dans la même carrière?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS.

Eh! sans doute. Après tout, quelle est la différence?
Quoi! parce que madame a pris un peu l'avance?
L'une est formée, et l'autre...

LA PRÉSIDENTE.

Oh! nous la formerons.
Deux ou trois mois, et puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible : en ce moment peut-être
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE, *au marqui.*

Songeons à disparoître.

(A Clitandre.)

Vous dont j'admire ici les tranquilles façons,
Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices :
Je veux bien diriger vos feux encor novices.
Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir?
Venez donc, au public il faut nous faire voir.

CLITANDRE, *à la présidente.*

Vous m'aimez donc beaucoup?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi? si je vous aime!

(Au marquis.)

Que répondre à cela? J'en ris malgré moi-même.

LE MARQUIS, *riant, à la présidente.*

Parbleu! la question est neuve, et me ravit :
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit.
(A Clitandre.)
Oui, tu peux exiger beaucoup, sans qu'on te blâme;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE, *au marquis.*

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE, *à Clitandre.*

Il faut sur notre ton former votre entretien.
Çà, donnez-moi la main. Vous hésitez, je pense!
N'osez-vous de madame enfreindre la défense?
(Clitandre se presse de lui donner la main.)

SCÈNE XI.

JULIE, ROSETTE, CLITANDRE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

ROSETTE, *à la présidente.*

CHLOÉ veut vous parler, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! mais, vraiment,
Il se fait tard, marquis, joignons-la promptement.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Quoi! laisser seule ainsi cette pauvre Julie?
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.
(La présidente sort en riant beaucoup, et emmène Clitandre.)

SCÈNE XII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE, *à elle-même.*

QUELLE femme ! quel front ! venir jusque chez moi
Réclamer?... C'est un tour du marquis, je le voi,
Mais Clitandre la suit... seroit-il bien capable?...
Non, c'est lui faire tort : Clitandre est estimable...
(*À Rosette.*)
Suis-le : je veux savoir la fin de tout ceci.
(*Rosette sort.*)

SCÈNE XIII.

JULIE, *seule.*

OUI, oui, son impudence aura mal réussi.
Eh ! qui seroit tenté d'une semblable femme?
D'une femme qui vient sans pudeur... Je la blâme;
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit,
J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit.
Même ardeur de briller; même fureur de plaire;
De l'esprit, des talents, même emploi téméraire,
Ah ! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près
Le vice revêtir ses véritables traits !
J'aurois pu ressembler à cet affreux modèle :
On auroit dit de moi ce que je pense d'elle.
J'en frissonne. Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir.
Ces lettres, cet exemple, et Clitandre, et ma tante...

SCÈNE XIV.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Eh bien donc?

ROSETTE.

Le marquis, Chloé, la présidente,
Sont à rire là-bas. Clitandre est déja loin.

JULIE, *à elle-même.*

Son départ me console, et j'en avois besoin.
Que dis-je? Dans mon cœur je tremble de descendre;
Juste ciel! que je crains d'y retrouver Clitandre!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE.

Oui, madame, en secret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit, je l'attends.

ROSETTE.

Je vais la consoler;
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a?... la fièvre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir... la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu me fais peur.

ROSETTE.

Tant mieux : c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante;
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher, ou mourir; quelle énigme est-ce là?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée?

ROSETTE.

Quelle nuit! juste ciel! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement;
Mais sa tête, son cœur, tout est en mouvement.
Depuis hier au soir je la plains, la console;
Je n'en ai pu tirer une seule parole.
Elle dont le babil appeloit le sommeil;
Elle dont la gaîté prévenoit le réveil;
Qui songeoit, en riant, toute la matinée,
Aux plaisirs qui devoient composer sa journée;
Qui de trente billets partis dès le matin,
Nous commentoit le texte ou plaisant ou malin;
Elle reçoit hier visite d'une amie,
Un caprice la prend, et c'est une autre vie.
Le soir, on ne sort point : on se couche de nuit.
Bientôt on se relève : on s'afflige sans bruit.
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre.
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Un porte-feuille entier de chansons et d'écrits...
Médisants, mais divins. C'étoit de tout Paris
Une histoire charmante; un recueil d'anecdotes,
(*Sanglotant.*)
De détails... de portraits finis... avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusoit.

ORPHISE.

Après?

ROSETTE.

Je suis entrée ; elle écrivoit, lisoit,
Déchiroit, soupiroit, nommoit la présidente...
« L'indigne !.. disoit-elle. Et puis, ma chère tante,
« Soyez heureuse. Et puis, rêvant profondément,
« Il m'a désabusée, il fera mon tourment ;
« N'y pensons plus, allons. » Témoin de ses alarmes,
J'ai vu de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes ;
Les autres en dedans retomboient sur son cœur.
Ah ! madame, c'étoit la plus belle douleur,
La plus vraie !... un ensemble et si noble et si tendre !
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre,
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaîté,
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire,
Quiconque pleure ainsi, devroit ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh bien ! enfin ?

ROSETTE.

Enfin, elle a, sans sourciller,
Contremandé marchande, et peintre, et bijoutier ;
Et, ce qui met le comble à mes terreurs secrètes,
Ah ! madame, elle veut...

ORPHISE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Payer ses dettes.

(*Orphise rit.*)
Vous riez ? Croyez-moi, cet effort plus qu'humain
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.
(*Orphise continue de rire.*)
Encor ?... J'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre :

Mais non ; femme jamais n'en a su plaindre une autre.
Je vais dire à Julie...

ORPHISE.

Oh ! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, madame. Une tante insulter à ses maux !

SCÈNE II.

ROSETTE, ORPHISE, JULIE *dans le fond.*

ROSETTE, *apercevant Julie.*

La voici ; je lui vais...

ORPHISE.

Non ; j'ai tort. Mais, Rosette,
Je vais la consoler, que rien ne t'inquiète.
(*Rosette baise tendrement la main de Julie, et sort.*)

SCÈNE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'est un miracle, au moins, de te voir si matin.
Qu'est-ce ? tu n'as pas pris encor ton air mutin ?
D'une mauvaise nuit j'aperçois quelques traces.
Eh ! fi donc ! hâte-toi de rappeler les grâces.
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper ;
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper.
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre présidente est, dit-on, l'héroïne,
T'amusera beaucoup, on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là.

ORPHISE.

Pourquoi? hier encor n'étiez-vous pas amies?
Quelque rivalité vous aura désunies;
Tu l'éclipses partout : on te cherche, on la fuit;
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit...

JULIE.

Eh! voilà justement ce qui me désespère :
C'est ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire;
Ce fracas indécent, fantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours paya de son honneur.

ORPHISE.

Ma nièce, quels discours!

JULIE.

Ah! mon cœur les prononce.
Je reconnois enfin mes erreurs, j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés :
De ce ramas confus d'esprits, de cœurs gâtés;
De ces hommes sans freins; de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil,
En poussant tous les cœurs contre le même écueil :
L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vue;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue :
Oublions le passé qui me force à rougir;
L'avenir est à moi, je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma nièce, ton dépit m'étonne, je l'avoue.
Tes nouveaux sentiments méritent qu'on les loue;
Mais combien tiendront-ils? Un chagrin passager
T'inspire pour un temps ce courage étranger :
Crois-moi, n'affiche point cette réforme austère;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma tante, jamais.

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins étoit l'effet de quelque passion :
Si quelqu'amour secret, sincère et véritable,
Suppléoit cette vie éclatante, agréable ;
Je dirois, pourquoi non ? Son cœur s'est arrangé ;
Une plus douce erreur l'occupe et l'a changé :
Car la raison ne peut, d'un cœur tel que le vôtre,
Chasser une folie enfin que par une autre.
Mais, bien loin que l'amour... Comment donc! tu rougis?
Achève, tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Eh bien...! il est trop vrai!

ORPHISE.

Tu me vois transportée.
Quoi! tout de bon?... Oh! oui, ton âme est agitée.
Julie! ah! quel bonheur! nous allons toutes deux
Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux:
(*Malignement.*)
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien, hier au soir, observer le silence?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits.
N'importe, de bon cœur, j'applaudis à ton choix.
Quel est-il? dis-moi donc... Tu te tais?... Ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante! ô respectable Orphise!
Votre bonté m'accable, et ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, *très tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chère nièce,

Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse?
Le sang et l'amitié réunis dans mon cœur
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentiments je te croyois plus sûre:
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure;
Et si mon zèle ardent ne peut la soulager,
Ma chère enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez, c'en est trop : le remords me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte.
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincère aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre?
J'aime... puis-je le dire?... Oui... j'adore Clitandre.

ORPHISE, *souriant.*

Clitandre!... Oh! doucement, ma nièce, entendons-nous:
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble cependant; vous êtes jeune, aimable...

JULIE.

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'échauffer pour moi tous ses transports!
Combien de mes désirs l'orgueilleuse foiblesse,
Pour vous voler son cœur, a déployé d'adresse!
A combien de détours j'ai pu me rabaisser,
Pour entrer dans son âme et pour vous en chasser!
Aujourd'hui j'en rougis... Hier, vous le dirai-je?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piège.
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs.
Ma malice, en riant, vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages:
C'est faire à la raison de trop cruels outrages;

Mes yeux se sont ouverts ; vous devez me haïr :
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher? me fuir? Non, ma chère Julie,
Non ; et c'est tout de bon que je suis ton amie.
D'abord, quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et, comme tu disois, traitons ceci gaîment.
Premièrement, il faut entretenir Clitandre :
Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre ?
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice, et faire mon malheur?

JULIE.

Qui ! moi, vous disputer ?...

ORPHISE.

Eh ! laissons ce scrupule ;
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non. Soyez moins crédule ;
Il vous estime tant !...

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien.
Mais pour savoir s'il m'aime, il n'est qu'un sûr moyen ;
Le voici. Je prétends, j'exige, et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne ;
De tenter, d'épuiser, sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi, les plus pressants efforts :
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse ;
S'il cède, eh bien ! je fais le bonheur de ma nièce.

JULIE.

Vous voulez que moi-même ?...

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, *apercevant Clitandre.*

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste : voici le temps d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCÈNE IV.

JULIE, ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Vous nous voyez ici dans un grand embarras.
Ma nièce voudroit...

(*Julie la retient par la robe.*)

(*Bas, à Julie.*)

Non, je ne lui dirai pas.

(*A Clitandre.*)

Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle :
En vérité... je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma nièce a du chagrin; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels désirs...

(*A Julie.*)

Parle; n'est-il pas propre à cette confidence?

(*A Clitandre.*)

Oh! oui... Pour l'obtenir employez la prudence.
Son bonheur et le vôtre, et sûrement le mien...
Je vous laisse. Surtout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas, à Orphise.*

Vous sortez?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, *bas.*

Ma tante!

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(Bas, à Clitandre.)

Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

SCÈNE V.

JULIE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici votre embarras,
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,
Si d'un vif intérêt la pureté, l'ardeur
Peuvent vous rassurer, ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.

Si, pour savoir le vôtre, il faut être indiscret,
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non, mais avouez-moi que vous aimez ma tante?

CLITANDRE.

Oui, madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez. Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, madame, à cet aveu?
Quoi! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grâce, oubliez des travers et des torts,
Dont je ne puis assez vous montrer de remords.
Coupable trop long-temps, quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux du moins de le paroître.
J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendroit, je le sais, fort mal sa concurrence.
Elle est digne de vous, soyez sa récompense;
Payez-la des bontés, des tendres sentiments
Qu'elle opposa toujours à mes égarements;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime,
Que je ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux?
Joignez mon cœur au vôtre, et portez-lui nos vœux.

CLITANDRE.

Savez-vous que c'est là du sentiment, madame?
Etendroit-il enfin son pouvoir sur votre âme?
Si je n'étois instruit, je croirois bonnement...

JULIE.

Quoi ! vous m'accuseriez d'un vain déguisement?
Vous, Clitandre! Ah! du moins quand la vertu m'anime,
Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre estime.
Mon cœur ne connoît plus ni la ruse, ni l'art :
A ce grand changement peut-être avez-vous part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumière,
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire ;
Et contre les soupçons que vous osez garder,
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, *étonné.*

Julie, à la raison vous vous seriez rendue ?
Non : vous ne feignez point et votre âme est émue.
Ces sentiments, ces tons d'intérêt, d'amitié,
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.
Voilà les qualités, les grâces séduisantes,
Qu'hier je préférois à vos grâces brillantes :
C'est en les unissant toutes pour vous parer,
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, *soupirant.*

Quoi ! si j'avois été... ce que je m'en vais être,
Si la raison plus tôt dans mon cœur eût pu naître,
Et si, telle qu'Orphise, et modeste et sans art,
J'eusse fui des erreurs que je connois trop tard ;
Quoi ! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurois pu me flatter de vous rendre sensible?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie? Ah ! mon cœur tout entier...

JULIE.

Clitandre... c'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fût une Julie.

Quoi ! j'aurois pu toucher !... Ah ! je suis trop punie.
Cher Clitandre !...

CLITANDRE.

Julie !

JULIE.

Il n'est plus temps... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds : non, l'amour le plus tendre...

JULIE.

Aurois-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre ?
Orphise vous perdroit ! Quel prix de ses bontés !

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

SCÈNE VI.

ORPHISE *dans le fond*, JULIE, CLITANDRE.

JULIE, *apercevant Orphise.*

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas ?

ORPHISE, *vivement et attendrie.*

Embrasse-moi, ma nièce.
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh ! ma tante, il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'âme,
Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flamme,
N'étoient qu'un piège adroit, qu'un appât séducteur,
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur;
Sûre, qu'en présentant le mérite à ta vue,
Ce monde, où tu nageois, qui t'a long-temps déçue,
Te paroîtroit bientôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise! est-il bien vrai? je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE, *à Julie.*

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si malgré vos erreurs, mon cœur étoit à vous,
Jugez de ses transports dans un moment si doux.

JULIE, *embrassant Orphise.*

Quoi! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage!
Et je puis sans remords en goûter l'avantage!
Que de biens je vous dois! Vous, mon cher bienfaiteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs et mon cœur.

FIN DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

HEUREUSEMENT,

COMÉDIE,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la première fois, le 29 novembre 1762.

PERSONNAGES.

M. LISBAN.
MADAME LISBAN.
LINDOR.
MARTHON.
PASQUIN.

Le scène est dans l'appartement de madame Lisban.

HEUREUSEMENT,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

MADAME LISBAN, MARTHON.

MADAME LISBAN.

Mon mari soupe-t-il aujourd'hui chez Dormène?

MARTHON.

Oui, madame; et de plus, malgré votre migraine,
Il prétend, m'a-t-il dit, vous y donner la main.

MADAME LISBAN.

Il le prétend, Marthon? Il le prétend en vain.
Cette femme m'ennuie, et je n'ai pas, ma chère,
Pour plaire à mon mari la force nécessaire
D'essuyer tous les jours le stérile entretien
De cette extravagante. Elle lui plaît : eh bien!
Qu'il y passe son temps et me laisse tranquille.
Mais laissons ce propos qui m'échauffe la bile;
Et parlons d'autre chose.

MARTHON.

Oui, du petit cousin.

MADAME LISBAN.

Eh! mais, qu'est devenu ce petit libertin?
Qu'aura-t-il fait, Marthon? N'es-tu pas étonnée
Que nous n'ayons pas vu Lindor de la journée?

MARTHON.

Non... il s'amuse ailleurs.

MADAME LISBAN.

Marthon, l'aimable enfant!
Toujours dansant, chantant, sautant, gesticulant;
Rêvant, imaginant cent tours d'espièglerie;
Riant, riant sans cesse à vous en faire envie;
Parlant sans raisonner, mais déraisonnant bien;
Disant avec esprit une fadaise, un rien.
Ah! Marthon, à seize ans, et doué sans partage
Des agréments divins qui parent ce bel âge;
Que tout cela sied bien!... Oh! je rafolle, moi,
De ce petit fripon.

MARTHON.

Moi de même, ma foi.
Mais pour ma sûreté, lorsque je l'envisage,
Je voudrois lui trouver un air un peu plus sage.

MADAME LISBAN.

Cela le gâteroit : il est charmant, Marthon.

MARTHON.

Il ne le sait que trop, le dangereux fripon.

MADAME LISBAN.

J'en conviens : mais il mêle à cet enfantillage
Des sentiments si fiers d'honneur et de courage,
Que tout cela, Marthon, le rend intéressant.

MARTHON.

C'est un vrai polisson, un polisson charmant.
Il s'aime, il se contemple; il court dans une glace
Admirer de son port l'élégance et l'audace;
Il nous fait remarquer sa jambe, son mollet:
« S'ils étoient emportés, dit-il, par un boulet,
« Là, sérieusement ce seroit bien dommage.
« Eh bien! j'aurois la croix, oui, la croix, à mon âge
« La croix pour une jambe : ah! de bon cœur, ma foi,

« Je les sacrifierois toutes deux pour le roi. »
Il tire son épée, et bravant nos alarmes,
« Une, deux, trois, à vous, et rendez-moi les armes, »
Nous dit-il. Un fusil vient à frapper ses yeux,
Il le met sur l'épaule, et fait le merveilleux,
Enfonce fièrement son chapeau sur la tête,
Va de droite et de gauche, avance un pas, arrête,
Nous ajuste, fait feu, s'amuse de nos cris,
Et vole dans nos bras pour calmer nos esprits.

MADAME LISBAN.

Comme de vrais enfants, oui, nous jouons ensemble.

MARTHON.

Vous riez de ces jeux, madame, et moi j'en tremble.
Prenez-y garde au moins, s'il en est temps encor:
L'amour s'y mêlera sous les traits de Lindor.
Lindor est un enfant; mais cet enfant sait plaire:
Craignez qu'il ne devienne un joujou nécessaire.

MADAME LISBAN.

Oui, pour me réjouir il sera toujours bon;
Mais pour m'intéresser... es-tu folle, Marthon,
De penser?...

MARTHON.

Eh! mon dieu, je sais ce que je pense;
Et rien n'est plus sensé... point tant de confiance.
Est-ce un époux charmant qui doit vous rassurer?

MADAME LISBAN.

Mais, par respect pour moi, je le dois honorer.
Monsieur Lisban, Marthon, n'est pas un homme aimable,
Je le sais.

MARTHON.

Lui, madame, il se croit adorable.

MADAME LISBAN.

Je connois là-dessus sa sotte vanité.

MARTHON.

De son petit mérite il est fort entêté.

MADAME LISBAN.

Il vise à la finesse, à la plaisanterie.

MARTHON.

C'est ce qui met le comble à sa maussaderie.
Avant que d'entreprendre un récit ennuyeux,
Il dit qu'il fera rire, et l'on bâille à ses yeux.
Il croit rendre rêveur un objet qu'il ennuie.
Quand on se rit de lui, c'est une agacerie ;
Le sexe se l'arrache et le trouve charmant.

MADAME LISBAN.

Il m'aime par bonté comme on aime un enfant;
Et sans rendre justice à ma délicatesse,
Il ne fait qu'à lui seul honneur de ma sagesse.
Nos âges, par malheur, ne se rapportent point.

MARTHON.

Il n'entend pas raison; entre nous, sur ce point.
Il est frais et gaillard, il s'admire sans cesse,
Et pense valoir mieux que toute la jeunesse.

MADAME LISBAN.

Tu vois que mon époux est bien connu de moi;
Mais je n'en dois pas moins lui conserver ma foi,
Je sais me respecter.

MARTHON.

C'est fort bien fait, madame.
Mais ne craignez-vous pas dans le fond de votre âme
Ce dangereux dégoût qu'un époux aujourd'hui
Avec trop de raison vous inspire pour lui;
Et ce goût que Lindor, un jeune homme adorable?...

MADAME LISBAN.

Mais je ne l'aime pas, rien n'est plus véritable.
Où prends-tu donc ce goût?... Un enfant de seize ans!

MARTHON.

Une femme de vingt; voilà de braves gens
Pour combattre l'amour! grande disconvenance,
Pour faire tant sonner votre âge et son enfance!

MADAME LISBAN.

Il est entre nous deux des obstacles plus grands.
Si je me défiois de nos amusements,
Je ne le verrois plus.

MARTHON.

Voilà comme les belles,
Par pitié pour l'amour, osent présumer d'elles;
Ce n'est jamais leur faute.

MADAME LISBAN.

Est sage qui le veut.

MARTHON.

Dites plus vrai, madame; est sage qui le peut.

MADAME LISBAN.

Tu plaisantes, Marthon; et malgré ton système,
A toi je m'en rapporte; oui, Marthon, à toi-même.
Il n'est pas que quelqu'un ne t'ait dit des douceurs:
Eh bien! je gagerois que ferme en tes rigueurs...

MARTHON.

Ne gagez pas.

MADAME LISBAN.

Comment! perdrois-je ma gageure?

MARTHON.

Non: mais vous gagneriez de si peu, je vous jure,
Que je me garderois de tirer vanité
D'un triomphe si mince et si peu mérité.

MADAME LISBAN.

Ainsi donc ta vertu, si j'en crois ton langage,
A couru plusieurs fois les dangers du naufrage?

MARTHON.

Elle a pensé périr.

MADAME LISBAN.

Et mon petit parent,
Il te faisoit la cour; parle-moi franchement:
Marthon, qu'en dit ton cœur?

MARTHON.

Je l'aime à la folie.
Il m'en conte, madame, il me trouve jolie.
Cela me fait plaisir; mais quelqu'un vient à nous:
Ferme, tenez-vous bien, c'est monsieur votre époux.

SCÈNE II.

M. ET MADAME LISBAN, MARTHON.

M. LISBAN.

Eh bien, quoi! qu'est-ce enfin qu'une prompte migraine,
Qu'un bizarre refus de souper chez Dormène?
Ah! je vois ce que c'est, et j'en ris de bon cœur:
Un peu de jalousie altère ton humeur.
Tu ne saurois tenir ton époux en lisière;
Il faut un peu... Tu ris? va, ne fais pas la fière.
C'est fort bien fait à toi de m'aimer tendrement:
Mais il me faut aimer plus raisonnablement;
Me laisser sans chagrin, sans crainte, sans murmure,
Aller, venir, courir, rôder à l'aventure.
Ne fais donc plus l'enfant, viens souper avec nous.

MADAME LISBAN.

J'irois, si j'éprouvois un sentiment jaloux:
Mais je suis rassurée.

M. LISBAN.

Eh ! tu braves Dormène ?...
Il faut donc te quitter, et croire à ta migraine,
Soit... A propos, sais-tu la nouvelle du jour?

MADAME LISBAN.

Quoi ?

M. LISBAN.

Tous les officiers ont ordre de la cour
De joindre leurs drapeaux et de partir sur l'heure.

MADAME LISBAN.

Eh ! Lindor va partir ?

M. LISBAN.

Quoi ! veux-tu qu'il demeure ?
Eh mais ! ce départ-là paroît te chagriner ?

MADAME LISBAN.

Je ne le cèle pas : faut-il s'en étonner?
C'est un enfant, monsieur, que vous aimez, que j'aime.

M. LISBAN.

Oui ; mais il faut aimer cet enfant pour lui-même.
Et que seroit-ce donc que ton beau désespoir,
Si ton mari partoit ?

MARTHON.

Eh ! partez, pour le voir.

M. LISBAN, *à Marthon.*

Ma foi, qu'elle est heureuse étant ainsi formée,
Marthon, de n'avoir pas un mari dans l'armée !
(*A sa femme.*)
Mais là, console-toi du départ de Lindor;
Ce n'est pas un mari que tu perds.

MARTHON, *à part.*

Le butor.

(Haut.)

Si vous partiez, monsieur, jugez mieux de son âme,
Vous ne connoissez pas la force de madame;
L'honneur la soutiendroit. Oh! nous aurions ici
Bonne grâce à trembler pour les jours d'un mari.
Des Françoises, morbleu!

M. LISBAN.

Quel beau zèle t'enflamme!
Marthon est un César; ma femme est une femme,
Et je te réponds bien de son foible pour nous.

(A sa femme.)

Adieu, tu reverras bientôt ton cher époux.
Je ne te donne pas le bonsoir, ma petite,
Je te le garde.

MARTHON.

Allez, nous vous en tenons quitte.

SCÈNE III.

MADAME LISBAN, MARTHON.

MARTHON.

Eh bien! vous n'aimez pas votre petit parent
Lindor, le beau cousin vous est indifférent;
Et déja son départ...

MADAME LISBAN.

Oui, sans doute, il m'afflige.

MARTHON.

Et vous regardez-vous encor comme un prodige?

MADAME LISBAN.

Non: mais voyant partir Lindor pour les combats,
D'un peu d'émotion je ne me défends pas;

Je crois innocemment pouvoir à sa jeunesse
Donner, sans en rougir, ces marques de foiblesse.

MARTHON.

Rien n'est plus naturel que ce petit chagrin;
Mais méfiez-vous-en... Je vois venir Pasquin;
Sachons ce qu'il nous veut. Quel important message...

SCÈNE IV.

MADAME LISBAN, PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

BONJOUR, Pasquin.

PASQUIN.

Bonsoir, nous partons.

MARTHON.

Bon voyage.
Tu nous apprends cela d'un air bien dégagé.

PASQUIN.

Nous sommes tous contents.

MARTHON.

On vous est obligé.

PASQUIN.

Nous partons pour l'armée, et tu le sais, ma chère,
C'est aller à la noce, en terme militaire.
Ah! si tu nous voyois dans un jour de combat!
Morbleu!

MARTHON.

Comment, Pasquin parle en brave soldat!
Cela lui sied fort bien.

PASQUIN.

Vraiment, j'ai du courage,
Et je compte marcher...

MARTHON.

Derrière le bagage.

Dis-nous, que fait Lindor? est-il bien affligé?
Vient-il? ne vient-il pas? De quoi t'a-t-il chargé?

PASQUIN.

D'une commission dont je sens la réponse.

MARTHON.

Il veut nous voir, je gage.

PASQUIN.

Oui, Marthon.

MARTHON.

Je t'annonce
Qu'il nous fera plaisir, va le chercher.

MADAME LISBAN.

Marthon,
Je n'y puis consentir.

MARTHON.

Le refus est fort bon!
Et pourquoi, s'il vous plaît, madame?

MADAME LISBAN.

Par décence;
L'absence d'un époux armant la médisance...

MARTHON.

Au moment d'un départ, et peut-être éternel,
Refuser de le voir, le trait seroit cruel.

MADAME LISBAN.

Oui: mais lorsque j'y pense...

MARTHON.

Et vous êtes trop bonne:
Livrez-vous au conseil que votre cœur vous donne.
Un cousin...

MADAME LISBAN.

Un enfant...

MARTHON.

On ne sauroit jaser.

MADAME LISBAN.

Que l'on voit tous les jours...

MARTHON.

Eh ! oui, qui peut penser..

MADAME LISBAN.

Le monde est si méchant !

MARTHON.

Il faut le laisser mordre :
Qu'il vienne, et toi va-t'en, de crainte d'un contre-ordre.
(*Pasquin sort.*)

MADAME LISBAN.

Eh mais ! vous décidez, Marthon, bien promptement.

MARTHON.

Eh mais ! c'est bien le cas de chicaner vraiment ?
Eh puis ! on est parti... Là que pourriez-vous dire ?

MADAME LISBAN.

Mais, te gronder, Marthon...

MARTHON.

Oui, me gronder pour rire.

MADAME LISBAN.

Eh bien ! soit ; on ne peut, Marthon, te convertir :
Dès que Lindor viendra, qu'on me fasse avertir.

SCÈNE V.

MARTHON, *seule.*

Elle craint le public beaucoup moins qu'elle-même :
Elle en tient pour Lindor ; oui, sans doute, elle l'aime ;

Mais moi, suis-je plus brave? Ai-je plus de raison?
Il faut en convenir, ma foi, je crois que non.
Eh mais! me voilà bien, le bel amour! qu'en faire?
L'absence en débarrasse avec un militaire.

SCÈNE VI.

MARTHON, LINDOR.

LINDOR.

Eh! bonjour, mon enfant.

MARTHON.

Voilà mon étourdi.

LINDOR.

Laisse-moi t'embrasser.

MARTHON.

Vous êtes trop hardi.

LINDOR.

Tu plaisantes. Je viens sous l'habit d'ordonnance
De faire mes adieux presqu'à toute la France;
Et plein d'impatience à tes pieds je me rends.

MARTHON.

Après toute la France.

LINDOR.

Il est des soins décents.
Il falloit faire voir à la cour, à la ville,
Que Lindor n'étoit pas un sujet inutile.
Il ne me reste plus qu'à prouver à Marthon...

MARTHON.

On ne me prouve rien.

LINDOR.

Tout de bon?

MARTHON.

Tout de bon.

Finissez...

LINDOR.

Le refus, sans doute, est pour la forme?
Comment me trouves-tu sous l'habit uniforme?
J'ai bon air, n'est-ce pas? Je veux que mes habits
Reviennent tous criblés de balles de fusils.
Ne nous attristons pas, point de mélancolie.
Parbleu! je vais entendre une belle harmonie,
Un tapage d'enfer... Nous ferons de beaux sauts.
Nous ne tirerons pas notre poudre aux moineaux.
Je viens en ce moment d'acheter une bête
Qui me secondera dans ces beaux jours de fête;
Un cheval de bataille, excellent, plein d'ardeur,
Et docile à la main d'un adroit conducteur :
Il est fier... comme moi; nous ferons des merveilles.
Je viens de lui tirer entre les deux oreilles
Vingt coups de pistolets, qui ne l'ont pas ému :
Nous serons bien ensemble; eh! Marthon, qu'en dis-tu?...
A propos, comment va la charmante cousine?

MARTHON.

Il est temps d'y penser.

LINDOR.

Ta friponne de mine
Me fait tout oublier.

MARTHON.

Mais vous n'y pensez pas :
Vous ne m'avez encor parlé que de combats.

LINDOR.

Oh! je sens le reproche, et je prétends, ma reine...

MARTHON.

Eh! pensez à madame, elle en vaut bien la peine.

LINDOR.

Eh mais! j'y pense aussi : mais mon nouvel état.
Morbleu! le bel habit que l'habit de soldat!
Tiens, de la tête aux pieds sans cesse je me mire.
Mais regarde-moi donc. Je veux que l'on m'admire.
Ce chapeau sur les yeux ne me sied-il pas bien?
Ne me donne-t-il pas un petit air vaurien,
Un air audacieux qui sied au militaire,
Un air de grenadier?

MARTHON.

Oh! vous aurez beau faire,
Vous n'aurez jamais l'air que d'un homme charmant.

LINDOR.

Eh mais! ce n'est pas là, Marthon, un compliment.
Si je n'impose pas par un bras formidable,
Ce bras n'en sera pas trouvé moins redoutable

MARTHON.

Pourra-t-il manier un sabre, un mousqueton?
Le bel homme, ma foi!

LINDOR.

Tu plaisantes, Marthon.
Il faut pour te punir de tant de défiance,
Il faut que je t'en fasse éprouver la puissance :
Point de quartier, je vais te traiter en hussard.

SCÈNE VII.

MADAME LISBAN, LINDOR, MARTHON.

(Marthon pendant cette scène sort, rentre, fait arranger une collation dans le fond du théâtre.)

MADAME LISBAN.

Que faites-vous?

LINDOR.

On fait ses adieux quand on part.

MADAME LISBAN.

Je le vois. Enfin donc vous partez pour l'armée?

LINDOR.

Oui, cousine.

MADAME LISBAN.

Votre âme en paroît bien charmée?

LINDOR.

Audacieux amant, soldat vraiment français,
Je n'ai jamais formé que deux ardents souhaits,
De réduire une belle et venger ma patrie.
La moitié de mes vœux sera bientôt remplie.
Je pars, et je vaincrai. J'espère à mon retour
Joindre aux lauriers de Mars les myrtes de l'Amour.

MADAME LISBAN.

Lindor...

LINDOR.

Présentement je n'ai pour avantage
Que des airs écoliers, ma figure, mon âge;
Aussi vous me traitez comme on traite un enfant;
Mais quand je reviendrai glorieux, triomphant,
Précédé du récit de mes hautes merveilles,
Dont on aura cent fois étourdi vos oreilles,

Votre cœur palpitant de plaisir et d'amour,
Me pourra-t-il alors refuser du retour?
Que sait-on, ma cousine? Ah! si par aventure,
Je revenois couvert d'une heureuse blessure...
Ah! qu'un amant blessé me semble intéressant!
Si j'étois femme, moi, si j'avois un amant,
Ce seroit ma folie; ô dieux! avec délices,
Je me retracerois ses nobles cicatrices,
J'aurois à les compter un plaisir inouï,
Et j'en serois moi-même orgueilleuse pour lui.
Je reviendrai blessé; n'en doutez point, cousine,
Et vous n'y tiendrez pas.

MADAME LISBAN.

Ce discours m'assassine.
Allez, jeune insensé, faites votre devoir,
Mais cachez-moi des maux que je n'ose entrevoir.
J'ai bien assez de peine à soutenir l'image
Des dangers infinis...

LINDOR.

Il faut tout mon courage
Pour pouvoir me résoudre à m'éloigner de vous.
Adieu, belle cousine, adieu, séparons-nous.
Souvenez-vous un peu d'un cousin qui vous aime :
Il reviendra fidèle, et digne de vous-même,
Le cœur préoccupé de vos divins appas.
S'il est tué pourtant, il ne reviendra pas :
Mais on vous remettra de ma part des tablettes,
De mon amour pour vous confidentes discrètes.
C'est une chose à voir que ces tablettes-là :
C'est de l'amour pour vous, on n'y voit que cela;
Votre nom est partout; les pages sont remplies
De ce que nous avons dit ou fait de folies.

On y voit quel beau jour nous nous sommes connus,
Les heureux jours depuis où nous nous sommes vus,
Si c'étoit dans un cercle, ou bien en tête-à-tête;
Ces derniers sont marqués comme des jours de fête.
Les heureux à-propos, les maudits contre-temps,
Nos petits démêlés sans raccommodements,
Mes larmes, mes regrets, mes soupirs, mes œillades,
Vos soufflets d'ordonnance après mes embrassades,
Mes serrements de mains, mes battements de cœur
Y sont comptés, datés dans un ordre enchanteur.

MADAME LISBAN.

Il faut brûler, cousin, de pareilles sornettes.

LINDOR.

On me brûleroit vif plutôt que mes tablettes.
(Marthon se rapproche ici de madame Lisban et de Lindor.)

MADAME LISBAN.

Laissons cela, Lindor, et changeons de discours.

LINDOR.

Voyons, que dirions-nous de mieux que nos amours?

MADAME LISBAN.

Soupez-vous aujourd'hui?

LINDOR.

Question fort touchante!
Je devrois pour cela vous quitter, ma parente.

MADAME LISBAN.

Vous ne feriez pas mal de suivre ce dessein;
Car je ne soupe pas et vous mourrez de faim.

MARTHON.

Bon! il mourra de faim? A-t-on faim quand on aime?
Nous soupons en malade, il soupera de même.

(On apporte ici une collation.)

Allons... Qu'en dites-vous?

LINDOR.

Je ne changerois pas
Ce dessert de l'amour, pour le plus beau repas.
Mais à propos... Comment... Qu'avez-vous?

MADAME LISBAN.

La migraine,
Et comme mon époux est allé chez Dormène,
(À Marthon.)
J'étois... Mais es-tu folle? Il faut changer cela.

LINDOR.

Tout comme vous voudrez; pour moi je reste là.
Asseyons-nous, cousine : et toi fais le service.
Nous aurons là vraiment un beau garçon d'office.
Allons, point de façons... Que cet instant est doux,
Cousine, où je me vois tête-à-tête avec vous!
Je crois avec ma femme être dans mon ménage;
Elle n'est pas parée, et m'en plaît davantage.
Un simple négligé par l'amour inventé,
Relève innocemment l'éclat de sa beauté;
Et je me flatte encor qu'on a pris pour me plaire
Le frais ajustement d'une simple bergère.
Eh! pensez-vous aussi que je sois votre époux?

MADAME LISBAN.

Qu'y pourriez-vous gagner?

LINDOR.

Des droits.

MADAME LISBAN.

Y pensez-vous?
Valent-ils les refus qu'une femme estimable
Fait souvent à l'amant qu'elle trouve adorable?

Mais qu'avez-vous, Lindor, qui vous afflige ainsi?
D'où vient que tout à coup votre front obscurci?...

LINDOR.

Ah! vous ne m'aimez pas.

MADAME LISBAN.

Non comme vous, sans doute:
Je m'en garderai bien.

MARTHON.

On sait ce qu'il en coûte.

MADAME LISBAN, *lui présentant quelque chose.*

Tenez.

LINDOR.

La belle main!

MADAME LISBAN.

Finissez, Lindor.

LINDOR.

Non:
C'est trop me retenir, vous m'en ferez raison;
Je ne puis résister au charme involontaire...

MADAME LISBAN.

Mais vous devez du moins craindre de me déplaire.

MARTHON, *lui présentant un verre d'eau.*

Voici, mon beau monsieur, pour calmer vos esprits.

LINDOR.

Verse rasade, Hébé; je veux boire à Cypris.

MADAME LISBAN.

Je vais donc boire à Mars.

MARTHON.

Qui vient troubler la fête?
Ciel! qu'entends-je? Un carrosse! à la porte il s'arrête;
Il entre: c'est monsieur... Où nous sauverons-nous?

MADAME LISBAN.

Eh! pourquoi nous sauver?

MARTHON.

Moi, je crains son courroux.

MADAME LISBAN.

Qui pourroit l'allumer?

MARTHON.

Comment! votre migraine,
Le refus de souper avec lui chez Dormène,
Lindor en ce moment tête-à-tête avec vous;
Voilà plus qu'il n'en faut pour fâcher un époux,
Pour perdre sans retour toute sa confiance.
Madame, fiez-vous à mon expérience.
Allons vite, Lindor, partez, suivez mes pas.

MADAME LISBAN.

Eh mais! Marthon...

MARTHON.

Marthon ne vous écoute pas.
(Marthon sort avec Lindor.)

MADAME LISBAN.

Eh! je les laisse aller... Mais quelle étourderie!...

SCÈNE VIII.

M. ET MADAME LISBAN.

MADAME LISBAN.

Ah! vous voilà?

M. LISBAN.

Je viens te tenir compagnie.

MADAME LISBAN, *haut.*

(A part.)

Vous me faites plaisir... Je ne sais quel parti,
Dans cette occasion, prendre avec mon mari.

M. LISBAN.

La joie, à mon aspect, dans tes regards éclate.
Tu ne t'attendois pas...

MADAME LISBAN.

Votre retour me flatte,
N'en doutez point, monsieur.

M. LISBAN.

Je suis bien bon, dis-moi,
De revenir souper tête-à-tête avec toi.

MADAME LISBAN.

Mais je ne soupe pas.

M. LISBAN.

Moi non plus : mais je cause.

MADAME LISBAN, *à part.*

Je vais lui découvrir...

M. LISBAN.

Tiens, parlons d'une chose.
Tu ne rougis donc pas d'adorer ton époux?
Mais rien n'est plus bourgeois. Sais-tu bien, entre nous,
Qu'on en rit dans le monde, et qu'on dit sans mystère:
Il faut absolument qu'ensemble on les enterre,
Ou que loin de madame on exile monsieur,
Pour pouvoir la former, humaniser son cœur,
Et la mettre au courant... Que c'est une misère
Que tes opinions : ta gloire une chimère;
Que tu n'es bonne à rien dans la société
Depuis notre union; que ta folle fierté,
Ton amour suranné, tes tons de bienséance,
Désolent tout le monde et demandent vengeance.

MADAME LISBAN.

L'hymen m'unit à vous, et je ne pense pas
Que l'on doive prétendre à mes foibles appas.

M. LISBAN.

Ainsi, Cléon, Durval, cette folle jeunesse,
Qui compose ta cour, t'obsède et me caresse :
Chacun doit trouver bon que ton cœur attendri
Malgré les mœurs du temps lui préfère un mari;
Que tout soit, en un mot, pour le pauvre bonhomme:
Pour quel époux encore?... Un époux qui t'assomme,
Un sot, un ennuyeux, un bavard, un oison :
N'est-ce pas, mon enfant? Quelle comparaison
Avec tous ces messieurs!

MADAME LISBAN.

Je n'en dois faire aucune.

M. LISBAN.

Je les plains, s'ils n'ont pas de meilleure fortune.
Ils en savent bien long tous ces beaux messieurs-là :
T'ont-ils bien ennuyée?... Ah! conte-moi cela.
Quel est le plus adroit, Cléon, Durval, Forlise?
Je crois que ce dernier pare la marchandise;
Qu'il sait la débiter : il te chassoit de près;
Il doit être piqué d'avoir perdu ses frais.
Forlise a de l'esprit, sa figure a des charmes.
Eh! que sais-je, peut-être a-t-il le don des larmes?
N'en a-t-il pas versé pour toucher ta vertu?
Et le petit Lindor, comment le traites-tu?
Comment s'en tire-t-il? Lui vient-il de l'audace?
Tu rougis... Quelle enfance!

MADAME LISBAN.

Épargnez-moi, de grâce,
De semblables discours.

M. LISBAN.

Oh! tiens, je n'aime pas
Ces superbes vertus qui font tant de fracas.

MADAME LISBAN.

Vous y comptez pourtant.

M. LISBAN.

Oh! point... je te dévoile
Que je ne compte ici que sur ma bonne étoile.
Tiens, mon cœur : j'ai connu bon nombre de beautés,
Je leur ai fait cent tours, cent infidélités,
J'étois un vrai fripon; eh bien! pas une belle,
Malgré des torts réels, n'a pu m'être infidèle.
Je te puis avouer, sans être fanfaron,
Que quand je suis aimé c'est ma foi tout de bon.
Ce n'est pas que je sois plus aimable qu'un autre;
Chacun a son mérite, et l'on s'en tient au nôtre;
C'est un je ne sais quoi, qui, je ne sais comment,
Comme dit bien... Molière... assez comiquement...
Enfin, tu comprends bien, n'est-il pas vrai, ma reine?
Par exemple, tu vois si ton mari te gêne.
As-tu donné ce soir rendez-vous à quelqu'un?
Suis-je de trop? Je sors, si je suis importun.

MADAME LISBAN.

Non, vous ne sauriez l'être, et c'est me faire outrage.

M. LISBAN.

Tu sens que tout ceci n'est qu'un pur badinage.

MADAME LISBAN.

Oui, je le pense ainsi... Je vais me retirer.
Donnez-moi la main.

M. LISBAN.

Soit; mais avant que d'entrer
Je vais chercher...

MADAME LISBAN.

Quoi donc?

M. LISBAN.

Pour t'amuser, ma chère,
Je veux te lire un conte..

MADAME LISBAN.

A présent? Pourquoi faire?

M. LISBAN.

Un conte singulier, qu'on nomme *Heureusement.*
C'est un benêt d'époux qui rentre justement...
Il croit que son retour charme son Artémise,
Lui tient de sots propos dont il la croit éprise:
Il lui dit des douceurs, comme nous autres fous
Nous pourrions tendrement nous en dire entre nous.
Non, rien n'est plus piquant : j'ai la tête remplie
De cette ingénieuse et charmante folie.
Je vais t'aller chercher ce petit conte-là;
Il est dans le salon; cela te bercera.

SCÈNE IX.

MADAME LISBAN, *seule.*

Il va tout découvrir...! O dieux! je suis perdue.
Eh! devois-je, Lindor, te cacher à sa vue?
Quelle imprudence, ô ciel! qu'elle va me coûter!
Où me cacher? Où fuir? Dans quels bras me jeter!
Je suis morte.

(Elle tombe dans un fauteuil.)

SCÈNE X.

M. ET MADAME LISBAN.

M. LISBAN, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! j'étoufferai de rire.

MADAME LISBAN.

Ciel ! qu'entends-je ! que vois-je ! et quel transport l'inspire ?
(Avec la plus grande surprise.)
Il rit....

M. LISBAN, *à part.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! j'en rirai plus d'un jour.

MADAME LISBAN, *à part.*

Non, je ne conçois rien à ce joyeux retour.
Il faut le voir venir.

M. LISBAN, *à part.*

L'excellente aventure !

MADAME LISBAN, *à part.*

Tout cela me paroît d'un assez bon augure.

M. LISBAN, *à part.*

Ah ! le petit fripon ; qui s'en seroit douté ?
Il est d'assez bon goût ; pas trop mal débuté !
(A sa femme.)
Mignonnette, sais-tu quel sujet me ramène ?...
Ah ! ah ! ah ! laisse-moi reprendre mon haleine.
Ma foi, je n'en puis plus.

MADAME LISBAN, *à part.*

Que veut dire ceci ?
Lindor aura trompé, sans doute, mon mari.
(A son mari.)
Eh bien ! achevez donc. Si j'ose vous le dire,
Je ne conçois pas trop de quoi vous pouvez rire.

M. LISBAN.

Lindor...

MADAME LISBAN.

Eh bien ! Lindor ? parlez, expliquez-vous.

M. LISBAN.

Le cousin est ici, mais motus, taisons-nous :
Il est incognito. Ce n'est point pour ton compte.
Devine un peu, devine à qui le drôle en conte,
Quel est l'heureux objet qui l'attire en ces lieux ?
Marthon, en ce moment recevoit ses adieux.

MADAME LISBAN, *à part.*

Ah ! je suis trop heureuse ; à la fin je respire.
(*Haut.*)
Vous m'étonnez... Comment... et que voulez-vous dire ?

M. LISBAN.

Il faut tout t'expliquer. J'ai surpris le cousin
Aux genoux de Marthon ; il lui baisoit la main.

MADAME LISBAN.

Comment, chez vous ?

M. LISBAN.

Voyez le grand malheur, madame!
J'aime mieux qu'on en conte à Marthon qu'à ma femme.
Enfin, pour t'achever mon histoire en deux mots,
Je suis pour la petite entré fort à propos.

MADAME LISBAN.

Que sont-ils devenus ?

M. LISBAN.

Ah ! voilà l'impayable.
Quand ils m'ont vu paroître, ils ont cru voir le diable ;
Et s'échappant soudain, honteux d'être surpris,
Je les ai tous les deux poursuivis par mes ris.

Qu'une femme surprise est sotte, ma petite!
Mais quoi! ne veux-tu pas nous tenir un peu quitte
De cette gravité qui n'est pas de saison?
N'est-ce pas à propos rentrer dans sa maison
Pour mettre le bon ordre?... Hem! qu'en dis-tu?

MADAME LISBAN.

Sans doute.

M. LISBAN.

C'est mettre, comme on dit, le renard en déroute.
Que devenoit Marthon?... Eh! voilà justement:
Voilà, sur mon honneur, mon conte... *Heureusement.*
Peste! il vous connoît bien, l'auteur de cet ouvrage.
« Une femme est souvent plus heureuse que sage, »
Dit-il... Eh bien! Marthon nous démontre cela.
Rien n'est plus singulier que cette histoire-là.
Il faut être avec moi toujours sur le qui-vive:
On fait une sottise; *heureusement* j'arrive.
Parbleu! j'ai le nez fin... Ne gronde pas Marthon:
C'est un malheur qui peut lui servir de leçon.
Voilà de ces hasards...

MADAME LISBAN, *à part.*

Qui sauvent l'innocence
Du danger où souvent l'expose une imprudence.

M. LISBAN.

Si quelque fantaisie, un petit goût fripon,
Te prenoit pour quelqu'un, dis-le-moi sans façon;
Que je ne vienne pas...

MADAME LISBAN.

Vous, monsieur, au contraire.
Comptez que je prendrai tout le soin nécessaire
Pour sauver ma vertu d'un lâche attachement:
Mais si je me pouvois oublier un moment,

Personne ne sauroit, en ce malheur extrême,
Plus à mon gré, monsieur, survenir que vous-même.

M. LISBAN.

Fort bien. Puissé-je donc, en cas d'évènement,
Rentrer comme aujourd'hui toujours *heureusement !*

FIN DE HEUREUSEMENT.

LE JALOUX,

COMÉDIE,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la première fois, le 11 mars 1784.

PERSONNAGES.

LE BARON.

LA MARQUISE, sa nièce.

LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, en amazone à son entrée au second acte et en dragon aux trois derniers actes.

VALSAIN, parent de la marquise.

MARTHON, femme de chambre de la marquise.

PASQUIN, valet du chevalier.

Quelques domestiques, personnages muets.

La scène est au château du Baron.

Il faut quatre décorations différentes; un premier salon pour les deux premiers actes; un second salon ou boudoir de la marquise pour le troisième acte; un cabinet de toilette au quatrième acte. Tous ces appartements doivent être garnis de meubles; mais il n'est pas essentiel, en changeant de décoration, de changer de meubles, excepté au quatrième acte, où il faut une toilette magnifique, un petit secrétaire, un bureau, quelques chaises et fauteuils nouveaux. Le cinquième acte doit représenter un jardin.

J'ai oublié de marquer la position théâtrale des deux premiers acteurs. Acte premier, scène première. Au lever de la toile, la soubrette doit paroître assise, et s'entretenant familièrement avec Pasquin; celui-ci, un peu de côté, lui parle appuyé sur le dos de sa chaise; Marthon un moment après se lève, et ils continuent leur conversation debout.

LE JALOUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARTHON, PASQUIN.

PASQUIN.

LE chevalier jaloux, quelle prévention !
C'est un homme charmant et plein d'attention :
Rien n'échappe à ses soins, à sa délicatesse.
Au lever de madame, il s'attache à ses pas,
Et jusqu'à son coucher il ne la quitte pas ;
Mais c'est pour l'obliger et la servir sans cesse :
Et, jugeant tout cela d'un esprit bienveillant,
Moi je ne vois en lui, malgré la médisance,
Qu'un homme officieux, et non pas surveillant,
A qui l'on doit de la reconnoissance.

MARTHON.

De cette dette-là je crois qu'il nous dispense.
Tu jettes sur ton maître un œil assez distrait :
En le regardant mieux, je frémis du portrait,
Pour nous, pour ma maîtresse, et surtout pour toi-même,
De ses accès d'humeur sans cesse le plastron ;
Car un maudit jaloux, dans sa fureur extrême,
Fait un enfer de sa maison.

PASQUIN.

A qui donc le dis-tu! Tiens, vois-tu bien, ma chère,
Il n'est pas de métier, il n'est pas de galère,
Qui ne soit préférable à mon état présent.
Notre amant a d'abord changé de caractère;
Et, d'un homme enjoué, sans souci, bienfaisant,
Qu'il étoit autrefois, quand j'ai pris sa casaque,
Il est devenu noir, triste, hypocondriaque,
Se tourmentant sans cesse, et tourmentant autrui;
Et l'on ne sauroit vivre en repos avec lui.

MARTHON.

Ses plus anciens amis, comme ses connoissances,
Ne sont pas à l'abri de ses extravagances.
Il ne distingue rien, âge, sexe ni rangs:
Les uns sont confidents, les autres sont amants;
Et contre son repos tous ourdissent des trames.
Sur maîtres et valets sans cesse il a les yeux.
Madame parle-t-elle à l'une de ses femmes,
C'est le discret agent d'un commerce amoureux.
Écrit-elle un billet, sa frayeur est mortelle;
C'est un billet d'amour que trace l'infidèle.
Chante-t-elle un couplet, il est pour un amant;
C'est un adroit aveu qu'elle fait en chantant.
Un geste indifférent, que personne n'observe,
Pour le tromper en face est un signe en réserve.
Que sais-je! son silence est un crime secret;
C'est un recueillement dont un autre est l'objet.
Enfin ses actions lui sont toutes suspectes;
Celles qu'il craint le plus sont les plus circonspectes;
Et l'accueil de madame, ou froid ou gracieux,
Alarme également son esprit ombrageux.

PASQUIN.

Voilà certainement un homme insupportable.
Mais laissons le jaloux, et voyons l'homme aimable.
Il est sage en ses mœurs, modeste en son maintien,
Et son esprit a de quoi plaire.
Après le mal, j'en dois dire le bien,
En dépit de l'habit et de mon caractère.
Il contemple madame avec timidité,
De l'air dont on contemple une divinité;
Il la croit, de sang-froid, aussi sage que belle:
Mais quand il trouve un rival sur ses pas,
(Et tout ce qui la voit doit soupirer pour elle)
Il ne connoît plus rien que la crainte mortelle
De se voir enlever son cœur et ses appas.
Du reste, complaisant, tendre, vif et fidèle,
Il ne sait que la voir, l'entendre, l'admirer,
Sentir, penser par elle, et même respirer.
Dans la société la plus intéressante,
C'est un homme isolé, si madame est absente;
Mais son front s'éclaircit, mais son âme renaît,
Mais il possède tout, quand madame paroît.
Son cœur, quand elle parle, est errant sur sa bouche;
Il marche sur ses pas, il suit ses mouvements,
Il vole entre ses doigts quand elle ôte ses gants,
Et porte envie à tout ce qu'elle touche.
Ne lui demandez pas ce qu'on dit, ce qu'on fait,
Ni qui vient ni qui sort: madame parle, pense,
Travaille, ne fait rien, badine, chante, danse,
Est assise ou debout; voilà tout ce qu'il sait.
Ah! cet enivrement, ces soins, cette réserve,
Tout cela, mon enfant, avec plaisir s'observe;
Et femme, honnête au moins, dans ce siècle pervers,

Où tous nos jeunes gens sont remplis de travers,
Qui se voit de la sorte adorée, encensée,
A bientôt, par ma foi, la tête renversée!

MARTHON.

Oui, oui, je sais qu'il plaît comme ami, comme amant,
Que c'est même en amour un modèle charmant;
Mais s'il a su toucher par sa rare constance,
Il aigrit tous les jours par son extravagance;
Et j'ose me flatter, du train dont il y va,
Que son règne ennuyeux avant peu finira.
Mais... ma confiance est-elle bien placée?

PASQUIN.

D'un doute injurieux ma franchise est blessée.
Fais-moi chasser d'ici, retourner à Paris,
Renouer connoissance avec mes vieux amis.
L'air du hameau ne vaut rien pour mon âge.
Mais quand mes intérêts ne seroient pas les tiens,
Ma conduite avec toi, la marche que je tiens,
Devroient de ton esprit écarter tout nuage.
Suis-je à m'apercevoir des tours que tu lui fais,
Des faux avis que tu lui donnes!

MARTHON.

Paix!

PASQUIN.

Des papiers chiffonnés que, pour te faire rire,
Adroitement tu sèmes sur ses pas,
Et dont nous faisons tant de cas,
Que nous cédons toujours au plaisir de les lire!
Et cependant qui, plus discret que moi...

MARTHON.

Oui, depuis quelque temps tu nous sers avec zèle;
Mais tu n'as pas été toujours aussi fidèle,

Et j'ai souvent eu lieu de me plaindre de toi.
Quand ton foible te prend pour ton jaloux de maître,
Tu vendrois tout le monde à beaux deniers comptants.

PASQUIN.

Vieille foiblesse, anciens égarements !...
Et tu m'as fait enfin connoître
Que c'étoit pour son bien que tu le desservois;
Et j'ai cru sensément ce que tu me prouvois.

MARTHON.

J'ai tort, et je te rends toute ma confiance.
J'ai celle de ton maître.

PASQUIN.

Il la place fort bien.

MARTHON.

Je l'ai bien méritée; un peu de patience.
D'abord pour le servir je n'ai ménagé rien,
Parce que je pensois que ma jeune maîtresse
Ne pouvoit rester veuve encor dans son printemps,
Et que ton chevalier, par sa délicatesse,
Me sembloit préférable à tous ses concurrents :
Mais ses vivacités, sa bouillante jeunesse,
M'ont fait changer de sentiments,
Sans changer toutefois, et le tout par adresse,
De marche et de conduite avec nos deux amants.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

LE CHEVALIER.

(De la coulisse.)

Pasquin, holà, Pasquin!

MARTHON.

Notre jaloux t'appelle,

Et d'un ton élevé qui m'alarme pour toi.

(Ils se séparent.)

PASQUIN, *courant à son maître, et s'arrêtant en le voyant.*

Je cours le rejoindre...

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi

Se disperser quand je paroi?

PASQUIN.

Vous m'appeliez, et plein de zèle

J'accourois...

LE CHEVALIER, *à Marthon.*

Et toi?

MARTHON.

Moi?

LE CHEVALIER.

Toi.

MARTHON.

Je partois aussi,

Pour ne pas rester seule.

LE CHEVALIER.

Ah! je conçois ceci.

Au surplus, je me ris de tes mauvais offices;
On te dispense enfin de tes loyaux services.
Amis, comme ennemis, tout m'est indifférent
Auprès de ta fausse maîtresse;
Et je la quitte en ce moment,
Bien dégagé de ma foiblesse.
Tu peux de mon départ l'assurer de ce pas.

MARTHON.

Je m'en garderai bien; vous ne partirez pas.

LE CHEVALIER.

Je ne partirai pas!

MARTHON.

Pourriez-vous vous résoudre
A nous quitter un seul instant?
Si vous partiez comme le vent,
Votre retour seroit aussi prompt que la foudre.

LE CHEVALIER.

Non, non, plus de foiblesse; et d'ailleurs, sans détour,
J'obéis à l'ingrate en quittant ce séjour.
Elle vient à l'instant de me faire une scène
Que je n'oublierois pas quand je vivrois cent ans.
L'amour à sa toilette avec transport m'amène,
Et voici dès l'abord ses propos obligeants:
« Floridor, Marsin et Thémine,
« Viennent de s'éloigner, en disant hautement,
« Que c'étoit votre humeur inégale et chagrine
« Qui les faisoit partir ainsi subitement.
« Je vous avouerai donc, monsieur, que leur absence
« Ne me fait pas moins de chagrin
« Que votre éternelle présence;
« Et vous m'obligeriez de suivre leur chemin. »
« Aussi, plus poli qu'eux, puisqu'il faut vous le dire,

« Je viens prendre congé de vous,
« (Lui répliqué-je) et me retire,
« Edifié d'un traitement si doux. »
« Bon voyage. » A ces mots, tout mon dépit éclate;
Je lui donne les noms de parjure et d'ingrate.
Mais on n'est point en reste; et, loin de m'arrêter
En changeant de langage, on songe à m'irriter,
En m'accablant, avec une mémoire
Et des traits offensants qu'on aura peine à croire,
Des récits détaillés, aggravés méchamment,
De mille petits torts que l'on n'a qu'en aimant.
Le reste est oublié... Tu juges de ma rage.
Ma mémoire, à son tour, fait aussi des efforts;
En répliquant je me soulage;
Et nous nous rappelons fidèlement nos torts.

MARTHON.

Bon! ce sont là des assauts de franchise
Qui resserrent les nœuds de la société.

LE CHEVALIER.

Valsain, que je croyois à Paris arrêté...

PASQUIN.

Voilà du neuf.

LE CHEVALIER.

Arrive au fort de cette crise.
Madame prend d'abord un air d'aménité.
Le fat, qui me salue et me voit agité,
N'en est pas inquiet, et vole à la marquise.
On l'invite avec grâce à s'asseoir près de soi;
On lui laisse une main à lui seul présentée;
Madame est obéie, embrassée, exaltée,
Admirée, encensée, et le tout devant moi,

Devant moi tout tremblant, et l'âme consternée,
Appuyé comme un sot devant la cheminée,
Dans un silence morne, un stupide embarras,
Ne sachant où poser mes jambes ni mes bras.
La patience à la fin m'abandonne;
Je pars, en renversant, brisant tout sous mes pas...
Et tu veux que mon cœur sottement lui pardonne!

PASQUIN.

Après sa porcelaine et ses meubles à bas,
Madame seule a tort, et la querelle est bonne.

LE CHEVALIER.

Tu vois, Marthon, tu vois très clairement
Que c'est à ce Valsain que l'on me sacrifie.

MARTHON.

Cela n'est pas douteux; son ton léger, charmant...

LE CHEVALIER.

Ne tiendra pas, je te le certifie,
Contre mon désespoir et mon ressentiment.

MARTHON.

Oubliez-vous déja que vous montez en chaise,
Que vos adieux sont faits?

LE CHEVALIER, *étonné de la réflexion de Marthon.*

Non, je demeurerai,
(Avec ironie et méfiance.)
Si vous le trouvez bon.

MARTHON.

Ah! monsieur, à votre aise,
Partez ou demeurez.

LE CHEVALIER.

Et je m'éclaircirai.
Ils seroient trop heureux, si je quittois la place.

MARTHON.

Cela s'appelleroit fuir devant l'ennemi.
Point de quartier; courage, et volte-face;
Chassez, dispersez tout, et restez seul ici.

LE CHEVALIER.

Oui, je ne nierai pas l'excès de ma foiblesse;
Mais tout mon crime vient d'aimer trop ta maîtresse.

PASQUIN.

Aimez-la moins, monsieur, et vous l'aimerez mieux.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VALSAIN, *au fond du théâtre.*

LE CHEVALIER, *à Pasquin.*

TAIS-TOI, Valsain entre en ces lieux.
(*A Marthon.*)
Laisse-nous : sers-moi bien, et ta fortune est faite.
(*Valsain, aperçu d'abord des coulisses, s'avance lentement, et reste même un peu au fond du théâtre.*)

MARTHON, *à part, après avoir fait la révérence au chevalier.*

J'y compte beaucoup plus, en ne te servant pas.
(*Elle va pour sortir, et passe devant Valsain.*

LE CHEVALIER, *à Pasquin.*

Et toi ne quitte pas l'incertaine soubrette;
De Marthon, de Valsain, observe tous les pas.
(*A part, et laissant son valet qui se retire.*)
Qui sait si ce n'est pas une intrigue secrète,
Qui, du sein des plaisirs les plus tumultueux,
Le ramène en cette retraite!
(*Valsain fait à Marthon qui sort un petit salut d'amitié, que le chevalier aperçoit en se retournant.*)

LE CHEVALIER, *à part.*

Bon! de l'intelligence et des signes entre eux!

(Remarquant encore que Pasquin, en sortant, salue Valsain, et que celui-ci fait à l'autre un signe de tête.)

(À part.)

Et même à mon valet un coup-d'œil gracieux,
Que le faquin...! ah! sans doute le traître
Entre dans leurs projets pour desservir son maître!

(Valsain s'avance tout-à-fait.)

SCÈNE IV.

VALSAIN, LE CHEVALIER.

VALSAIN.

À QUI donc en as-tu? D'où vient ce sombre accueil?
J'arrive, et te voilà d'abord mélancolique,
Distrait avec les gens, froidement laconique,
Et m'honorant surtout d'un farouche coup-d'œil!

LE CHEVALIER.

Je puis avoir des torts, monsieur; mais je m'explique.
J'adore la marquise, et j'aspire à sa main.

VALSAIN.

Eh bien! adore-la, songe même à l'hymen;
Et nous, nous l'aimerons; car tout cela s'arrange.

LE CHEVALIER.

Non pas sur ce pied-là.

VALSAIN.

Mais quelle humeur étrange!
Quoi! je ne puis aimer ma parente?

LE CHEVALIER, *vivement et avec sentiment.*

Ah! Valsain,

Vous devez l'adorer ! On lui résiste en vain :
Mais vous avez un rival redoutable.

VALSAIN.

J'en ai cent mille, chevalier,
Remplis pour ma cousine aimable
D'un sentiment trop beau pour le nier,
Mais qui vivent entre eux d'un ton, d'une harmonie,
Qui fait plaisir à voir.

LE CHEVALIER.

Point de froide ironie.
Pour moi, je n'aime aucun de mes rivaux.

VALSAIN.

Bon ! ce sont aujourd'hui les meilleurs gens du monde.
Ce ne sont plus ces preux, courant par monts, par vaux,
Chevaliers de la table ronde,
Occisant, pourfendant, dans leur férocité,
Tous ceux qui convoitoient leurs tristes damoiselles ;
Ce sont amants légers, et pleins d'aménité,
Suivant le ton du siècle et celui de leurs belles,
Qui respirent l'encens que l'on brûle pour elles,
Et ne les cachent pas à la société.
Veux-tu qu'une maîtresse, une épouse chérie,
Soit faite exprès uniquement pour toi,
Et qu'elle doive, en te donnant sa foi,
Fermer l'oreille à la galanterie?
Que deviendroit-on dans la vie,
Si chacun exclusivement
Prétendoit s'emparer d'une femme jolie?
Trop de gens souffriroient de cet arrangement.
Les femmes, chevalier, seroient des beautés fades,
Sans le projet de plaire et de charmer :
Les hommes, sans l'amour, qui seul sait les former,

Seroient encore plus maussades.
Le soin de plaire anime, embellit tous les traits,
Donne à l'esprit de la délicatesse,
Polit les mœurs, adoucit leur rudesse
Et dans le monde entier distingue les Français.

LE CHEVALIER.

Il n'est pas question, dans mon humeur jalouse,
D'enlever à vos yeux une amante, une épouse,
De la soustraire à vos propos flatteurs
(Qui ne font toutefois que corrompre les mœurs):
Mais, si votre parente m'aime,
Et daigne faire mon bonheur,
Je ne veux aimer qu'elle, en être aimé de même,
Seul, exactement seul, entendez-vous, monsieur?

VALSAIN.

Fort bien; et vous ferez un couple très aimable,
Si la marquise adopte un système semblable.

LE CHEVALIER.

Mais nous vivrons pour nous, et nous vivrons heureux,
Malgré l'opinion des autres:
Et vos plaisirs bruyants et scandaleux
Ne vaudront pas la paix, la pureté des nôtres.
Mais concluons, pour sortir d'embarras:
Êtes-vous mon rival?

VALSAIN.

Non, je n'épouse pas.

LE CHEVALIER.

Vous aimez?

VALSAIN.

Quelquefois. La demande est pressante.
Mais il faudroit connoître, avant tout ce fracas,
Quels sont les sentiments, les vœux de ma parente;

Savoir, avant de tuer vos rivaux,
Si l'on vous aime et si l'on vous préfère :
Autrement ce seroit faire une folle guerre,
Entreprendre sans fruit de dangereux travaux ;
Et la prudence veut que la dame prononce.
En attendant, voici ma fidèle réponse
A tes bizarres questions.
Je ris de ton humeur et de ta jalousie ;
Mais je ne mettrai de ma vie
Aucun obstacle à tes prétentions.
Je t'avouerai bien plus, pour t'ôter tout ombrage,
Que je respecte fort la femme qui t'engage,
Mais que ses charmes, sa beauté,
N'effleureront jamais ma liberté.

LE CHEVALIER.

A d'autres. Ce sont là des propos très honnêtes,
Qu'en se trompant se tiennent des rivaux.
Les sots en sont la dupe.

VALSAIN.

Et les mauvaises têtes
Se font toujours de chimériques maux.

LE CHEVALIER.

Quoi ! sérieusement, votre âme inaccessible ?...

VALSAIN.

Oui.

LE CHEVALIER, *charmé de ne pas trouver en lui un rival.*

Je respire... et je reste étonné.

VALSAIN.

Eh ! de quoi ?

LE CHEVALIER.

D'un triomphe aussi déterminé.
Mais cette indifférence est-elle bien possible?

VALSAIN.

Nos goûts et nos humeurs ne sont pas assortis.

LE CHEVALIER, *commençant à prendre de l'humeur.*

Mais ne l'avouez pas, monsieur, pour votre gloire;
Elle doit subjuguer les cœurs et les esprits.

VALSAIN, *d'un air libre et aisé.*

Et je remporte la victoire.

LE CHEVALIER.

Elle est si raisonnable!

VALSAIN.

Un peu trop, entre nous;
Et je hais la raison.

LE CHEVALIER.

Ma foi, tant pis pour vous!
Mais c'est la beauté même.

VALSAIN.

Elle est incomparable
A tes yeux.

LE CHEVALIER.

On ne peut la voir sans l'adorer.

VALSAIN.

Avec tes yeux : pour moi, c'est une femme aimable,
Que mon cœur ne sait qu'honorer.

LE CHEVALIER, *à part, et avec humeur.*

Le fat!.. quand tous les cœurs lui rendent leur hommage...
Je ne sais qui me tient...

VALSAIN.

Ses mœurs sont de cent ans;

C'est une pruderie, une raison sauvage,
Qui doivent effrayer de jeunes courtisans.

LE CHEVALIER, *avec dépit.*

Sans doute.

VALSAIN.

Elle a des traits; mais rien ne les varie.
Son esprit est sensé; mais est-il amusant?

LE CHEVALIER, *toujours redoublant d'humeur jusqu'à la fin de la scène.*

Monsieur....

VALSAIN.

Elle a pourtant des accès de folie:
Elle rit quelquefois, mais d'un rire indécent:
Et de quoi? D'un bon mot du siècle précédent;
Jamais d'une épigramme, ou d'un trait d'ironie:
Et voilà, chevalier, voilà très poliment
Ce qu'on appelle bonhomie.

LE CHEVALIER.

Monsieur!...

VALSAIN.

Tout ce qui plaît aux femmes de vingt ans,
Spectacles, jeux, soupers, plaisirs vifs et bruyants,
Grand état de maison, chevaux, dettes, amants,
Tout cela l'excède et l'ennuie.
Vous ne sauriez l'engager à veiller;
A minuit elle bâille et vous fait tous bâiller,
Et ce petit concert chasse la compagnie.

LE CHEVALIER.

Monsieur!...

VALSAIN.

Voilà de quel œil, en honneur,

Je vois le fier objet de ta jalouse humeur.
Es-tu content?

LE CHEVALIER.

C'est trop de persifflage,
(Avec la dernière vivacité.)
Et mon cœur est blessé de cet indigne outrage.

VALSAIN, *avec la plus grande surprise.*

Comment!...

LE CHEVALIER.

Ne l'aimez pas, monsieur; à vous permis;
Mais sachez l'honorer devant ses vrais amis:
Ou je ne réponds pas...

VALSAIN.

Ah! ma foi, pour te plaire,
Apprends-moi désormais ce qui me reste à faire.
Là, veux-tu que je l'aime, ou bien ne l'aime pas?

SCÈNE V.

LE BARON, VALSAIN, LE CHEVALIER.

LE BARON, *à Valsain, saluant le chevalier.*

J'APPRENDS ton arrivée, et je double le pas
Pour t'embrasser. C'est ma nièce elle-même
Qui vient de m'annoncer ton retour en ces lieux.
(Ils s'embrassent.)

LE CHEVALIER, *à part.*

Il est d'une importance extrême;
Tout est en l'air pour cet homme odieux.

VALSAIN.

Baron, ah! s'il vous plaît, point de cérémonie.

LE BARON.

Je n'en fais pas, tu le sais; mais, ma foi,

La joie et les plaisirs sont toujours avec toi,
Et je me plais en bonne compagnie.

LE CHEVALIER, *s'esquivant.*

Tâchons, pendant qu'ils sont ensemble à babiller,
De joindre la marquise, afin de débrouiller
Pour qui l'on me maltraite et l'on me congédie.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE BARON, VALSAIN.

LE BARON, *ne voyant pas encore que le chevalier est parti.*

Tu viens à propos aujourd'hui,
Il faut, Valsain, que je l'avoue,
Pour m'empêcher de trépasser d'ennui
Avec ce triste amant qui fait toujours la moue.
(S'apercevant du départ du chevalier.)
Bon ! jouis-tu déja de son inimitié?
Il est parti sans dire gare.

VALSAIN.

C'est un personnage bizarre,
Et dont il faut avoir pitié.

LE BARON.

Ah ! je n'ai point d'indulgence aussi rare,
Quand on me fait sécher sur pied.

VALSAIN.

Faites-lui grâce : allez, je le défie
De nous ennuyer en ce jour.
Je vous amène ici renfort de compagnie,
Et qui nous distraira de tout ce fol amour.
C'est un rival sans conséquence,

Que le jaloux verra sans trouble et sans effroi;
La comtesse de Valleroi,
Qui prétend avec vous renouer connoissance.

LE BARON.

Nous nous connoissons peu, ne nous convenons pas.

VALSAIN.

C'est pourtant, cher baron, une femme adorable,
Une chasseuse infatigable,
Qui marchera bravement sur vos pas.
Nous nous sommes trouvés en grande compagnie
Chez un de vos voisins, le marquis de Lussé;
Nous avons beaucoup ri, chanté, dansé, chassé.
J'ai dit à ma franche étourdie
Que je venois chez vous : elle, sans balancer,
(Et regrettant beaucoup de ne pouvoir me suivre)
De me charger de l'annoncer.
Si vous voulez que je vous en délivre,
Je rebrousse chemin.

LE BARON.

Non, non, n'en faites rien;
Je prétends vous garder... Je la recevrai bien.
Je sais que sa coquetterie,
Travers de son esprit, n'altère pas ses mœurs;
Mais le monde, Valsain, est rempli de censeurs,
Étalant, affichant leur fausse pruderie;
Et l'on a toujours tort d'armer la calomnie.

VALSAIN.

Comment! pour s'habiller en homme?

LE BARON.

Mon ami,
Je ne suis pas frondeur et du sexe ennemi:

Mais ce goût va souvent bien plus loin qu'on ne pense ;
On veut avoir nos airs, notre ton, notre aisance :
Voilà, dans ce sexe charmant,
Qui perd de sa candeur sous notre habillement,
Où le ridicule commence.

VALSAIN.

Je vous répondrai, moi, qu'une jeune beauté,
Pour son plaisir et sa commodité,
Peut s'habiller en homme ; et la métamorphose
Est par trop de mon goût, ma foi, pour que j'en glose.
Un cavalier femelle est toujours si joli !
D'ailleurs, baron, observez bien ceci :
La comtesse élevée avec des militaires,
Veuve, sœur d'officier, et souvent dans ses terres,
Où nos rapides chars ne vont pas comme ici,
Aura pris cet usage, assez commode et leste,
Afin d'accompagner son frère et son mari ;
Et cette raison-là doit l'excuser de reste.

LE BARON.

Vous la défendez en ami.
Allons voir la marquise ; et sur notre comtesse
Tâchons de prévenir son austère sagesse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE, *entrant, poursuivie par le chevalier.*

Non, laissez-moi; vos soins sont superflus,
Et mon cœur éclairé ne vous écoute plus :
C'est assez essuyer outrage sur outrage.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, VALSAIN.
(Ce dernier entre avec fracas.)

LE CHEVALIER.

O ciel! Valsain! Quel contre-temps! J'enrage.

LA MARQUISE, *ironiquement au chevalier.*

Il vient très à propos, et nous pouvons fort bien
Remettre à d'autres temps un si doux entretien.

LE CHEVALIER, *brusquement.*

Je sors.

VALSAIN, *arrêtant le chevalier.*

Non, non, demeure, arrête.
Tu ne gênes personne.

LE CHEVALIER, *avec un rire amer et forcé.*

Ah! c'est trop de bonté...

VALSAIN, *à la marquise et au chevalier.*

Si par hasard je suis un trouble-fête,
Parlez.

LA MARQUISE.

Êtes-vous fou?

VALSAIN.

Chassez-moi : liberté!

(Pendant toute cette scène, le chevalier, distrait, embarrassé, a l'air d'un homme sur les épines; la marquise n'est pas plus à son aise, et tâche de prendre un air libre et aisé; Valsain fait son profit de tout.)

LA MARQUISE.

Non, non; je vous retiens pour la journée entière.

LE CHEVALIER, *à part.*

Pour la vie, ah! perfide!

VALSAIN, *à la marquise, en lui baisant la main, ce qui fait crever de dépit le chevalier.*

Ah! c'est trop de faveur,

(Ironiquement.)

Et je profiterai, ma foi, de très grand cœur

(A part.)

De cette grâce singulière.

LA MARQUISE, *saisissant la parole, pour dérouter les regards de Valsain, et couvrir les humeurs du chevalier, affectant même un air gai.*

Et vous m'entretiendrez, pour me remercier,
De l'objet enchanteur...

VALSAIN.

Oh! bon, quelle folie!
Devant une femme jolie
L'éloge de toute autre est un trait d'écolier.

LA MARQUISE, *toujours mêmes motifs, tâchant de fixer l'attention de Valsain.*

Distinguez mieux les gens. On dit qu'elle est charmante,
Vive, enjouée, aimant l'éclat, le bruit,

Et beaucoup mieux sous votre habit
Que sous le nôtre.

VALSAIN.

Ah! vous êtes méchante.

LA MARQUISE.

Le baron me l'a peinte à l'instant sous ces traits.
Eh quoi! vous rougissez?

VALSAIN.

Je ne rougis jamais.

LA MARQUISE.

Vous n'en êtes plus là... Mais, Valsain, votre belle
Complètement en ces lieux s'ennuiera.

VALSAIN.

Reposez-vous entièrement sur elle :
Avant ce temps ma belle partira.

LA MARQUISE.

Mais ne craignez-vous pas qu'ici l'on vous l'enlève?
Tenez, le chevalier...

LE CHEVALIER, *d'un air embarrassé, comme un homme qui ne s'attend pas qu'on va lui adresser la parole.*

Quoi, madame?

LA MARQUISE, *à Valsain.*

Il y rêve.

(Au chevalier.)

Que cet air ennuyé vous rend bien ennuyeux!

VALSAIN, *à part.*

L'état où je les vois est vraiment trop risible.

(Haut.)

Mais je m'enfuis; je suis un homme horrible;
Je joue à notre ami, peut-être à tous les deux,
Si je devine bien, un tour vraiment affreux.
Mais c'est sa faute aussi, c'est la vôtre de même :

On parle aux gens tout naturellement;
On leur dit : Partez donc, vous voyez bien qu'on s'aime;
Et l'on n'est pas tout je ne sais comment.
Que diantre! on a du monde, et l'on n'est pas étrange;
On sait vivre, on se prête, et tout enfin s'arrange.

LA MARQUISE, *avec dignité et humeur.*

Mais savez-vous, Valsain, que je me fâcherai?

VALSAIN, *s'enfuyant.*

Ah! ne vous fâchez pas, car je demeurerai.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je respire à la fin.

LA MARQUISE.

Moi, je suis furieuse.

LE CHEVALIER, *jouant l'étonné.*

Qui vous met en courroux?

LA MARQUISE.

Votre humeur odieuse.

LE CHEVALIER.

Je n'ai rien dit.

LA MARQUISE.

Non; mais vos yeux,
Votre maintien, votre air atrabilaire,
N'ont que trop averti...

LE CHEVALIER.

C'est assez de se taire;
Faut-il encor sourire aux ennuyeux?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, sans doute; avec un soin extrême
Il faut que l'on ménage une femme qu'on aime,
Qu'on ne l'expose point, par des écarts fréquents,
Aux propos indiscrets des sots et des méchants.
Eh! d'où vient, s'il vous plaît, votre air sombre et sauvage
A l'aspect de Valsain arrivé de ce jour?
Est-ce encore un amant dont je reçois l'hommage?
Oh! je dois m'applaudir de votre rare amour;
Tant de délicatesse est vraiment respectable,
Et doit déterminer une femme estimable
A vous donner et sa main et son cœur.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Bon! courage! armez-vous de dépit, de froideur,
Insultez à l'amour le plus pur, le plus tendre,
Fermez les yeux, ne veuillez rien entendre;
Et justifiez-vous, par des prétextes vains,
De vos mépris pour moi, de tous vos fiers dédains.
Valsain m'étourdissoit avec son persifflage;
Et j'ai bien pu, je crois, las de ce personnage,
Par des distractions témoigner mon ennui.

LA MARQUISE.

Non pas en ma présence, et non pas devant lui.
Eh! voilà donc mon esclavage,
Les scènes de dépit et les scènes d'humeur
Que j'essuierois dans mon ménage,
Si j'avois le bonheur d'être unie à monsieur?

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si vous étiez ma femme, ah! pouvez-vous, cruelle,
Douter un seul instant des soins d'un cœur fidèle?
Vous seriez ma divinité;
Vos ordres, vos désirs, tout seroit respecté;

Et dans une extase éternelle
Je jouirois de ma félicité.
Comparez-vous le sort d'un époux sans alarmes,
Jouissant du bonheur de posséder vos charmes,
A celui d'un amant plein de trouble et d'ennui,
Qui voit jusqu'à l'espoir s'envoler loin de lui;
Qui même tous les jours, à chaque instant, madame,
Se perd auprès de vous par l'excès de sa flamme?
Tout ce que vous valez et le peu que je vaux
M'inspirent malgré moi de la mélancolie:
Je ne saurois vous voir de tout point accomplie,
Sans redouter mille rivaux;
Et vous éprouveriez la même jalousie,
Si j'avois en partage assez de qualités
Pour inspirer à vos sens agités
La même passion dont mon âme est remplie.
Épousez-moi, marquise; et vous verrez soudain
Un homme tout changé d'humeur, de caractère,
Ne vous offrant jamais qu'un visage serein,
Où sera peint le désir de vous plaire,
Et le calme touchant d'un bonheur bien certain:
Et ce grand changement, qui sera votre ouvrage,
Si vous me jugez bien, n'est pas un vain présage.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez, monsieur, et ne me trompez pas.
Avez-vous jusqu'ici pu douter de ma flamme?
N'ai-je pas employé, pour rassurer votre âme,
Les soins les plus marqués et les plus délicats?
Et cependant, depuis l'aveu pénible
Qu'à ma tendresse arracha votre amour,
Ai-je joui d'un seul instant paisible?
Votre humeur inquiète éclate chaque jour;

Chaque instant fait éclore une scène nouvelle,
Et chaque emportement naît d'une bagatelle.
On peut être jaloux, et même avec fureur,
D'un objet qui se borne au titre de maîtresse :
Son égarement, sa foiblesse,
Ne sont pas les garants d'un solide bonheur.
Mais il faut honorer la femme tendre, honnête,
Qui ne veut écouter que les vœux d'un époux :
Oui, de ces femmes-là, de leur digne conquête,
Monsieur, on est certain, et l'on n'est point jaloux;
Vous conservez toujours le cœur qu'elles vous donnent,
Et même en méritant qu'elles vous abandonnent.
Mais vous n'êtes pas fait, par vos sens emporté,
Pour juger de ces différences;
Et votre cœur, ardent sans volupté,
Ne connoît de l'amour que les extravagances.

LE CHEVALIER, *attendri.*

Oui, je sens tous mes torts, et vous m'ouvrez les yeux :
Le cœur d'une femme estimable
Est le plus beau présent des cieux.
Mais mon inquiétude est peut-être excusable :
Ce n'est pas un soupçon contre la bonne foi,
Indigne également et de vous et de moi;
C'est une défiance, un souci pardonnable.
Je n'imagine pas que vous me trahissez;
Mais je me dis, son cœur ne m'aime pas assez;
Et dans le doute qui m'accable,
Je ne suis que sensible en vous semblant coupable.
Ah! que n'éprouvez-vous ce prompt saisissement,
Ces langueurs, ces ennuis, ces transports, ce délire,
A l'aspect, au départ, au retour d'un amant,
Cet abandon de tout pour un seul sentiment,

Auquel un foible cœur peut à peine suffire !
Vous me pardonneriez ces mouvements jaloux.
Tout m'est indifférent au monde, excepté vous.
Quand mes yeux ont en vain cherché votre présence,
Je suis dans un désert au sein d'un peuple immense.
Le solitaire asile où je vous aperçoi,
Des biens de l'univers est enrichi pour moi :
Et ne présumez pas que mon cœur exagère ;
Tous mes goûts, mes plaisirs, sont ici concentrés.
L'élément où je vis, l'air qui m'est nécessaire
Est celui que vous respirez.
Ah ! combien un souris l'épure,
Et même à mes regards embellit la nature !

LA MARQUISE, *émue.*

Eh ! peut-on en pensant, en s'exprimant ainsi,
Agir près d'une femme en mortel ennemi?...
(*Le regardant avec tendresse.*)
Et quand elle aime à croire à votre amour pour elle,
Pourquoi douter du sien et de son cœur fidèle ?

LE CHEVALIER.

L'ai-je bien entendu ce reproche flatteur !
Quoi ! malgré tous mes torts, j'ai toujours votre cœur ?

LA MARQUISE.

Laissez-moi : je rougis de mon peu de courage :
Je voudrois vous haïr, je le devrois du moins ;
Mais je prends d'inutiles soins,
Et toujours malgré moi la pitié me rengage.
Ah ! je maudis l'instant où je vous ai connu !

LE CHEVALIER.

C'est un moment que j'envisage
Avec un œil moins prévenu.
Mes peines, mes tourments, mes craintes, mes souffrances,

Ce sont encor de douces souvenances,
Dont mon cœur sensible est jaloux.
(*Vivement.*)
Ah! si différemment nous aimons l'un et l'autre,
Puis-je avec mon amour être content de vous?
Mon feu...

LA MARQUISE, *l'arrêtant tendrement, et en soupirant.*

Le mien pourra durer plus que le vôtre,
Et survivre à l'espoir de vous appartenir.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ô ciel!

LA MARQUISE, *tout-à-fait en larmes.*

Hélas! dans cet asile,
Libre, et n'entrevoyant qu'un heureux avenir,
Je menois une vie agréable et tranquille:
Nul souci ne troubloit la paix de mon printemps;
Et maintenant en proie aux plus vives alarmes,
Mécontente de moi, de l'amour, des amants...

LE CHEVALIER, *troublé, chagrin, impatienté de ses larmes, avec douleur et vivacité.*

Vous soupirez, vous répandez des larmes!

LA MARQUISE, *tendrement et tristement émue.*

Ne prévoyant que des maux, des tourments...

LE CHEVALIER, *avec la dernière vivacité et sensibilité.*

Et ces maux, ces tourments, c'est moi, c'est ma tendresse
Qui vous les feroit supporter!...
Ah! si cruellement pouvez-vous bien traiter
Un cœur plein de délicatesse?
Tournez, tournez sur moi des yeux moins effrayés;
Mais, par pitié, si je vous intéresse,
Ne me les montrez pas dans les larmes noyés.
Excusez, oubliez, et que ma main efface

Jusqu'à la plus légère trace
Des pleurs que je vous ai coûtés,
Et qui portent la mort dans mes sens attristés!
Oui, que mon repentir vous touche et vous apaise!
C'est un spectacle affreux que votre accablement.
Ah! combien une larme pèse
Sur le sein agité d'un trop coupable amant,
Quand c'est lui qui la fait verser à ce qu'il aime!

SCÈNE IV.

LE BARON, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

Je viens voir si Valsain t'a prévenu lui-même
(Voyant sa nièce en larmes.)
Que la comtesse... Eh mais, quel accueil sérieux!
Comment! je vois des pleurs qui coulent de tes yeux!
Qu'as-tu?

LA MARQUISE, *troublée.*

Moi?

LE BARON.

Toi.

LA MARQUISE.

Mais, rien.

LE BARON.

Le moyen de t'en croire!
Tu ne saurois pleurer pour rien.

LA MARQUISE, *toujours troublée, et ne sachant que dire.*

C'est que... le chevalier...

LE BARON.

Ah! je m'en doutois bien.

LA MARQUISE.

Me racontoit une histoire...

LE BARON, *ironiquement.*

Une histoire!

LA MARQUISE.

Oui, si touchante, en vérité,
Qu'elle excitoit ma sensibilité.

LE BARON, *malicieusement.*

Oui, je crois qu'il l'exerce avec assez d'empire.
Mais sûrement monsieur n'est pas au bout;
Et prudemment je me retire,
Pour ne pas interrompre un récit de ton goût.
(*Au chevalier.*)
Vous pouvez achever votre histoire touchante;
Moi, je vais ordonner une chasse brillante
Pour demain. La comtesse aime ces fêtes-là;
Et la mienne, entre nous, ma foi, la surprendra.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

Quel procédé touchant! Ah! que viens-je d'entendre!
Quoi! dans le temps qu'à votre inimitié,
A vos ressentiments, un jaloux doit s'attendre,
Vous daignez prendre à lui l'intérêt le plus tendre,
Et par vous-même il est justifié!
Ah! ce trait de bonté me pénètre et m'éclaire,
Me fait sentir l'horreur de mes soupçons jaloux!
Je les abjure à vos genoux,
Et, dans mon repentir sincère,

Je vous présente enfin un cœur digne de vous.

(Il se jette à ses pieds; elle le regarde avec tendresse, l'invite de la main à se lever; il se lève, et poursuit avec vivacité.)

C'en est fait, que Valsain et tout le voisinage,
Et la ville et la cour vous rendent leur hommage;
Rassuré par vous seule, et non présomptueux,
Je verrai leurs projets sans trouble et sans colère,
Et ne m'efforcerai de l'emporter sur eux
Qu'en redoublant de zèle et de soins pour vous plaire.

LA MARQUISE, *d'un ton radouci et d'un air riant.*

Pour regagner mon cœur c'est un plan excellent,
Mais de vous en servir vous n'aurez pas l'adresse;
Et vous saurez m'aider à vaincre un sentiment
Qui, depuis vos excès, n'est plus qu'une foiblesse.

LE CHEVALIER, *avec vivacité, transporté de joie et d'amour, en jeune homme impétueux.*

Non, non, marquise, non, ne croyez pas cela:
Votre procédé me transporte;
Il chasse, il dissipe, il emporte
Toute ma jalousie, et me plonge déja

(Du ton de la douce joie et de la sécurité.)

Dans une douce ivresse, un calme plein de charmes,
Qui ne peut être bien rendu:
C'est le bonheur, sans trouble et sans alarmes,
Sur notre globe descendu.

(Avec vivacité et enfantillage.)

Voyons, examinons, réglons, je vous supplie,
De quel ton nous vivrons ensemble désormais,
Pour ne pas altérer la paix
Qui parmi nous vient d'être rétablie.

LA MARQUISE, *avec sentiment.*

Ah! chevalier...

LE CHEVALIER.

Non, tranchez hardiment :
Je me soumets à tout, et d'un esprit content.

LA MARQUISE.

Eh bien! j'exige donc de votre obéissance
Qu'enfin vous m'accordiez un peu de confiance,
Que vous ne rôdiez pas sans cesse autour de moi;
Que vous voyiez sans trouble et sans effroi
Les amis du baron, et de plus les miens même,
Que vous leur permettiez de me faire la cour,
D'être polis, galants, de me parler d'amour.

LE CHEVALIER.

D'amour!

LA MARQUISE, *riant.*

Oui : voulez-vous empêcher que l'on m'aime?
Voilà de mes gens repentants!

LE CHEVALIER, *riant.*

Oh! vous rirez sans doute à leurs dépens?

LA MARQUISE.

Non, chevalier, cela n'est pas honnête;
Je veux les écouter, je veux leur faire fête,
Sourire à leurs propos, folâtrer avec eux.
Vous nous laisserez seuls quelquefois par prudence.

LE CHEVALIER.

Seuls!

LA MARQUISE.

Seuls : ou bien, d'un air franc et joyeux,
Vous recevrez leur confidence,
Quand ils réclameront vos soins officieux.

LE CHEVALIER.

Ah! pour le coup...

LA MARQUISE.

Point d'humeur; je le veux.

LE CHEVALIER.

Composons sur ce point, marquise.
Que l'on m'admette en tiers, et je rirai de tout.

LA MARQUISE.

Belle grâce, et rare entremise!
Quand ils le permettront, soit : mais point de surprise;
Et je dois les servir au moins suivant leur goût.
Eh! fiez-vous, chevalier, à ma flamme :
Ce qu'ils vous cacheront, vous le saurez de moi.
Les confidences d'une femme
Sont les garants les plus doux de sa foi.

LE CHEVALIER.

Ah! vous êtes charmante, et je n'ai plus d'ombrage.

LA MARQUISE.

Jusqu'au premier moment! Il faut aimer Valsain,
Ou du moins lui montrer un plus riant visage.

LE CHEVALIER.

Ah! Valsain est bien fat.

LA MARQUISE, *riant.*

Et lui permettre enfin
Toute explication sur sa grave parente.

LE CHEVALIER.

Comment?

LA MARQUISE.

Il m'a conté cette scène charmante,
Où, vivement ému de mes foibles appas,
Vous vouliez qu'on m'aimât et qu'on ne m'aimât pas :

Et ce récit, contre sa vaine attente,
Ne vous a pas fait tort dans mon cœur attendri.

LE CHEVALIER.

Puisqu'il me sert si bien, ce sera mon ami,
Et je veux l'embrasser en le voyant paroître.

LA MARQUISE.

De vos transports sachez vous rendre maître.
Valsain est fin, et croiroit ce retour
L'ouvrage d'un pardon accordé par l'amour.

LE CHEVALIER.

Oui : rien de si facile en effet à connoître
Qu'un amant fortuné, rempli de son bonheur :
Tous ses traits sont empreints de l'état de son cœur ;
C'est un éclat qui l'environne,
Une gaîté qu'on ne voit à personne ;
Il marche sur des fleurs, il respire un air pur ;
Pour lui toujours le ciel est tranquille et d'azur ;
Ses inclinations sont douces, bienfaisantes,
Ses plaisirs simples, innocents ;
Tous les jours lui semblent charmants,
Toutes les fêtes ravissantes,
Toutes les saisons des printemps :
Et ces enchantements sont votre heureux ouvrage :
Il ne lui faut ni rang, ni faveur, ni trésor ;
L'amour comble ses vœux, de tout le dédommage,
Et la saison d'aimer est pour lui l'âge d'or.

LA MARQUISE.

Eh ! voilà, chevalier, de la délicatesse,
Comme l'on gagne et conserve les cœurs...
Et si je verse en ce moment des pleurs,
Ce sont des pleurs de joie et de tendresse.
Voyez le charme intéressant

Que répand sur nous deux cet entretien touchant !
Goûte-t-on ces plaisirs à se bouder sans cesse?

LE CHEVALIER.

Je suis dans une joie, un transport, une ivresse...

LA MARQUISE.

Voilà de ces moments à n'oublier jamais.

LE CHEVALIER.

Ah ! je ne romprai pas ce beau traité de paix.

LA MARQUISE, *riant.*

Ni moi.

LE CHEVALIER, *riant aussi.*

Ni moi.

SCÈNE VI.

LE BARON, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE BARON, *d'abord sans rien remarquer.*

Ni moi... Quoi ! je vous embarrasse ?

(*Les examinant et marquant son étonnement par un jeu muet.*)

La scène tout à coup a bien changé de face !
Il te fait à présent quelque conte joyeux,
Sans doute?

LA MARQUISE, *honteuse, et se contraignant avec peine.*

Oui, mon cher oncle.

LE BARON.

Eh bien ! cela vaut mieux.

LE CHEVALIER.

Non, entre nous plus de débats fâcheux :
Et je n'aspire aussi qu'au bonheur de vous plaire.

LE BARON.

C'est le moindre de vos soucis.

LE CHEVALIER.

J'en ferai désormais ma principale affaire.

LE BARON.

(*Bas.*)

Je vous rends grâce. Ah! quels tons radoucis!

(*A la marquise.*)

Eh mais, voilà qui n'est pas ordinaire!
Accueil riant, propos adulateur...
Et lui-même comment, par quel heureux empire,
Te sait-il tour à tour faire pleurer et rire?
Voilà, sur ma parole, un dangereux conteur,
Et bien maître à la fois de l'oreille et du cœur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARTHON.

MARTHON, *annonçant.*

MADAME la comtesse.

LE BARON.

Allons au-devant d'elle.

LA MARQUISE.

Allons; on a piqué ma curiosité.

MARTHON.

C'est fort bien dit, si sa vivacité
Ne déroute pas votre zèle:
Elle prétendoit voir les fermes, la maison,
Le parc, les bois de monsieur le baron,
Avant d'entrer ici.

LE BARON.

Flatteuse impatience!
Mais on a, pour bien voir, besoin de ma présence.
Je vais la recevoir et lui donner la main.

(*Il sort, et la marquise le suit.*)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, MARTHON.

LE CHEVALIER.

Quel étourdi que ce Valsain !
Certainement cette folle comtesse
Ne sauroit convenir en rien à ta maîtresse.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON, DOMESTIQUES DE LA COMTESSE.

MARTHON.

Paix ! la voici.

LA COMTESSE, *en amazone.*

(*Avançant vers le chevalier.*)
Pardon ; nous entrons sans façon.
(*A Marthon.*)
Où donc est la marquise ainsi que le baron ?

MARTHON.

Eh mais ! ils sont allés vous chercher l'un et l'autre
Par la porte d'entrée.

VALSAIN.

Et n'ont pu nous trouver...

LA COMTESSE.

Mais c'est leur faute, et ce n'est pas la nôtre :
Par celle du jardin nous venons d'arriver.
(*Au chevalier et à Marthon.*)
Nous avons tout franchi d'une course légère,
Haie et fossés, charmilles et bosquet,
Et nous avons dans le parterre
Planté nos chevaux au piquet.

MARTHON.

Vous flattez-vous que ce pillage
Soit du goût du baron?

LA COMTESSE.

Oui, oui;
Et j'en prétends rire avec lui:
Il faut bien qu'il se prête à tout ce badinage.
(*Montrant le chevalier.*)
Valsain, quel est cet homme-ci?
Il est jeune, bien fait.

VALSAIN.

Il vous remarque aussi.
C'est le chevalier de Belgarde.

LA COMTESSE.

Il paroît plein d'esprit.

VALSAIN.

Parce qu'il vous regarde;
Car il n'a point parlé.

LA COMTESSE.

Cela se voit d'abord.

VALSAIN.

Oui, d'un premier coup-d'œil.

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Ou je me trompe fort,
Ou mon aspect, mon ton, mes airs, tout vous étonne.

LE CHEVALIER, *déconcerté.*

Madame, en vérité...

LA COMTESSE.

Bon! je vous le pardonne.
(*A part.*)
C'est ma prétention. Il est embarrassé.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; LA MARQUISE ; LE BARON.

LA MARQUISE *voulant retenir le baron, qui paroît furieux.*

Modérez-vous.

LE BARON.

Moi, que je me modère !

VALSAIN, *à la comtesse.*

Ah ! voici le baron : il paroît courroucé.

LA COMTESSE.

Tant mieux !

LE BARON, *à la marquise, mais de manière qu'il est entendu de la comtesse.*

Que diantre ! a-t-on jamais placé
Chevaux, meute, piqueurs, au milieu d'un parterre ?
On auroit de l'humeur avec moins de raison.
(*À la comtesse.*)
Madame, ah ! c'est donc vous.... !

LA COMTESSE.

C'est moi-même, baron.

LE BARON, *étourdi d'abord du ton de la comtesse.*

Vos gens, à votre insu, je pense....

LA COMTESSE.

Non ; ils ont imité ma vive impatience :
Mais, s'il vous plaît, ne vous emportez pas.
Si mes chiens, mes chevaux, mes gens, tout ce fracas
Vous déplaît dans le parc, soit, sans cérémonie,
Faites passer ce train à l'écurie.

LE BARON.

Ma foi, j'ai commencé par là.

LA COMTESSE.

C'est fort bien fait à vous : laissons donc tout cela.
(Faisant la révérence à la marquise, et continuant de parler au baron.)
A ce qu'il me paroît, madame est votre nièce?
(A la marquise.)
Est-ce que vous souffrez cette humeur au baron?

LA MARQUISE, *gracieusement.*

Mais je n'ai pas vos droits dans la maison.

VALSAIN, *au baron et à la comtesse.*

Allons, plus de débats, au moins de cette espèce.

LA MARQUISE.

Oui, oui, mon parent a raison;
Rien de moins naturel qu'une pareille guerre.

LA COMTESSE.

Il oubliera bientôt les fleurs de son parterre.
Il est bon convive et chasseur;
Et je veux dans les bois, et je veux à sa table
Lui tenir tête, et regagner son cœur.

VALSAIN, *à la comtesse.*

Voyez, voyez comme il devient aimable!
Je veux que ce soir même, entièrement séduit,
En amant espagnol, il vous donne une aubade.
Pour achever de gagner son esprit,
Proposez-lui la promenade,
De vous montrer complaisamment
Les richesses de son domaine.

LA MARQUISE.

Laissons à la comtesse un peu reprendre haleine.

LA COMTESSE.

Bon! je me délasse en courant;
Mais cependant, baron, avec votre agrément,

Pour marcher à mon aise et vous suivre sans peine,
Je quitterai cet habit qui me gêne;
Et sous mon uniforme, uniforme charmant
De dragon, vous allez me revoir à l'instant.
J'en ai même besoin pour risquer des folies :
Baron, faites cuvrir toutes vos galeries,
Et je vous suis.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, VALSAIN, LE CHEVALIER.
LE BARON, MARTHON.

LE BARON.

Elle a quelque chose de bon.
(A sa nièce et à Valsain.)
Suivez, et rendez-moi promptement le dragon;
Je vais, de mon côté, donner en diligence
Des ordres pour répondre à son impatience.
(La marquise, Valsain et le baron sortent.)

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, MARTHON.

LE CHEVALIER.

Je ne sais que penser de cette extravagance:
D'abord en arrivant pourquoi changer d'habit?

MARTHON.

Pour se mettre à son aise; elle vous l'a bien dit.

LE CHEVALIER.

Et je suis étonné, Marthon, de cette aisance.
(Un court silence, un air d'inquiétude.)
Écoute... Connois-tu cette comtesse?

MARTHON.

Non.

LE CHEVALIER, *même jeu.*

Et la marquise et le baron?

MARTHON.

Fort peu : c'est une connoissance
Faite par ce dernier chez un de ses voisins.

LE CHEVALIER.

Connoissance légère?

MARTHON.

Oui. Mais à quelles fins
Ces questions?

LE CHEVALIER.

Elles sont d'importance.
Je la connois de nom, et même sa maison.
Elle a de par le monde un frère fort aimable
Qui lui ressemble même à s'y tromper, dit-on,
Le beau comte de Florimon,
Un Adonis moulé sur celui de la fable,
Dont le teint, la fraîcheur, les grâces et le ton,
Sont d'une belle et non pas d'un Alcide;
Et l'on conte à Paris cent tours de sa façon,
Joués à la faveur de ce minois perfide.

MARTHON, *air attentif, malin et faux.*

Et ce dangereux frère...?

LE CHEVALIER.

Est officier dragon.

MARTHON.

Du régiment de la comtesse.

LE CHEVALIER, *marquant par un geste de l'humeur de cette plaisanterie, et continuant en appuyant surtout.*

Et Valsain à l'instant mettoit beaucoup d'adresse
Pour l'annoncer à la marquise.

MARTHON, *même jeu.*

Bon !

LE CHEVALIER.

Pour la tranquilliser et lui donner le change,
L'accoutumer d'avance à sa conduite étrange,
A ses airs cavaliers, à ses tons indiscrets...

MARTHON.

Oh ! je vois la finesse, après?

LE CHEVALIER.

Valsain aura trouvé ce trait de gentillesse...

MARTHON.

Délicieux.

LE CHEVALIER.

Voilà les gens de son espèce.

MARTHON.

Mais ce bel Adonis ne nous est pas connu.

LE CHEVALIER.

C'est quelque chose... Mais ne peut-il avoir vu,
Rencontré dans Paris ta charmante maîtresse?
La voir, l'aimer, c'est le fait d'un moment.
Il se sera d'abord informé sourdement
D'elle, de ses amis et de ses connoissances,
Du temps qu'elle passoit au château de Clarences,
Aura su qu'elle étoit maîtresse de sa main,
Que j'aspirois à son hymen,
Et pouvois me flatter de quelques espérances,
Que j'étois un rival que l'on n'écartoit pas :

Projets de s'avancer doucement, pas à pas,
De s'informer de tout, sans qu'on y prenne garde;
Et de là ce déguisement
Qu'un étourdi légèrement hasarde,
Et que Valsain inconséquent
Ne manque pas de trouver excellent.

MARTHON.

De conséquence en conséquence
Vous nous meneriez loin, et nous feriez trembler.

LE CHEVALIER.

Tout cela, j'en conviens, n'est pas d'une évidence
Positive, absolue, et qui doive troubler;
C'est peut-être un roman.

MARTHON.

Mais plein de vraisemblance.

LE CHEVALIER.

Il faut être prudent, et non pas ombrageux.

MARTHON.

Oui, vous avez raison, et c'est dit tout au mieux:
Discrétion et vigilance.
Enfin que dites-vous de cette femme?

LE CHEVALIER, *en s'en allant brusquement.*

Rien.

MARTHON.

Mais il court sur ses pas; c'est répondre assez bien.
(Elle sort aussi.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un nouveau salon garni de quelques meubles, et particulièrement d'une bergère; on peut laisser les meubles qui garnissent le salon des deux premiers actes, mais il faut changer de décoration.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, MARTHON.

MARTHON, *entrant la première, au chevalier qui la poursuit.*

Mais où donc allez-vous?

LE CHEVALIER.

Je cherche ta maîtresse.
Il faut que je lui parle, il le faut, l'instant presse.

MARTHON.

Eh! laissez-nous, monsieur, respirer en ce lieu;
Vous savez que souvent madame s'y retire,
Et veut y rester seule. Adieu.

LE CHEVALIER.

J'ai des secrets importants à lui dire:
La comtesse... est... un homme.

MARTHON.

Un fort joli dragon.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante pas, Marthon.

MARTHON.

Le moyen de prendre le change!
Mais craignez les dangers d'une méprise étrange.
Je sais que ses façons, ses propos, son maintien,
Sont ceux d'un cavalier; mais en la fixant bien...

LE CHEVALIER.

Mais, en la jugeant mieux, c'est Florimon lui-même;
C'est mon comte, te dis-je, et le fait est certain.
Je conviens avec toi qu'il a l'air féminin;
Mais cet air, il le doit à sa jeunesse extrême;
Et c'est sur ce même air, Marthon, qu'il a compté
Pour déguiser des complots téméraires:
Il a même repris ses habits ordinaires,
Pour n'avoir pas en femme un maintien emprunté:
Et tantôt son audace et sa témérité
N'en ont pas fait mystère à la société.
Pour nous en imposer sur sa propre personne,
Il paroît un instant sous l'habit d'amazone;
Mais trouvant, nous dit-il, cet habit trop gênant,
Disant qu'il a perdu l'habitude des jupes,
Qu'il est embarrassé dans un cercle mouvant,
Il prend un habit d'homme, et nous fait tous ses dupes;
Excepté moi pourtant, dont l'œil moins prévenu
D'une pareille erreur reconnoît la méprise:
Mais pour la compagnie, au moins pour la marquise,
L'illusion demeure, et l'homme est méconnu.

MARTHON.

Ce raisonnement-là n'est pas inconcevable.

LE CHEVALIER.

L'opinion contraire est presque insoutenable;
Et j'en croirois, Marthon, même au défaut des fai
Qui d'un complot affreux nous dévoilent la trame,

Le trouble intérieur, les mouvements secrets
Que d'abord sa présence a fait naître en mon âme:
Eh mais! tiens, j'oubliois dans mon émotion
Un trait qui porte en soi pleine conviction.
Je te quittois tantôt, rempli d'impatience
De joindre la marquise et sa société.
Le bruit m'attire où l'on s'est arrêté;
Et tout au beau milieu d'un cercle qui l'encense,
J'aperçois la comtesse, un fleuret à la main,
Faisant assaut avec Valsain,
Et le poussant à toute outrance.
Le fer brille et se croise, et, d'un seul coup de fouet,
Notre adroite et leste guerrière,
Aux bravo redoublés de l'assemblée entière,
De la main de Valsain fait sauter le fleuret.
Je ne partage pas la joie universelle;
Et, pressé de parler, je réponds sur cela
Qu'elle se bat fort bien, mais que ce talent-là
N'est pas trop fait pour une belle.

MARTHON.

Assurément.

LE CHEVALIER.

On rit de ma sincérité:
Fière de sa dextérité,
Et sans doute en faisant son mérite suprême,
Notre comtesse en plaisante elle-même.
Ma cervelle s'échauffe, et sans ménagement
Je traite cette femme, au moins très singulière.
C'est l'effet que produit ce brusque emportement
Qui jette sur son sexe une pleine lumière;
Il devoit offenser la femme la moins fière;
Il ne fait qu'égayer, réjouir celle-ci,

Qui me répond compliment pour injure,
Me jette des regards dont je suis étourdi,
Me cajole, m'agace, et rit de l'aventure :
Conduite inexplicable, il faut en convenir,
Et qu'un homme peut seul effrontément tenir...
Mais j'aperçois Valsain.

SCÈNE II.

VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON.
(Valsain étant encore au fond du théâtre.)

MARTHON, *au chevalier.*

CACHEZ-LUI, par prudence,
Les résultats adroits de votre vigilance :
Avec de pareils gens il faut jouer au fin.
(À part.)
C'est la marquise, et non Valsain,
Qu'il faut persuader de son extravagance.
(Au chevalier.)
L'air libre, insouciant.

VALSAIN.

Reçois mes compliments.
Non, tu gagnes les cœurs avec une méthode
Qui laisse loin de toi tous nos gens à la mode :
Point de propos flatteurs, aucuns soins trop gênants,
De l'humeur même et d'injustes querelles,
Et tu n'en fais pas moins ton chemin près des belles ;
Mais tu m'en dois aussi quelques remercîments.

LE CHEVALIER.

Moi ! Qu'est-ce à dire ?

MARTHON, *au chevalier.*

Paix !

VALSAIN.

La comtesse étonnée
Alloit prendre fort mal tes petites gaîtés,
L'humeur que tu marquois de ses vivacités;
Et la marquise même en paroissoit peinée.
Pour éviter un éclat scandaleux,
Je joue à la comtesse une scène cruelle;
Je te peins vif, ardent, impétueux,
Ne maîtrisant jamais tes désirs ni tes feux;
Je lui fais observer tes yeux fixés sur elle,
Certains propos piquants lâchés contre nous deux;
Et j'en conclus avec effronterie
Que ton impatience est de la jalousie,
Que tu me crois aimé, qu'elle est ta passion;
Et la dame souscrit à ma décision.
Sur ces avis donnés à notre extravagante,
En dépit de toi-même, et sans rien déranger
A ton plan sérieux de la désobliger,
Tu la vois enjouée, aimable, prévenante;
Et tu pourrois en ce moment
Hasarder avec elle éclats, impatience,
Sans altérer son enjouement,
Et même avec des droits à sa reconnoissance.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON.

LA MARQUISE.

Ah! vous voilà, messieurs, loin de nous réunis?
C'est fort bien fait à vous, point de gêne entre amis;
J'aurois tort de blâmer une si douce aisance.

VALSAIN.

Pardon! Le hasard seul nous a conduits ici,
Et nous volions vers vous.

(Valsain et le chevalier présentent tous deux la main à la marquise.)

LA MARQUISE.

Je veux le croire ainsi.

(Elle n'accepte pas leur main.)

Mille grâces, messieurs, de votre politesse.
Allez rejoindre la comtesse,
Et je vous suis. Je veux entretenir Marthon.

VALSAIN, *gaîment au chevalier, après avoir fait une révérence à la marquise:*

Allons où l'amour nous appelle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je pars; mais sur-le-champ mon zèle,
Pour l'informer de tout, me ramène auprès d'elle.

(Valsain veut emmener le chevalier; mais celui-ci, quand ils sont au fond du théâtre, le laisse aller d'un côté et sort de l'autre.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, MARTHON.

LA MARQUISE.

Je me retranche en ce salon,
Pour déposer en paix mes chagrins dans ton âme.

MARTHON.

Comment! vous m'étonnez. Qui vous trouble, madame?

LA MARQUISE.

C'est ce jaloux : point de trève avec lui;
C'est Valsain qui le choque, et puis c'est la comtesse

Il est révoltant aujourd'hui ;
Je ne le conçois pas.

MARTHON.

Ah ! ma chère maîtresse !...

LA MARQUISE.

Valsain, le chevalier, ils étoient avec toi
De quelle humeur entre eux?

MARTHON.

Mais d'une humeur charmante.
Votre demande m'épouvante.

LA MARQUISE.

Ils s'étoient plaisantés, pointillés devant moi ;
Et je craignois quelques extravagances,
Quelques éclats fâcheux de la part du jaloux :
Je m'en accusois même.

MARTHON.

Ah ! son respect pour vous...

LA MARQUISE.

La crainte de Valsain, de ses inconséquences,
M'avoit fait négliger un peu le chevalier.

MARTHON.

C'en étoit bien assez, ma foi, pour l'effrayer.

LA MARQUISE.

Eh ! oui, tout justement. Le sachant susceptible,
Je devois ménager son âme trop sensible.

MARTHON.

Accusez-vous pour le justifier.

LA MARQUISE.

Ah ! sans sa jalousie, il seroit bien aimable ;
Marthon !

MARTHON.

Oh ! il seroit parfait, en vérité.

LA MARQUISE.

Mais c'est que ce défaut, sans doute insupportable,
Avec un cœur si tendre, est peut-être excusable.
Le jaloux sans amour, qu'aigrit la vanité,
L'homme qui n'a brûlé que de légères flammes,
Jugeant sur ses erreurs l'innocente beauté,
Sont de lâches tyrans qui révoltent nos âmes.
Mais ces hommes ardents, inquiets, véhéments,
Cédant à leurs transports, à leurs emportements,
Par un excès d'amour qui trouble tous leurs sens,
Intéressent toujours les femmes.
Voilà le chevalier : tel je l'ai vu cent fois,
Même encor plus charmant, quand, dans sa folle ivresse,
Au dessus d'elle-même élevant sa maîtresse,
Et tremblant de la perdre, il pensoit que les rois,
Les sages, les héros qu'embellit la victoire,
Devoient mettre à mes pieds leur puissance et leur gloire.
(1) « Non, il n'est point d'amants comme lui délicats,
« Qui sachent mieux, avec plus de magie,
« D'une maîtresse honorée et chérie
« Relever à propos jusqu'aux moindres appas.
« Je sais que les gens froids, que les âmes passives,
« Pourront blâmer mon tendre attachement,
« Ne voir que les fureurs, les torts de mon amant,
« Ses éternelles récidives.
« Mais cet homme asservi ne vivant que pour moi,
« Me préférant à tout, ne cherchant qu'à me plaire,
« Que d'un mot je rassure et je glace d'effroi,
« Puis-je l'envisager avec un œil sévère? »
L'égoïsme partout règne inhumainement;

[1] Ces vers avec guillemets ne se disent pas au théâtre.

Les bienfaits ne sauroient enchaîner ceux qu'on aime,
Mais je puis dire hautement :
Celui que j'ai choisi me préfère à lui-même ;
Je n'appréhende rien dans le monde avec lui ;
Il est mon protecteur, mon vengeur, mon appui ;
Mon bonheur fait le sien, sa fortune est la mienne ;
Pour conserver ma vie il donneroit la sienne.
Quels torts n'effacent pas les soins d'un tel amant ?
Et ces torts, de s'en plaindre a-t-on bien le courage ?
De l'amour même encor ne sont-ils pas l'ouvrage ?

MARTHON.

De qui veniez-vous donc vous plaindre en arrivant ?

LA MARQUISE.

Tu vois, tu vois pour lui jusqu'où va mon penchant...
(Ici la marquise s'asseoit sur une bergère ou ottomane qui doit être à sa droite, à quelque distance cependant des coulisses, et à neuf ou dix pieds au plus de l'orchestre, sur nos grands théâtres. Marthon doit avancer la bergère, si, dans le moment où la marquise songe à s'asseoir, elle est trop reculée.)
Mais ne crains pas cependant ma tendresse ;
Va, la raison saura venir à mon secours ;
Si je ne puis surmonter sa foiblesse,
Nous nous séparerons.

MARTHON.

Vous l'aimerez toujours.

LA MARQUISE.

Oui... Reconnois-tu bien le cœur de ta maîtresse ?
Encor si j'étois seule, et livrée à tes soins,
En liberté de fuir tant d'indiscrets témoins,
Tant de gens importuns dont le regard m'accable,
Ma situation seroit plus supportable.
La comtesse... Valsain surtout en ce moment

Me contrarie étrangement;
Et je dois les rejoindre.

MARTHON.

Eh! point de complaisance.
Je vais, si vous voulez, vous débarrasser d'eux,
Sous prétexte d'affaire excuser votre absence;
Et nous soupirerons librement toutes deux.
Quand votre humeur, votre mélancolie,
Auront bien eu leur cours... alors tranquillement
Vous rejoindrez la compagnie.

LA MARQUISE.

Je ne puis me conduire aussi légèrement.

MARTHON.

Ne vous mêlez de rien, restez là seulement,
Et profitez de mon idée.
D'ailleurs, vous devez être ennuyée, excédée,
D'avoir du haut en bas parcouru le château,
Visité le jardin, le parc, les pièces d'eau:
Ces exercices-là sont bons pour la comtesse;
Mais pour vous, élevée avec délicatesse,
Et qui vous fatiguez souvent
Rien qu'à vous promener dans votre appartement,
La course d'aujourd'hui n'est pas trop raisonnable.

LA MARQUISE.

Je suis lasse à mourir, à parler franchement,
Et j'ai peine à braver le sommeil qui m'accable.

MARTHON.

Eh! pourquoi refuser son secours favorable?

LA MARQUISE.

Malgré tous mes efforts, il s'empare de moi.
(*Baissant un peu la voix.*)
Fais ce que tu disois; je m'en rapporte à toi:
Que mon oncle surtout...

MARTHON.

Comptez sur ma prudence :
Il ne grondera pas.

LA MARQUISE.

(*D'un ton encore plus bas.*)
Valsain...

MARTHON.

Des plus polis,
Pour se désennuyer un peu de votre absence,
Plaisantera quelqu'un de ses amis.
(*À part.*)
Ce Valsain-là l'inquiète et l'alarme
Autant que son jaloux l'intéresse et la charme.
Ah ! les gens comme lui, malins et curieux,
Fiers, je ne sais pourquoi, d'être froids, impassibles,
Sont les fléaux des âmes trop sensibles,
Et l'on ne peut s'aimer à son aise avec eux.
(*Allant à sa maîtresse.*)
Madame n'a plus rien sans doute à me prescrire?...
Mot... Ses yeux sont fermés...à peine elle respire.

LA MARQUISE, *rêvant.*

Ah ! chevalier...

MARTHON, *écoutant et n'entendant plus rien.*

Hem? plaît-il? quoi? comment?
(*S'éloignant d'elle.*)
Non, j'enrage; elle rêve à son maudit amant :
Éveillée, assoupie, elle est toujours la même,
Et nos efforts sont vains pour perdre ce qu'elle aime.
(*La regardant encore attentivement.*)
Mais on jouit enfin du sommeil le plus doux ;

Sortons sans bruit ; et près de la comtesse
Allons tout de ce pas excuser ma maîtresse.

(Pendant qu'elle sort d'un côté, le chevalier entre par l'autre.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, *endormie*, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *entrant d'abord sans voir la marquise.*

On ne sauroit tromper les regards d'un jaloux.
La marquise me fuit, et je lui veux apprendre...
Comment ! elle repose... Eh bien ! il faut l'attendre...

(Petite pause. Il se tient toujours à quelque distance de la marquise, un peu plus, un peu moins, tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche ; il ne doit jamais tourner le dos entièrement au parterre ; ses attitudes sont de profil pour la marquise et le public. Ceci n'est qu'un avis qui ne doit pas gêner l'acteur, s'il imagine mieux.)

Je puis du moins en paix la voir et l'admirer.
Quelle sérénité m'inspire sa présence !
Son tranquille sommeil prouve son innocence ;
Et je commence à respirer.
O vous qui la livrez à ma vue attentive,
Amour, amour, comblez mes vœux ;
Pénétrez pas à pas dans son âme craintive ;
Entretenez-la de mes feux ;
Présentez-lui mon image fidèle,
Et le tableau délicieux
De la félicité que j'éprouve auprès d'elle.

(Des repos, des nuances d'amour et de jalousie.)

Je demande à l'Amour des songes, une erreur

Qui l'occupent de moi pendant qu'elle repose ;
Et peut-être à l'instant à ses yeux il expose
Un rival que lui-même a gravé dans son cœur !
Que faire ? Ah ! je voudrois savoir ce qu'elle pense.
Mais quelle crainte ! Non, respectons sa vertu ;
Le moindre doute est une offense.
Ah ! si dans ce salon on m'avoit prévenu.
Eh bien ! l'on auroit vu, contemplé tant de charmes.
Voilà pourtant, voilà de trop justes alarmes.
On ne doit pas ainsi dormir imprudemment.
D'autre part, si Valsain, quelqu'un, en ce moment,
Nous surprenoit ensemble, ah ! l'excès de mon zèle
Offenseroit sa gloire, et je tremble pour elle !
Il faut la fuir. La fuir ! oui ; mais, en m'éloignant,
Si je perdois l'occasion pressante
De l'informer à temps et bien exactement
Des perfides complots d'un indiscret amant !
Le danger qu'elle court me glace et m'épouvante...
Il la faut éveiller... du moins elle apprendra...
(Il s'avance ici sur la pointe des pieds, et laissant aller sa tête en avant, il lui dit à demi-voix :)
Madame, je voudrois vous dire...
(Un peu plus haut et avec une sorte de vivacité.)
Madame, écoutez-moi.

LA MARQUISE, *éveillée et surprise.*
Que veut dire cela ?
Que voulez-vous ? Qui vous a conduit là ?
Pourquoi ce trouble et ce délire ?

LE CHEVALIER, *honteux et embarrassé.*
Je venois... j'accourois... je voulois vous instruire...

LA MARQUISE, *ironiquement.*
De graves petits faits qui vous glacent d'effroi,

Amusent tout le monde et n'offensent que moi?
Vous avez ramassé quelque chanson nouvelle
Faite à coup sûr pour moi sous le nom de Cloris?

LE CHEVALIER, *avec une sorte d'impatience et d'humeur, teinte légère.*

Il n'est pas question de cette bagatelle.

LA MARQUISE.

Vous veniez m'annoncer quelques nouveaux amis?

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus besoin de leur présence.

LA MARQUISE.

Vous aurez remarqué l'absence
De quelqu'un du château, de Valsain, du baron;
Et vous serez venu les chercher ici?

LE CHEVALIER.

Non.

LA MARQUISE.

Vous m'effrayez avec vos négatives.
Le feu vient donc de prendre à la maison?

LE CHEVALIER.

Ah! cette raillerie et ces répliques vives
Ne m'annoncent que trop votre légèreté!...
Et je dois prudemment me réduire au silence,
(A part.)
Pour me venger en sûreté.

LA MARQUISE, *avec vivacité et fierté.*

C'en est trop; vous lassez enfin ma patience.
Vous êtes tous ou trompeurs ou tyrans:
Et, puisque vous prenez le ton que je dois prendre,
Plus de contrainte et de ménagements.
De quel droit, s'il vous plaît, venez-vous me surprendre;
Et pourquoi vous permettre une témérité

Que vous condamneriez sûrement dans tout autre?
Ce petit trait de vanité
Offense mon amour, m'éclaire sur le vôtre.
Oui, vous voilà, messieurs, même les plus sensés.
Vainement une femme honnête et respectable
Cherche à vous inspirer une estime durable :
A tromper sa candeur toujours intéressés,
Vous ne balancez pas, quand l'instant se présente,
A préférer votre bonheur
A la gloire, au repos de la plus tendre amante;
Et votre orgueil encor croit mériter son cœur.

LE CHEVALIER.

Oui, vous avez raison; j'approuve votre humeur :
Mais apprenez pourtant, moins vive et plus tranquille,
Pourquoi je vous cherchois jusque dans cet asile;
Et connoissez les motifs importants...

LA MARQUISE.

Ah! j'en sais la valeur.

LE CHEVALIER.

Ils sont de conséquence.

LA MARQUISE.

Et ne me touchent pas.

LE CHEVALIER, *se retenant pour ne pas éclater.*

Mais un peu d'imprudence
Peut vous perdre.

LA MARQUISE.

Comptez sur mes soins vigilants.

LE CHEVALIER.

Celui de votre honneur...

LA MARQUISE.

Oh! je vous en dispense,
J'y veillerai, monsieur, et beaucoup mieux que vous.

LE CHEVALIER, *avec vivacité et d'un air absolu.*

Mais, madame...

LA MARQUISE, *voulant sortir.*

Monsieur !... Ah ! laissez-moi, de grâce !

LE CHEVALIER.

Fuyez-moi ; mais sachez enfin ce qui se passe.
La comtesse...

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE *en dragon*, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Elle vient à nous ;
Gardez votre secret... Ah ! vous voilà, comtesse?

LA COMTESSE.

Oui, désormais votre écuyer.

LE CHEVALIER, *à part.*

Celui-ci vient, et d'abord l'humeur cesse ;
Et l'on ne songe pas à le congédier.
Est-ce sécurité? seroit-ce perfidie?

LA COMTESSE.

De l'aveu du baron, que votre absence ennuie,
Je viens pour vous chercher et vous donner le bras.
(*Voyant le chevalier.*)
Mais monsieur, je le vois, a devancé mes pas,
Et vous aura fait part de notre impatience.
(*A la marquise.*)
Venez ; le baron lit, et nous, nous chanterons.
Monsieur le chevalier va nous suivre, je pense?

LA MARQUISE, *saisissant la parole.*

Vous le dispenserez de cette complaisance :
Il a quelques soucis.

LA COMTESSE.

Nous les dissiperons.

LE CHEVALIER.

Fort bien!

LA MARQUISE.

Non, non, il faut que cette humeur-là passe.
Jusqu'au souper faisons-lui grâce;
Et nous le reverrons plus calme et plus content.

LA COMTESSE.

Et cette humeur qu'est-ce donc qui lui donne?

LE CHEVALIER, *à la comtesse, avec vivacité.*

Je ne prétends la cacher à personne,
Pas même à vous.

LA COMTESSE.

Tout de bon?

LE CHEVALIER.

Franchement.

LA MARQUISE, *au chevalier.*

Venez donc avec nous joindre la compagnie,
Afin de l'amuser du sujet curieux
De cette belle humeur qui vous sied tout au mieux.

(Elle emmène la comtesse, dont elle a accepté la main.)

LA COMTESSE, *en s'en allant et se retournant.*

Au revoir, chevalier.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, *seul.*

Je meurs de jalousie;
Et l'on me rend encor témoin de ses succès.

On s'abandonne aux soins d'une fausse comtesse;
On l'emmène avec soi, pour braver ma tendresse;
Et du salon on m'interdit l'accès.
Tout me paroît croyable après cette conduite,
D'un téméraire amant les lâches attentats,
Et le secret aveu qu'on donne à sa poursuite.
Suivons-les comme une ombre attachée à leurs pas:
Et malheur mille fois, dans ma fureur extrême,
A qui m'aura voulu ravir tout ce que j'aime!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

(*On doit baisser la toile.*)

ACTE QUATRIÈME.

L'e théâtre représente un cabinet de toilette. On voit dans le fond du cabinet et en face du parterre une grande fenêtre qui donne sur un jardin, et dont les rideaux sont à moitié tirés.

Ce cabinet est garni de tous les meubles nécessaires, toilette, chaises, petit secrétaire, bureau. Quelques hardes, comme une robe-de-chambre d'homme, etc., sont jetées négligemment sur le dos des chaises.

La toilette est d'un côté et le bureau de l'autre, mais le bureau en face du public.

Marthon entre avec des lumières, et successivement éclaire la toilette, le bureau, des bras de cheminée, etc.

SCÈNE I.

MARTHON, PASQUIN.

MARTHON, *entrant avec des lumières, repoussant Pasquin qui la suit, après avoir placé son flambeau sur la toilette.*

LAISSE-MOI m'acquitter ici de mon devoir.

PASQUIN.

Mais écoute un moment.

MARTHON.

À demain, et bonsoir :
Ce n'est ni le moment ni le lieu de t'entendre.

PASQUIN.

Mon maître me fait peine.

MARTHON.

Ah! Pasquin est bien tendre!

(*A part.*)

Comment...! le drôle est foible et pourroit nous trahir.

PASQUIN.

Notre joli dragon lui tourne la cervelle.

MARTHON.

Oh! pour cette fois-ci sa peur est naturelle,
Et je l'excuse fort, à ne te point mentir.

PASQUIN.

Penses-tu m'abuser comme lui?

MARTHON.

Je n'ai garde:
À ce jeu-là, moi, que je me hasarde!
J'ai pour monsieur Pasquin de trop justes égards.

PASQUIN.

Je t'en dispense.

MARTHON.

Soit.

PASQUIN.

En dépit des brocards,
Mon maître veut savoir, pour la paix de son âme,
Où tu loges ce soir ce rival dangereux.

MARTHON.

Ici.

PASQUIN.

Comment ici?

MARTHON.

Tout auprès de madame:
J'arrive même exprès pour arranger ces lieux.

PASQUIN.

Ah! cet arrangement le rendra furieux!

MARTHON.

J'ai suivi là-dessus l'ordre de la marquise:
Ces dispositions ne sont pas de mon goût.

PASQUIN.

Veux-tu dissimuler avec moi jusqu'au bout?
Oh! je me fâcherai.

MARTHON.

Je parle avec franchise.

PASQUIN.

Non: avec défiance, ou pour rire de tout...
Quoi! sérieusement, tu crois que la comtesse....

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

PASQUIN.

C'EST une idée, une foiblesse
Qu'on ne peut pardonner qu'à notre amant jaloux;
Et pour lui seul enfin...

LE CHEVALIER, *à Pasquin.*

Sortez, et laissez-nous.
J'avois beau vous attendre, et je vois votre zèle!
On n'est donc pas ici?

PASQUIN.

Non, monsieur, vous voyez;
Et doucement, là, je m'informois d'elle
Où vos amis s'étoient réfugiés.

LE CHEVALIER.

Et tout en discourant, monsieur le double traître,

Votre esprit s'égayoit à railler votre maître.
Je m'en ressouviendrai.
(Il lui fait signe de se retirer.)
PASQUIN, *en sortant.*
Je prenois bien mon temps
Pour m'égayer à ses dépens.

SCÈNE III.

MARTHON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.
Ah! Marthon, je suis au supplice!
La marquise est ici leur dupe ou leur complice.
Plus d'indécision et d'incrédulité
Sur les desseins d'un traître; et je serois tenté
De croire qu'on me joue et qu'on le favorise.
Le perfide tantôt pénètre insolemment
Jusque dans le salon où dormoit la marquise;
Et me rencontrant là, non sans quelque surprise,
Il s'excuse d'abord assez légèrement,
Dit qu'il vient la chercher, que son absence ennuie,
Et, lui prenant la main, il l'enlève à mes yeux,
En m'invitant d'un air victorieux
A rejoindre la compagnie;
Mais la marquise, avec malignité,
M'accuse de bouder et me laisse loin d'elle.
Je la suis, furieux de sa légèreté,
De son adresse à me chercher querelle.
J'entre. On faisoit un brelan médité,
Et la société contre moi réunie,
Sans gêne et sans cérémonie,
S'applaudissoit de m'avoir évité.

Cependant le dragon, Valsain et ma volage,
Font leur partie avec gaîté;
Et dans cet abandon, dans cette anxiété,
Je reste solitaire, et frémissant de rage:
Car le baron, dans un coin du salon,
Gravement occupé de ses tristes gazettes,
Ne pense à rien qu'à lire des sornettes,
Et sens dessus dessous laisse aller la maison.
Et d'un regard tranquille et d'une âme passive
Je dois être témoin de ces procédés-là!
Et je suis, dira-t-on, toujours sur le qui-vive!
Oui, j'ai tort, j'en conviens.

MARTHON.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Si fait; je me consume en de sombres pensées;
Si tu ne le dis pas, moi, je le dis pour toi:
Et, pour connoître à fond mes frayeurs insensées,
Jusques au bout écoute-moi.
Le souper suit le jeu. Même soin, même zèle,
De la part de son cavalier;
Et la marquise, à son choix très fidèle,
Le prend encor pour écuyer.
Entre Valsain et lui gaîment elle se place.
Je ne te peindrai pas leur ton et leur audace,
Ces airs aisés et pleins de liberté,
Que le mépris des mœurs a consacrés en France.
Je me vois le jouet de la société;
Tu sens de mon dépit quelle est la véhémence.
Mais, pour ne pas céder à mon impatience,
Je me lève de table au milieu du souper,
Sans qu'on m'arrête ou daigne s'occuper

D'un importun, dont on bénit l'absence :
Et même, à mon départ, avec nouveaux éclats,
Avec nouveaux transports, la gaîté recommence.
Il se termine enfin cet ennuyeux repas.
Je demande où l'on est. La marquise et le comte
(Car c'est ainsi qu'on nomme cet amant)
Sont ensemble, dit-on. Ensemble, ah ! quelle honte !
De nuit ! où ? L'on ne sait. Ensemble en ce moment !
Cette conduite, parle, est-elle régulière ?
Où sont-ils? Que font-ils? Ah ! je me meurs d'effroi !
Je les cherche ; je vois ici de la lumière ;
Je respire ; j'y monte, et ne trouve que toi.
Ils n'échapperont pas à ma vive poursuite...

(Jetant les yeux sur la chambre où il est, et apercevant une robe-de-chambre d'homme étendue sur une chaise.)

Mais, où suis-je, Marthon, et qu'est-ce que je voi?
Tout me confond et justement m'irrite.
A qui destines-tu, dis-moi,
Cet appartement-là, si près de ta maîtresse?
Cette robe-de-chambre, en un mot tout ce train
Me feroit soupçonner qu'on y place Valsain.
Ah ! si je le croyois !...

MARTHON.

Que votre crainte cesse :
L'appartement est pour notre comtesse.

LE CHEVALIER.

Pour le perfide ! Ah ! tu me fais trembler !
Et je le souffrirois voisin de la marquise !
Non, non : il faut la joindre ; il faut lui révéler
D'un téméraire amant l'insolente entreprise.

Il ne restera pas dans cet appartement;
C'est moi qui t'en réponds... Mais écoute un moment...
(Il va à la fenêtre.)
Écoute; je crois les entendre:
Ils sont dans le jardin : oui, c'est elle, oui, c'est lui;
Et je vole les joindre.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

MARTHON, VALSAIN, LE BARON.

(Valsain et le baron entrent comme le jaloux sort.)

MARTHON, *se croyant seule.*
Oh! grand bruit aujourd'hui.
Ma foi, s'il en réchappe, après pareil esclandre,
Elle sera bien folle, ou son amant bien fin.
(Le baron et Valsain s'avancent.)

VALSAIN.
Où court le chevalier?

MARTHON.
Dans ses frayeurs mortelles,
Messieurs, il vole après vos belles
Qu'il vient de voir dans le jardin.
Il ne souffrira pas, plein de délicatesse,
Qu'on place un officier auprès de sa maîtresse,
Et veut la prévenir.

VALSAIN.
Oh! rien n'est plus plaisant.
Voilà ce qu'il faut voir.

MARTHON.
Et j'en ris maintenant,
Pour me dédommager du sérieux de glace
Qu'il m'a fallu garder quand il étoit présent.

VALSAIN.

Baron, il faut le suivre, et le suivre à la trace,
Et pour la sûreté des belles qu'il pourchasse.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE BARON, MARTHON.

LE BARON.

Suivez-le; moi, je vais me coucher sans façon.
Auprès de la comtesse excuse-moi, Marthon;
Et prends ma nièce à l'écart pour lui dire
Que je la prie et reprie instamment
De s'enfermer d'abord dans son appartement,
Pour que chacun après dans le sien se retire.
Il est bien juste au moins qu'on soit la nuit en paix;
Et, si Valsain se met jamais
A rire, à folâtrer, à lutiner nos belles,
Plus de nuit, de repos : je n'aime pas cela;
Et puis demain encor ma chasse manquera.
Quand elles rentreront, cloître-les-moi chez elle.
(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MARTHON, *seule.*

Allez, allez, comptez sur moi :
J'aime aussi le repos : c'est mon plus doux emploi.
Mais qu'entends-je? Ce sont nos dames qui reviennent,
Et qui très vivement ensemble s'entretiennent.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, MARTHON.

LA COMTESSE.

Nous rentrons, mon enfant, non sans quelque frayeur.

MARTHON.

Eh! de quoi, s'il vous plait, avez-vous donc eu peur?

LA COMTESSE.

Quelqu'un, qui nous suivoit, nous suit encor, je pense...

MARTHON.

(*A part.*) (*Haut.*)
Nous y voilà... C'étoit, suivant toute apparence,
Quelqu'un de la maison?

LA MARQUISE, *d'un air piqué.*

Le fait est des plus sûrs.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi marchoit-il par des sentiers obscurs,
Et, quand nous l'appelions, gardoit-il le silence?

MARTHON.

Pour rire.

LA COMTESSE.

Il avoit l'air, Marthon, de se cacher.

MARTHON.

Eh! tenez, à l'instant toute la compagnie
Étoit ici pour vous chercher;
Et quelqu'un, en sortant, a pu s'en détacher
Pour vous faire une espièglerie.
Le baron cependant est allé se coucher,
En vous priant d'agréer sa retraite.

LA COMTESSE.

Il peut assurément faire ce qu'il souhaite:
Mais Valsain et le chevalier?...

MARTHON.

Ceux-ci sont au jardin, j'en réponds; le dernier
Brûlant de vous rejoindre...

LA COMTESSE.

Il faut qu'on les appelle.

LA MARQUISE, *craignant qu'ils ne rentrent.*

Madame, avec plaisir, si vous le désirez :
Mais peut-être qu'ils sont à présent retirés.

LA COMTESSE.

Vois, vois un peu, Marthon.

(La marquise fait signe à Marthon de ne pas les chercher, mais de manière à n'être pas remarquée de la comtesse; et Marthon, qui comprend sa maîtresse, feint d'obéir à la comtesse.)

MARTHON, *à la comtesse.*

Oui, comptez sur mon zèle :
(Adroitement à la marquise, en faisant un pas.)
Ils ne troubleront pas la paix de la maison.
(A part, en sortant.)
Je vais de tous les deux dérouter les mesures,
Mettre les clefs hors des serrures,
Et ménager ainsi le sommeil du baron.
(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Oui, votre chevalier est un peu lunatique;
Aimable, j'en conviens, mais aussi des plus fous.
A table brusquement il nous laisse là tous,
Et l'on ne sait quelle mouche le pique;

Et puis l'instant d'après, changeant de sentiments,
Quand il ne les voit plus, il court après les gens.

LA MARQUISE.

Laissons du chevalier la conduite insensée.
Vous devez être lasse, et surtout empressée
De vous remettre en femme.

LA COMTESSE.

Oh! marquise, jamais!...
Et sous vos habits seuls je suis embarrassée.
(*Montrant la robe-de-chambre d'homme étalée sur une chaise.*)
Voilà le soir la robe que je mets.

LA MARQUISE.

Bon! une robe d'homme!

LA COMTESSE.

Il est vrai. Ma toilette,
Comme vous le voyez, en un instant est faite;
Et demain au matin, à votre petit jour,
Sous ce déshabillé je vous ferai ma cour.
Ah! si Valsain ne m'avoit fait connoître
La régularité, le ton de ce séjour,
Et le caractère du maître;
Si j'avois cru trouver, comme en mille maisons,
Des folles et des fous, des galants, des coquettes,
Des amours indiscrets, des intrigues secrètes,
Pour éveiller les craintes, les soupçons,
Sous le nom de marquis, de chevalier, de page,
Je me serois jetée en tous ces tourbillons;
Et j'aurois, à coup sûr, alarmé la plus sage,
Vous la première... Ah! si Valsain
Et notre chevalier pouvoient rentrer soudain,
Nous ferions un beau tintamarre!

Vous aimez la musique, et moi je l'aime aussi :
J'ai vu dans le salon mandoline, guitare ;
Nous les ferions porter ici,
Et nous concerterions.

LA MARQUISE.

Vous n'y pensez pas.

LA COMTESSE.

Si.

LA MARQUISE.

Mais le baron couché...

LA COMTESSE.

Le baron endormi,
S'éveillant doucement (s'il est sensible et tendre)
Aux sons mélodieux de nos accords touchants,
Se lèveroit pour nous entendre.

LA MARQUISE.

Ah ! le baron viendroit briser nos instruments.

LA COMTESSE.

(*La comtesse, qui a joué cette scène en étourdie, en folle, sans trop tenir en place, doit se trouver ici, avec la marquise qui la suit, au milieu du théâtre, et tournée en partie du côté de la fenêtre ; elle doit même, sans affectation, mais entraînée par son idée extravagante, dire haut, bien distinctement, et avec vivacité, ces deux vers.*)

Eh bien ! délicieux, divins emportements ;
Et nous ririons, marquise, à ses dépens.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *sautant dans le cabinet par la fenêtre qui est au fond, et dans le milieu du fond.*

A mes dépens !

(*La marquise et la comtesse doivent dire ensemble précipitamment, et en s'enfuyant, ce qui suit.*)

LA MARQUISE.

Ah dieux !

LA COMTESSE, *s'enfuyant.*

Où fuir ?

LA MARQUISE, *s'enfuyant aussi.*

Nous sommes mortes.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, *seul.*

He thinks that the marquise & la comtesse (disguised as men) are lovers

Je ne puis plus douter de leurs feux imprudents ;
Oui, j'en viens d'acquérir les preuves les plus fortes :
Et mon aspect ies a remplis tous deux
D'une confusion et d'un désordre extrême,
Qui ne prouvent que trop leurs complots odieux.

SCÈNE XI.

MARTHON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah ! Marthon, te voilà ! Qui t'amène en ces lieux ?
Que cherches-tu ?

MARTHON, *qui est arrivée précipitamment.*

Je vous cherche vous-même.

LE CHEVALIER.

Sont-ce donc là les soins que j'attendois de toi?
Les laisser seuls!

MARTHON.

À peine une seconde.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est plus qu'il n'en faut pour tromper tout le monde,
Mères, pères, époux!.... et je suis hors de moi.

MARTHON.

Ah! monsieur, c'est là-bas un tapage effroyable!
Elles disent tout haut qu'elles ont vu le diable.
Valsain a cependant dissipé leur effroi,
En leur faisant évidemment connoître
Que le diable malin, sauté par la fenêtre,
N'étoit qu'un cavalier, que sans doute l'amour
Avoit conduit si haut pour leur faire la cour.

LE CHEVALIER.

C'est la rage et la jalousie
Qu'ont fait naître leurs attentats:
Mais de leur lâche perfidie
Les cruels ne jouiront pas.
Va me chercher Pasquin, va.

MARTHON.

Que voulez-vous faire?

LE CHEVALIER.

Partir, mais me venger d'abord d'un téméraire.
Cours, seconde ma rage.

MARTHON, *en sortant.*

Il est dans nos filets.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, seul.

Fort bien... le fat est tombé dans mes rets.

(Il va ouvrant un petit secrétaire, sur lequel il y a plume, encre, papier, etc.)

Voilà de quoi servir la fureur qui m'anime.

(Écrivant, puis s'interrompant.)

Tu ne jouiras pas du fruit de tes complots ;

Et je troublerai ton repos,

Si de ton fol amour tu n'es pas la victime.

(Pasquin arrive, pendant qu'il écrit.)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, PASQUIN.

PASQUIN.

Marthon veut se moquer de mon maître et de moi ;

Me faire accroire aussi... Motus, je l'aperçoi...

A qui donc écrit-il?

LE CHEVALIER.

Téméraire, où t'emporte

Une indiscrète ardeur?

PASQUIN.

Qu'il est pâle et tremblant !

LE CHEVALIER.

As-tu cru qu'on pouvoit me jouer de la sorte?

Tu seras détrompé.

PASQUIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER, *frappant de la main sur sa lettre, ce qui effraie Pasquin, qui s'éloigne un peu.*

Tremble, imprudent!

Mais ce qui m'outre en cet instant,
Et met le comble à ma fureur extrême,
C'est la tranquillité, le contentement même
De la marquise en l'écoutant.
Je l'ai vue à ses soins, à ses aveux sourire.

PASQUIN.

Monsieur, Marthon m'a dit...

LE CHEVALIER.

A-t-elle su t'instruire
Du complot le plus odieux?

PASQUIN, *étonné, et ne sachant que répondre.*

Du complot... oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

T'a-t-elle fait connoître
Combien je suis joué lâchement en ces lieux?...

PASQUIN.

Oh! oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Par une ingrate, un traître;
Que l'enfer, ses tourments, ses feux sont dans mon cœur,
Et qu'ils doivent tous deux frémir de ma fureur?

PASQUIN.

Vous me faites trembler moi-même, ô mon cher maître!

LE CHEVALIER, *se levant.*

Eh! pourquoi trembles-tu?

PASQUIN.

L'état où je vous voi...

LE CHEVALIER.

Non, ton intelligence avec eux...

PASQUIN.

Moi, moi!

LE CHEVALIER.

Toi,

Oui, saurois-tu la lâche perfidie?...

PASQUIN.

De qui?

LE CHEVALIER.

D'un jeune audacieux....

Je suis épouvanté moi-même et furieux

D'une action aussi hardie.

Mes cheveux, hérissés sur mon front pâlissant,

Sont tout inondés d'eau qui couvre mon visage;

Et ma langue, épaissie en mon palais brûlant,

Ne sauroit exhaler les transports de ma rage.

PASQUIN, *troublé de l'état de son maître.*

Ah! monsieur, reprenez vos esprits effrayés,

Et daignez m'écouter.

LE CHEVALIER, *se rasseyant.*

Oui, je serai tranquille,

La fièvre cessera de tourmenter ma bile,

Quand j'aurai vu tomber mon rival à mes pieds.

Tiens, porte ce billet au comte;

(Il y met l'adresse, le cachette, et ne le donne pas.)

Demande-lui réponse prompte,

Et viens me l'apporter encor plus promptement.

PASQUIN.

(A part.) *(Haut.)*

Je ne puis y tenir.... Écoutez un moment.

LE CHEVALIER.

Non, je n'écoute rien que ma juste furie.

PASQUIN.

C'est cette femme en homme travestie....

LE CHEVALIER, *se levant.*

C'est un homme, faquin.

PASQUIN.

Ah! monsieur, dussiez-vous
Me chasser sur-le-champ et me rouer de coups,
Je vous dirai que votre esprit s'abuse,
Qu'à vos dépens ici tout le monde s'amuse;
Que Marthon elle-même et votre serviteur
Nous rions de votre foiblesse,
Et que ce pauvre comte est bien une comtesse,
N'aspirant que pour elle à troubler votre cœur.

LE CHEVALIER, *avec fureur, après l'avoir écouté avec une sorte d'étonnement.*

Quoi! tu me trahissois?

PASQUIN.

Oui, pardon, mon cher maître;
Pour votre intérêt seul.

LE CHEVALIER, *comme par réflexion et revenant à sa jalousie.*

Non; cela ne peut être;
Et je ne puis te croire, après ce que j'ai vu.
C'est sans doute à présent que tu parles en traître:
Le piège est assez bien tendu.

PASQUIN.

Quoi! je vous suis suspect?

LE CHEVALIER.

Ta peine est inutile:
Et, si trop de bonté n'arrêtoit mon courroux...

PASQUIN.

Monsieur, encore un coup, où vous emportez-vous?

LE CHEVALIER, *précipitamment.*

Si je ne te savois un sot, un imbécile,
Qui ne voit rien, laisse tout échapper,
Je te croirois un fourbe habile
Payé par mon rival afin de me tromper.
(Vivement, mais appuyant sur chaque circonstance.)
On ne s'est point joué d'un foible caractère :
On s'étoit renfermé dans ce lieu solitaire,
Pour parler à loisir de ses coupables feux ;
Et je les ai surpris tous deux,
Remplis d'une vive allégresse
Que le bonheur répandoit dans leurs sens ;
Même ils se promettoient de rire à mes dépens.
Ce n'étoit point un trait de gentillesse ;
On ne m'attendoit pas pour me jouer ce tour ;
On étoit là bien seul amené par l'amour :
Et mon aspect, avec honte et vitesse,
Les a fait fuir de ce séjour.

PASQUIN.

Il me feroit douter...

LE CHEVALIER, *lui donnant la lettre.*

Demeure en cette place :
Attends-y le retour du comte, entends-tu bien ?
Et qu'il soit seul, au moins.

PASQUIN.

Ah ! je n'oublierai rien.

LE CHEVALIER, *allant pour se retirer, revenant sur ses pas, et forçant son domestique, qui sembloit le suivre, à s'arrêter tout court.*

Nous verrons si son cœur répond à son audace.
Reste. Je t'attendrai dans mon appartement.
(Il sort.)

SCÈNE XIV.

PASQUIN, *seul.*

Belle commission vraiment!
Jamais entre ses mains je n'oserai remettre...

SCÈNE XV.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

Ah! te voilà, Pasquin? que diantre fais-tu là?

PASQUIN.

J'attends un comte, avec un petit mot de lettre;
Et je ne sais pas trop ce qui m'en reviendra.

MARTHON.

Comment, un comte! explique-moi cela.

PASQUIN.

Au diable l'écrivain et sa maudite prose!

MARTHON.

Quels sont donc les dangers où ce billet t'expose?

PASQUIN.

Ils sont très évidents, et j'en meurs de frayeur.

MARTHON.

Eh! pourquoi?

PASQUIN.

La comtesse est ce petit monsieur
A qui je dois porter un défi de mon maître,
Et qui, malgré ses airs, trouvera fort mauvais
Que l'on ne rende pas justice à ses attraits,
Et que l'on puisse ainsi la méconnoître.

MARTHON.

Bon ! n'est-ce que cela qui trouble ta raison ?
Va, c'est un homme.

PASQUIN.

Encor tes vieux contes, Marthon !

MARTHON.

Allons, plus de courage, et surtout plus de zèle...
Mais je vois la comtesse, et te laisse avec elle.

(Elle sort, et Pasquin se retire, pour attendre, suivant l'ordre de son maître, qu'elle soit seule.)

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, *éclairée par deux domestiques qui portent des flambeaux.*

LA COMTESSE.

Tout est calme : sortez, et priez seulement
Marthon de repasser dans mon appartement.

(Les deux domestiques sortent.)

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, *seule.*

(Elle ôte son épée et son chapeau, qu'elle met sur le secrétaire ou sur une chaise. Ou, ce qui vaut mieux, ce chapeau et cette épée peuvent avoir été portés dans son appartement, et s'y trouver placés, dans l'entr'acte du troisième au quatrième acte, sur une chaise, mais en évidence, afin qu'elle puisse les reprendre scène XX.)

Oui, oui, cette escalade est une espièglerie,
Un tour du chevalier, mais un tour assez bon ;

Et je ris de sang-froid de ma poltronnerie.
Ah! qu'il va bien demain se moquer d'un dragon
Qu'un assaut intimide!

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN, *à lui-même.*

Allons, Pasquin, courage!

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Il aura bien raison, et je filerai doux.
Il est vraiment charmant; le tour est de son âge;
Et c'est une gaîté dont nous aurions ri tous,
Mais ri jusqu'à demain, sans ma lâche foiblesse.
Oh! je me veux bien mal de cette fausse peur!

PASQUIN, *à part, et s'approchant en tremblant.*

Est-ce un comte? Est-ce une comtesse?
(*Haut.*)
Madame, permettez que votre serviteur...
Vous présente à l'instant... ce petit mot de lettre
Qu'on m'a très vivement chargé de vous remettre.

LA COMTESSE, *avec joie et vivacité.*

A moi, Pasquin!

PASQUIN.

A vous.

LA COMTESSE.

Sors; ne t'éloigne pas:
Dans un moment tu rentreras.

PASQUIN.

Le tout est de rentrer: mais, quoi qu'il en puisse être,
Exposons-nous à son ressentiment,
Moins dangereux encor que celui de mon maître.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, *seule.*

(*S'approchant d'une lumière.*)

Le chevalier est un extravagant
De m'écrire un billet, à cette heure, avant même
De m'avoir dit un mot, de savoir si je l'aime.
Mais il est jeune, il est charmant:
A ces deux titres-là, tout passe;
Et de le chicaner j'aurois mauvaise grâce.

(*Elle lit.*)

« Je vous ai deviné, jeune homme audacieux....

(*S'interrompant.*)

Est-ce donc bien à moi que ce billet s'adresse?

(*Reprenant sa lecture.*)

« Je vous ai deviné, jeune homme audacieux,
« Et le faux nom de femme et de comtesse
« Ne sauroit éblouir mes yeux.
C'est à moi-même, et c'est très sérieux.
« Mais ce n'est pas assez d'être heureux en maîtresse;
« Il faut vaincre un rival qui vous a reconnu:
« J'adore la marquise, et mon sang répandu
« Peut seul vous mettre en droit de parler de tendresse. »

(*Elle est d'abord un peu piquée de la lettre, et la jette sur une table.*)

Eh! voilà donc l'objet de son emportement,
L'objet que j'aime, moi! le fat, l'impertinent!...
Et tantôt, l'excusant, dans mon erreur extrême,
Je lui croyois l'humeur, le mécontentement
D'un jaloux inquiet, incertain si l'on l'aime;

Et c'étoit le dépit, les transes d'un amant
Trompé par mon habit, et me craignant moi-même!
(Riant par réflexion.)
Eh bien! me fâcherai-je? Oh non, de bonne foi!
Le moins fou de nous deux sûrement n'est pas moi.
(Reprenant la lettre, et achevant de la lire avec gaîté.)
« Tout délai m'est insupportable,
« Et ne peut convenir à mon cœur irrité:
« Je vous attends au parc, et la nuit favorable
« Couvrira nos fureurs de son obscurité. »
J'accepte le cartel : c'est la seule folie
Qui puisse bien répondre à son étourderie.
Ah! ce défi me rend toute ma bonne humeur!
Il va causer ici la plus vive rumeur.
Charger le chevalier, pour prix de sa méprise,
De l'indignation de sa chère marquise,
Me venger de tous deux, dérouter les railleurs,
Et faire de mon bord passer tous les rieurs.
Appelons le valet de mon fier adversaire;
Mais prenons devant lui l'air leste et rassuré
D'un cavalier, d'un militaire
Toujours aux combats préparé.
(Cherchant d'un côté Pasquin, qui se montre de l'autre.)
Holà, Pasquin, holà!

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN.

C'EST bien moi qu'on appelle.

LA COMTESSE, *sans voir Pasquin.*

(*A part.*)

Pasquin! Se cache-t-il de honte en cet instant,
Instruit du billet doux que m'a remis son zèle?

(*L'apercevant.*)

Eh bien! que tardes-tu? Qui t'amène en tremblant?
Va, va, rassure-toi.

PASQUIN.

Que madame pardonne...

LA COMTESSE, *noblement.*

(*Elle reprend son épée et son chapeau.*)

Appelle-moi du nom que ton maître me donne,
Et dis-lui que j'accepte avec un vrai plaisir
L'heure et le rendez-vous qu'il a voulu choisir.

PASQUIN, *étonné.*

Comment? que dites-vous?

LA COMTESSE.

Faut-il te le redire?
Qu'il devine fort bien le motif qui m'attire;
Que ceci ne pouvoit finir mieux à mon gré;
Que sa conduite est bonne, et que j'y répondrai.
Va, ne perds point de temps. Un ou deux coups d'épée
Le feront repentir de sa folle équipée.
Nous verrons qui des deux fera mieux son devoir;
Et je pars à l'instant pour le bien recevoir.

(*Elle sort fièrement, en enfonçant son chapeau.*)

SCÈNE XXI.

PASQUIN, *seul.*

JE reste stupéfait, et la tête m'en tourne :
Je ne sais plus, ma foi, de quel sexe il retourne.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(La scène se passe dans le jardin du château, au clair de lune si l'on veut.)

SCÈNE I.

MARTHON, VALSAIN.

VALSAIN, *gaîment.*

Il faut mettre partout des postes avancés,
Que sur tous les chemins des gardes soient placés,
De crainte d'accident. L'aventure est comique ;
Mais il faut l'empêcher de devenir tragique.

MARTHON, *du même ton.*

Quoi ! vous craignez, monsieur, les suites du défi ?
Qu'avec le chevalier la comtesse imprudente
Ne se batte en champ-clos ?

VALSAIN.

J'en ai quelque souci :
Elle est, pour ne rien craindre, assez extravagante.
Mais que fait le baron ? Que dit-il de ceci ?

MARTHON.

Il est allé trouver madame la marquise,
Et se propose bien de l'amener ici :
Il veut se ménager l'effet de sa surprise.
Il est un peu fâché qu'on se couche si tard ;
Mais le tableau présent sourit à son regard.
Oui, tout cède en son cœur au soin de la vengeance,
Au soin de détromper sa nièce d'un jaloux...

Ils arrivent tous deux : je m'éloigne de vous,
Pour n'être pas suspecte ici d'intelligence;
Ce seroit trop risquer; madame pourroit bien
Approuver votre zèle, en condamnant le mien.
(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, LA MARQUISE, VALSAIN.

VALSAIN.

Ah! vous voilà, baron, et la chère cousine?
Eh! qui peut vous conduire à cette heure au jardin?

LE BARON.

Ce qui vous y conduit vous-même à la sourdine;
C'est le nouvel amour de notre paladin.
Ma nièce n'en croit rien, et je veux la confondre.

VALSAIN.

Je ne sais pas s'il aime éperdument :
Mais à des faits qu'aurons-nous à répondre?
Si l'amour en ces lieux les mène en ce moment,
Le rendez-vous est pris; et cette extravagance,
Dont la marquise aime à douter,
(Demandez au baron qu'on ne peut suspecter)
N'étoit point échappée à mon intelligence.
Oui, j'ai vu d'un premier coup-d'œil
Que notre chevalier plaisoit à la comtesse :
Et femme tendre invite notre orgueil
A promptement répondre à sa tendresse.
Je sais que ma parente a de bonnes raisons
Pour être sur ce fait jusqu'au bout incrédule;
Et, s'il n'étoit certain, je me ferois scrupule
De jeter dans son cœur de malheureux soupçons.

Mais contre un ennemi qui ne sait que trop plaire,
Il faut bien être en garde, et s'étayer de tout;
Et l'amitié ne doit jamais se taire.

LA MARQUISE.

La raillerie est fort de votre goût,
Et personne à vos traits n'échappe;
Mais, comme à tort sur moi cette fois elle frappe,
Vous saurez donc, monsieur Valsain,
Que ne voulant donner mon cœur qu'avec ma main,
J'avoue avec franchise, et sans craindre le blâme,
Un goût qui n'est pas fait pour avilir mon âme:
Mais si le chevalier n'est pas digne de moi,
Je renonce au projet de lui donner ma foi,
Et viens ici, sans alarmes, sans transes,
Sans croire à vos extravagances,
Voir tout ce qui se passe, et juger par mes yeux.

VALSAIN.

Quoi! vous prenez ceci d'un ton bien sérieux.
Je vous ai parlé, moi, de votre goût, marquise,
Parce que la raison, l'honneur, tout l'autorise,
Et qu'un projet d'hymen est un fort beau projet.
Quant aux amours de la comtesse,
A ceux du chevalier, je ne suis qu'indiscret;
Et si le récit vous en blesse...

LE BARON.

Elle t'a dit que non... Indiscret! Eh! de quoi?
Il est sûr qu'en ces lieux tous les deux vont se rendre.

LA MARQUISE.

Eh bien! mon oncle, eh bien! il faut les y surprendre...
Et vous n'en rirez pas plus franchement que moi.

LE BARON.

Paix!... J'entends quelque bruit.

VALSAIN, *apercevant le chevalier.*

Rempli d'impatience,

L'amant arrive le premier.

LE BARON, *emmenant Valsain et sa nièce.*

Ne troublons pas le chevalier,

Et retirons-nous en silence.

(Ils se retirent du côté opposé à celui par où entre le chevalier, et se cachent.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, *seul, entrant à grands pas.*

VOILÀ donc ce mystère à la fin éclairci..
Bon! il accepte le défi.
Je ne saurois penser à cet excès d'outrage,
Sans des convulsions qui tiennent de la rage;
Et je ne sais comment, justement irrité,
Je pourrai recevoir avec tranquillité
Cet indigne rival, dont la lâche entreprise
Enlève à mon amour le cœur de la marquise.
Je le dois cependant... Il vient... contraignons-nous.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE *en homme.*

(La comtesse d'un ton léger toute la scène, et le chevalier en homme bouillant et impétueux.)

LA COMTESSE.

JE suis, vous le voyez, exact au rendez-vous.

LE CHEVALIER.

Je n'en suis pas surpris, monsieur le comte.

On peut être étourdi, léger, inconséquent,
Et brave en même temps. J'y comptois bien.

LA COMTESSE.

Ce compte
Seroit exact assurément,
Si je vous ressemblois.

LE CHEVALIER.

Au fait et promptement.
Je fais ce que je dois.

LA COMTESSE.

Et moi ce qui m'amuse.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qui m'offense.

LA COMTESSE.

Et ce qui vous abuse.

LE CHEVALIER.

En garde!

LA COMTESSE, *l'arrêtant de la main.*

Doucement.

LE CHEVALIER.

Que veut dire ceci?
Nous nous sommes rendus en ce lieu solitaire
Pour vider nos débats par un brave défi,
Et ce n'est pas le temps d'arranger une affaire.

LA COMTESSE.

Eh! oui, c'est un cartel qui nous conduit ici;
Mais il est trop plaisant : permettez que j'en rie.

LE CHEVALIER.

Riez-en vite, et battons-nous.

LA COMTESSE.

J'ai bien joué des tours aux hommes dans ma vie,
Mais sans être appelée à pareil rendez-vous.

LE CHEVALIER.

C'est qu'ils étoient des lâches ou des fous.

LA COMTESSE.

C'est de votre côté qu'est toute la folie.
Savez-vous qui je suis?

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien savoir.

LA COMTESSE.

Eh! si je vous disois...

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien entendre.
Sachez en homme vous défendre,
Et ne trompez pas mon espoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Avec les preuves qu'il demande
Et celles qu'il refuse, il est embarrassant.

LE CHEVALIER.

Oh! c'est trop différer, quand l'honneur vous commande.

LA COMTESSE, *à part.*

Si l'on venoit à moi dans ce moment pressant...

LE CHEVALIER.

Et, si vous hésitez encore un seul instant,
Je vous prendrai, monsieur, sans plus de politesse,
Pour une femme...

LA COMTESSE.

Eh bien! vous y voici.

LE CHEVALIER, *n'ayant pas écouté.*

Et je raconterai partout votre foiblesse.

LA COMTESSE.

Vous n'en convaincrez pas, en m'attaquant ainsi.
(*À part.*)
Bon! j'entrevois Valsain. Çà, reprenons courage...

SCÈNE V.

LES MÊMES, VALSAIN.

(Valsain sort de la coulisse, fait signe à la comtesse de se battre, et se retire aussitôt.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à part.*

Et soutenons l'honneur du sexe féminin.
(Haut.)
Eh bien! j'ai donc voulu temporiser en vain,
Traiter ceci de badinage,
Ménager la marquise, et vous tout le premier.
Vous voulez un combat, un combat singulier,
Et qu'il soit décisif, pour finir vos alarmes.
(Tirant son épée.)
Il faut vous contenter... Me voilà sous les armes.
Attaquez ou parez; je vous laisse le choix.

LE CHEVALIER, *tirant aussi son épée.*

Voilà parler en brave, et je vous reconnois.

LA COMTESSE.

L'ardeur qui vous anime a passé dans mon âme.
(Elle enfonce son chapeau, et ils se poussent quelques bottes.)

SCÈNE VII.

LE BARON, VALSAIN, LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

(Les deux derniers entrent d'abord.)

MARTHON.

MISÉRICORDE ! A l'aide, au secours, au secours !

LE BARON.

Quoi ! l'épée à la main, attaquer une femme ?

LE CHEVALIER.

Vous êtes dans l'erreur, et j'attaque les jours
D'un cavalier qui vous offense,
Dont la marquise écoute les amours :
Et la victime est due à ma vengeance.

VALSAIN.

Eh mais ! y penses-tu ? Quelle est ta vision !
Ce fier rival est la comtesse,
Qui ne doit dans les cœurs porter d'émotion
Que le trouble charmant qu'inspire la tendresse.

LE BARON.

Et vous, comtesse, à votre tour,
Quelle est donc votre frénésie ?
Au lieu d'éclairer son amour,
Sa triste et sombre jalousie,
Vous bravez ses fureurs, et vous vous exposez...

LA COMTESSE.

Lorsque j'ai vu ses soupçons insensés,
J'ai voulu les payer d'une égale folie,
Et mettre ainsi le comble à son illusion :
Mais, témoin attendri de sa confusion,
Je me repens déja de mon étourderie,

Et je veux que ceci me serve de leçon.
(Au chevalier.)
Je conviens avec vous que je suis un peu folle,
Que je saisis vos airs et votre ton frivole :
Mais comment ai-je pu troubler votre raison?
Et quand j'ai pris tantôt la fuite à votre vue,
Quand tout à l'heure encor, là, non moins éperdue,
J'évitois, chevalier, ce combat inégal
Que vous me présentiez en cavalier loyal,
Pouviez-vous à ces traits méconnoître une femme ?
Reprenez vos esprits...

LE CHEVALIER.

Se pourroit-il, madame...

VALSAIN.

Bon ! il en doute encor.

LA COMTESSE, *en riant.*

Je ne puis, en honneur,
Aller plus loin pour vous tirer d'erreur.

LA MARQUISE, *au chevalier.*

Eh bien ! que dites-vous de cette extravagance,
De ces emportements?

LE CHEVALIER.

Que dirai-je, sinon
Que j'ai perdu par vous, sens, esprit et raison,
Que j'ai lassé votre indulgence,
Et que l'excès de ma démence
Ne mérite pas de pardon ?
Je n'entreprendrai pas d'excuser ma foiblesse.
Si, malgré vos vertus, votre délicatesse,
Je n'ai pu vous aimer sans trouble et sans effroi,
Rien ne peut me changer; et je sens que je doi
Renoncer à l'amour, qui n'est pas fait pour moi.

Vous, comtesse, excusez un aveugle délire;
Dont ma confusion venge assez vos appas.
Mais, après cet aveu, ne vous offensez pas
Si j'ose librement vous dire :
A mes regards pourquoi vous masquiez-vous?
J'aurois à la beauté rendu mon juste hommage,
Et vous n'auriez fixé que les soins d'un jaloux.
A l'amant qui perd tout pardonnez ce langage.
(À la marquise.)
Adieu, madame, adieu : je cède à ma douleur :
En m'éloignant de vous, je vous laisse mon cœur.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LA MARQUISE, LA COMTESSE, VALSAÏN.

LE BARON.

Sans cette jalousie, il seroit un bon diable,
(À sa nièce.)
Et je le retiendrois... Mais quel trouble t'accable!
Pourquoi cet œil en pleurs et ce front rembruni?
De la fuite d'un fou tu parois bien émue!

LA MARQUISE.

Mon cher oncle, avec lui j'ai bien pris mon parti,
Je serois malheureuse, et j'en suis convaincue :
Mais peut-on aisément briser les plus beaux nœuds,
Suivre de la raison le conseil rigoureux?
Non; la victoire est cruelle et pénible :
Et, quand il faut quitter le plus fidèle amant,
La paix, la paix, hélas! rentre bien lentement
Dans le cœur agité d'une femme sensible.

VALSAIN, *au baron et à la comtesse.*

Faut-il sur tout ceci vous parler franchement?
Moi je ne crois pas trop à son éloignement,
Encor moins au courroux de la chère cousine;
Et, sans être sorcier, aisément je devine
Qu'elle fait déja grâce à ses emportements.
Tenez, lorsque l'on aime, on pardonne long-temps.

FIN DU JALOUX.

DUPUIS ET DES RONAIS,

COMÉDIE,

PAR COLLÉ,

Représentée, pour la première fois, le 17 janvier 1763.

PERSONNAGES.

M. DUPUIS, homme de finance, et père de Marianne.

MARIANNE, fille de M. Dupuis et amoureuse de Des Ronais.

DES RONAIS, autre financier et amoureux de Marianne.

M. CLÉNARD, ci-devant précepteur du feu neveu de M. Dupuis.

M. GASPARD, notaire.

LA VIOLETTE, valet-de-chambre de M. Dupuis.

UN LAQUAIS de M. Dupuis.

La scène est à Paris, dans le salon de M. Dupuis.

DUPUIS ET DES RONAIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DES RONAIS, LA VIOLETTE.

DES RONAIS, *amenant La Violette.*

IL doit être chez lui... Tu n'es qu'un étourdi.
Il m'a fait prier de descendre,
Pour me parler, avant midi.

LA VIOLETTE.

Il est sorti, monsieur. Quelqu'un l'est venu prendre.
Mais, en sortant, monsieur Dupuis
M'a répété trois fois (et j'ai bien dû l'entendre :)
« Si monsieur Des Ronais, chez moi, veut bien m'attendre,
« Je ne serai dehors qu'une heure, si je puis. »

DES RONAIS.

Allons, je l'attendrai... Mon cher La Violette,
Peut-on voir Marianne ?

LA VIOLETTE.

Elle est à sa toilette.
L'on n'entre pas encore.

DES RONAIS.

Il faut l'attendre aussi...
Monsieur Clénard, du moins, est-il ici?

LA VIOLETTE.

Oui, sûrement... Monsieur veut-il qu'on l'avertisse?

DES RONAIS.

Tu me feras plaisir.

(La Violette s'en va.)

SCÈNE II.

DES RONAIS, *seul, en se jetant dans un fauteuil.*

Que veut dire ceci?
Monsieur Dupuis voudroit qu'à midi je le visse,
Lui qui ne voit jamais personne avant dîner!
De cet empressement que dois-je imaginer?...
(Il se lève avec vivacité.)
Si c'étoit pour mon mariage
Avec sa fille!... et qu'à la fin
Il voulût prendre jour, sans tarder davantage!...
(Il se rejette dans son fauteuil.)
Malheureux Des Ronais! tu te flattes en vain.
Les faux-fuyants qu'il se ménage,
Adroitement, pour que rien ne l'engage,
M'ôtent depuis trois ans l'espoir et le courage...
(Il se lève et se promène.)
Hélas! je lui vois, tous les jours,
Chercher des tours et des détours
Pour éloigner une union si belle!
Son prétexte, le plus commun,
(Eh! par malheur, il n'en a pas pour un!)
Mais le prétexte, enfin, qu'il renouvelle
Le plus souvent, c'est de me réputer,
Sans raison, le héros d'aventures galantes,
D'histoires, même très brillantes,

Qu'avec art sur mon compte il a soin d'ajuster;
Et, tout en attendant les preuves convaincantes
Qu'il faut pour l'en désabuser,
Souvent par là, trois mois, il sait nous amuser...
Ciel! qu'arriveroit-il s'il savoit ma foiblesse,
La seule qui soit vraie et qui m'a tourmenté,
Ma sotte intrigue avec cette comtesse!...
Dieu veuille qu'elle échappe à sa sagacité!...
(Voyant arriver M. Clénard.)
Mais, c'est monsieur Clénard qu'ici je vois paroître.

SCÈNE III.

M. CLÉNARD, DES RONAIS.

DES RONAIS.

BONJOUR, mon cher monsieur. Vous me direz peut-être,
Pourquoi monsieur Dupuis, si matin aujourd'hui,
M'a fait prier de descendre chez lui?

M. CLÉNARD.

Je l'ignore, monsieur, il n'a rien fait connoître...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Eh bien! mon cher Clénard, eh bien!
En l'attendant, en attendant sa fille,
Qui, dans ce même instant s'habille,
Je vous demande un moment d'entretien.
Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il regrette,
Et dont vous étiez précepteur,
Monsieur Dupuis vous a donné retraite
Dans sa maison, et qu'il vous traite
Plus en ami qu'en protecteur,
Cette grande amitié, l'étroite intelligence
Qu'avec lui vous aviez, m'avoit d'abord fait peur.

Je me cachois de vous, par excès de prudence...
Mais j'ai, depuis deux jours, reconnu mon erreur.
J'ai vu de vous un trait qui peint votre candeur.
Ce trait a décidé, lui seul, ma confiance;
Et je veux vous ouvrir mon cœur.

M. CLÉNARD.

Monsieur, comptez sur moi d'avance.

DES RONAIS.

Vous verrez que j'y compte assez.
Venons au fait; et commencez
Par m'avouer qu'il n'est point de constance
Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,
Aux peines, aux tourments que, dans la circonstance
De l'état critique où je suis,
Depuis cinq ans, me fait souffrir monsieur Dupuis?

M. CLÉNARD.

Quels sont donc ces chagrins?.. Je ne vois point vos peines...
Monsieur Dupuis, qui vous chérit,
Ne laisse plus les choses incertaines;
Pourquoi vous tourmenter l'esprit?
Tous deux placés dans la haute finance,
Le même état forma d'abord la convenance;
Mais plus riche que vous, touché de votre amour,
Il préfère pourtant votre simple alliance
A des partis puissants, à des gens de la cour...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec humeur.*

C'est depuis trop long-temps, monsieur, qu'il me préfère,
Qu'il est prêt à finir, et qu'ensuite il diffère;
Qu'il me promet sa fille, et ne prend point de jour,
Ne fixe point de temps, qu'il s'éloigne, s'avance;
Qu'il m'enlève, me rend; qu'il éteint tour à tour,
Et ranime mon espérance!

M. CLÉNARD, *vivement.*

Mais tout la fonde dans ce jour.
Par exemple, sur la décence
Délicat, comme il l'est, en vous logeant chez lui,
Ne sent-il pas très-bien que le monde aujourd'hui
Doit croire votre hymen conclu dans sa tête?

DES RONAIS.

Oui,
D'accord.

M. CLÉNARD.

Eh bien! il a, je crois, eu la manie
De ces pères qui n'ont marié leurs enfants
Qu'à l'âge de vingt-cinq ans.
A cet égard encor votre peine est finie:
Marianne, depuis huit jours,
Vient d'atteindre ce terme.

DES RONAIS, *vivement.*

Eh! ce n'est point son âge...
A ce moyen il n'eut jamais recours
Pour éloigner mon mariage;
Et cela n'étant point, il a donc, en ce cas,
Pour être à mon égard injuste et tyrannique,
Quelque motif caché, que je ne conçois pas.
Vous êtes son ami, son confident unique;
C'est où j'en veux venir. Il ne vous cache rien:
Vous devez être au fait... Vous êtes serviable...
Daignez me découvrir...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Quoi donc?... Vous savez bien
Que c'est un homme impénétrable?

DES RONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'est bien moins, monsieur, que vous n'êtes discret.

M. CLÉNARD.

Moi, monsieur!

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, monsieur, vous savez son secret.
En me le révélant vous penseriez mal faire;
Et moi je soutiens, au contraire,
Qu'en vous ouvrant à moi sur ce secret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'est nous servir tous deux,
Et je le prouve...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Il n'est pas nécessaire
De rien prouver, et là-dessus de faire
Des raisonnements merveilleux,
Puisque je ne sais rien, rien du tout, à la lettre;
Car, enfin, daignez me permettre,
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien... Il faut qu'on le pénètre.
Il ne reste plus qu'à savoir
Si c'est une chose possible;
Vu cette défiance horrible
Qu'il a de tout le monde, et que vous connoissez,
Et dont tous ses amis, comme vous, sont blessés.

DES RONAIS, *foiblement.*

Oui, je connois sa défiance...

M. CLÉNARD, *l'interrompant vivement.*

Mais bien; la connoissez-vous bien?
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien.
Avez-vous eu la patience
De la bien observer?... D'abord, dans son maintien
Rien ne l'annonce. Il est d'une humeur libre et gaie...
Mais, je dis, d'une gaîté vraie;
Malin, railleur, aimant les traits plaisants.

C'est sous ces dehors séduisants,
C'est sous un air ouvert, en apparence,
Qu'il cache cette défiance.
L'espèce de la sienne, à ce qu'il me paroît,
Ne porte point sur l'intérêt;
Mais sur les sentiments. J'ai cru voir et je pense,
D'abord, qu'il ne croit point à la reconnoissance;
Et puis, d'ailleurs, inquiet, comme il est...

DES RONAIS, *l'interrompant vivement.*

Quoi! l'est-il sur les gens qu'il aime?

M. CLÉNARD.

Précisément, et c'est son ami même
Qu'à soupçonner son cœur est toujours prêt.
Je lui connois une âme si sensible,
Si délicate, à tel point susceptible
Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eût cru, de ses jours, n'être aimé qu'à moitié,
Ou point du tout. Aussi dit-il qu'il désespère
D'être jamais aimé comme il aime.

DES RONAIS, *avec la plus grande vivacité.*

Eh! monsieur,
Doute-t-il que je l'aime et le respecte en père?
La défiance dans un cœur
Peut-elle aller si loin? Eh! d'où peut-elle naître?

M. CLÉNARD.

Bon! il la pousse encor plus loin, peut-être;
Et je n'en serois point surpris, car les noirceurs
Qu'il essuya jadis de la part de ses sœurs,
De tous ses obligés l'ingratitude extrême,
De ses ennemis les fureurs;
La perfidie et les horreurs

De ses amis.... (j'entends des gens qu'on aime);
Enfin, des trahisons de toutes les couleurs....
(D'un ton de voix plus bas.)
De sa défunte femme même,
Peuvent servir, de reste, à le justifier
De craindre les humains et de s'en défier.

DES RONAIS, *aussi vivement.*

Quoi! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi?

M. CLÉNARD.

De vous-même.... Eh! mais oui,
La cruelle philosophie
Que, par l'expérience, il acquit malgré lui,
Et que dans son esprit ses malheurs ont aigrie,
A bien pu l'armer de soupçons
Contre vous-même...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! sur quoi, je vous prie?

M. CLÉNARD.

Sur quoi, monsieur?.... Mais, d'abord, supposons....
Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarrassé.*

Mais où la voit-il donc?... C'est une rêverie....
Et puis, d'ailleurs, sont-ce là des raisons?
Si c'est là-dessus qu'il se fonde,
C'est un prétexte, tout au plus.
Croire monsieur Dupuis pédant, c'est un abus,
Une erreur!.... Il a trop vécu dans le grand monde
Pour me chicaner là-dessus.

M. CLÉNARD.

Vous vous trompez très fort.... Cette galanterie,
Que d'un œil indulgent il a vue en autrui,

Peut très bien (sans pédanterie)
Dans son gendre futur le blesser aujourd'hui.
Son esprit défiant, son humeur soupçonneuse
Doit la croire en hymen beaucoup plus dangereuse
Que vous ne vous l'imaginez.
Par elle il voit, d'abord, vos cœurs aliénés;
Le mari dérangé, la femme malheureuse...
(D'un ton de voix plus bas.)
Et peut-être moins vertueuse...
Il voit tous vos devoirs, ensuite, abandonnés;
Une conduite scandaleuse,
L'exemple affreux que vous donnez
A des enfants infortunés,
Et n'aperçoit pour tous qu'une fin douloureuse,
En les voyant après, eux et vous, ruinés,
Et du mépris public couverts et consternés.
Voilà, monsieur, voilà la peinture fidèle
Qu'il peut se faire, lui, des plaisirs effrénés,
Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle,
Quand leurs tristes effets, quand leur suite cruelle,
Contre lui-même encor ne s'étoient point tournés.

DES RONAIS, *très déconcerté.*

Mon cher Clénard, vous outrez la matière.
Vous vous êtes donné carrière,
Et monsieur Dupuis ne voit pas
Le mal si grand.

M. CLÉNARD, *entendant venir quelqu'un.*

Quelqu'un adresse ici ses pas...
Je vous laisse, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DES RONAIS, *seul et resté immobile.*

Ce tableau-là m'effraie...
(Après un instant de silence.)
Je sens bien, au fond de mon cœur,
Que, malgré toute sa rigueur,
Sa morale n'est que trop vraie;
Je suis et confus et surpris,
Lorsque je me rappelle en secret ma foiblesse...
J'ai pu céder à la comtesse,
Pour qui je n'eus jamais que du mépris,
Et j'ai trahi lâchement la tendresse
De l'objet dont je suis épris,
De Marianne, que j'adore,
Que je n'ai pas cessé d'adorer un moment!...
Par bonheur, du moins, elle ignore
Ce passager égarement...
Depuis un mois qu'il dure, il a fait mon tourment.
Ah! de ce vain amusement
Mes remords l'ont vengée, et la vengent encore.
(Apercevant Marianne.)
Mais, c'est elle enfin... La voici.

SCÈNE V.

MARIANNE, DES RONAIS.

MARIANNE, *avec un air de surprise.*

Comment! c'est vous, monsieur? quoi! si matin ici?
C'est une chose singulière.

DES RONAIS.

Aussi, mademoiselle, aussi

Est-ce sur l'ordre exprès de monsieur votre père,
Qui veut qu'avant midi...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Que veut dire ceci?
Pour la même heure il mande son notaire;
Cela cache quelque mystère.

DES RONAIS, *très vivement.*

Si ce mystère-là pouvoit être éclairci,
Comme je le désire;... et si
Ce bon notaire et moi mandés à la même heure;
Monsieur Dupuis, voyant que vous êtes majeure,
Pour notre hymen marquoit cet instant-ci...
Écoutez donc...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Il faut encore attendre,
Pour nous livrer à cet espoir.

DES RONAIS, *avec gaîté et vivacité.*

Non, nous serons unis ce soir;
Et le cœur me le dit.

MARIANNE.

Mon dieu! daignez suspendre...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! si c'étoit aujourd'hui l'heureux jour!...
Laissez-moi me flatter encore
Qu'il va combler mes vœux et mon amour!...
Marianne, je vous adore:
Tous les jours, par degrés, mes feux se sont accrus.
Hier, en vous quittant, tout plein de votre image,
Je croyois ne pouvoir vous aimer davantage,
Et je sens qu'aujourd'hui je vous aime encor plus.

MARIANNE, *tendrement.*

En peignant votre amour, vous peignez ma tendresse,

Excepté... que mon cœur n'en est jamais distrait.
Tout avec vous, tout de vous m'intéresse;
Sans vous rien n'a pour moi d'attrait,
A rien mon âme n'est sensible...
Mais vous?... Ah! Des Ronais!.... comment est-il possible
Qu'on ait eu sur vous des soupçons
Que vous pouviez m'être infidèle,
Et sur lesquels mon père appuyoit ses raisons
De différer toujours?

DES RONAIS, *avec un peu de trouble.*

Eh! mais, mademoiselle,
Eh! mais, sur ma légèreté
Vous a-t-il jamais rapporté
La preuve d'aucun fait?

MARIANNE.

Non, je vous rends justice.
Peut-être ces soupçons ne sont qu'un artifice
Pour mieux colorer ses délais.
J'aime à le croire.

DES RONAIS, *vivement.*

Oh! oui... Mais revenons, de grâce,
A notre hymen... Si ce jour-ci se passe
Sans voir combler tous nos souhaits;
Si votre père encor veut, par de nouveaux traits,
Fatiguer notre patience,
Avec respect alors élevez votre voix:
Votre majorité, sans blesser la décence,
Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANNE, *d'un ton ferme et tendre.*

Des droits?... A cet égard, perdez toute espérance.
Quoi! des droits contre un père? Eh! peut-on en avoir?...
Moi, d'ailleurs, je n'en ai pas même en apparence;

Et si j'en avois, loin de les faire valoir,
Je me renfermerois encor, par préférence,
Dans les bornes de mon devoir
Et d'une juste obéissance.

DES RONAIS, *avec impatience.*

C'est outrer le respect et la reconnoissance.
Je connois vos devoirs, je les vois, les sens bien;
Mais n'a-t-il pas les siens et ne vous doit-il rien?

MARIANNE, *avec douceur.*

Non, rien du tout, monsieur.

DES RONAIS, *avec un peu de colère.*[1]

C'est avoir bien envie
De s'aveugler !... Cruelle! est-ce là de l'amour?
Est-ce là comme j'aime? Ah! votre âme, en ce jour,
A votre père en esclave asservie...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Ah! vous ignorez, Des Ronais,
Que le moindre de ses bienfaits
Est de m'avoir donné la vie.

DES RONAIS.

De grâce, expliquez-vous.

MARIANNE.

Si vous saviez, ô ciel!
Quel est, quel fut pour moi son amour paternel...
A ce souvenir qui m'enflamme,
Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
D'un fait... que je voulois renfermer dans mon âme.
(Non par rapport à moi : vous le verrez assez;)
Mais, puisqu'enfin vous me pressez

(*Hésitant.*)

Sur mes prétendus droits, apprenez... Je balance.

DES RONAIS, *très tendrement.*

Parlez, je vous adore, et vous me connoissez.

MARIANNE, *avec effusion d'âme.*

Oui, mon cher Des Ronais, je vous estime assez
Pour vous dire, avec confiance,
Que victime par ma naissance
Des préjugés et de l'opinion,
Mon père, malgré sa famille,
Long-temps après fit, pour sa fille,
Du sceau des lois marquer son union.
De son amour pour moi son hymen fut le gage.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité.*

Divine Marianne! ou j'aimerois bien peu,
Ou vous devez penser que ce pénible aveu,
Auquel l'amour d'un père aujourd'hui vous engage,
Loin de diminuer mon respect et mon feu,
Me touche et vous honore à mes yeux davantage.

MARIANNE, *avec chaleur.*

Vous voyez que je lui dois tout;
Mais, pour le mieux sentir, écoutez jusqu'au bout.
Sachez que, pour ce mariage,
De son père cruel il fut déshérité.
Il lui resta pour tous biens son courage;
Qui lui servit. Sa fortune est l'ouvrage
Et le fruit de sa fermeté;
Et s'il s'est vu dans la calamité,
C'est son amour pour moi, c'est sa tendre imprudence
Qui causa seule son malheur.
Jugez par-là jusqu'où mon cœur
Doit porter la reconnoissance.
Et c'est avec respect et c'est dans le silence

Qu'il faut attendre mon bonheur
D'un père... à qui je dois une double existence.

DES RONAIS, *très vivement.*

Non, je ne fais plus d'instance;
Et ce mortel vertueux
Ne peut former, quand j'y pense,
D'autres désirs, d'autres vœux
Que ceux de nous rendre heureux,
Et je reprends l'espérance
De le voir en ce même jour
Couronner notre constance,
Vos vertus, et mon amour.

MARIANNE, *d'un air content.*

Il veut notre bonheur... oui, mais, à notre tour,
Occupons-nous de la manière,
Et parlons de notre ancien plan,
De nos projets pour rendre heureux ce digne père,
Sitôt que nous serons mariés...

DES RONAIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Oh! j'espère
Par mes soins, chaque jour, le rajeunir d'un an,
Par des riens qui font tout le charme de la vie,
Quand ils naissent du sentiment.
Par exemple, les soirs, s'il est seul un moment,
Je lui lis, ou je cause, ou je fais sa partie...
Je veux pour ses plaisirs, pour son amusement,
Pour contenter ses goûts mettre tout en pratique.

MARIANNE, *vivement.*

Il a celui de la musique...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Je le sais bien; il faut tous les hivers
Doubler le nombre, au moins, de nos concerts.

MARIANNE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, mais parlons de ses soirées.
Les miennes lui sont consacrées ;
Depuis qu'il ne sort guère, et qu'il ne soupe plus.
Je lui continuerai ces devoirs assidus :
Je lui tiendrai toujours fidèle compagnie ;
Mais, sans vous gêner, vous.

DES RONAIS, *très vivement.*

Me gêner? Mais, alors,
Je vous promets, pendant sa vie,
De ne jamais souper dehors.

MARIANNE, *avec vivacité et sentiment.*

Ainsi donc tous ses goûts vont devenir les nôtres,
Ou les nôtres aux siens en tout seront soumis?
Surtout ayons grand soin que ses anciens amis
Soient mieux reçus de nous que les miens et les vôtres.

DES RONAIS, *avec impétuosité.*

Eh mais! si vous voulez, nous n'en verrons point d'autres.
Quand nous serons unis par des liens sacrés,
Tout m'est égal, et vous me suffirez.
Eh! que m'importe après le reste de la terre?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANNE, *tendant la main à Des Ronais, en voyant paroître M. Dupuis.*

Eh! Des Ronais... Voici mon père de retour.

DES RONAIS, *apercevant le notaire.*

Voyez-vous, voyez-vous avec lui son notaire?
J'en tire un bon augure.

SCÈNE VI.

M. DUPUIS, M. GASPARD, MARIANNE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *d'un air de gaîté, à Marianne et à Des Ronais.*

Ah ! bonjour, mes enfants.
Je vais vous parler d'une affaire,
Dont vous serez, tous deux, également contents...
(A M. Gaspard, en le conduisant au fond du théâtre.)
Vous, monsieur Gaspard, pour bien faire,
Dans mon cabinet, là-dedans,
Passez toujours ; et, près de mes regîtres,
Sur mon bureau, vous trouverez les titres,
Et les papiers qu'il vous faut, pour pouvoir
Faire notre contrat, et vous viendrez ce soir
A huit heures ici prendre nos signatures.

M. GASPARD.

Je le rapporterai, monsieur, fait et parfait.

M. DUPUIS.

Il vous faut quelque temps pour vous bien mettre au fait.
Je vous joins tout à l'heure.

DES ROSNAIS, *bas, à Marianne, avec une joie excessive.*

Ah ! je vois que l'effet
Suit de bien près mes conjectures,
Et notre mariage est fait.

(M. Gaspard sort.)

SCÈNE VII.

M. DUPUIS, MARIANNE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *à Des Rosnais, d'un air ouvert et gai.*

Eh bien ! mon Des Ronais, contre mon ordinaire,
Si je vous mets dès le matin aux champs,
Vous ne perdrez pas votre temps ;
Car en votre faveur je prétends me défaire
De ma charge, ici, pour le prix
Qu'en sept cent trente je la pris :
C'est sur le pied de sa finance.

DES RONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends, et ma reconnoissance...

MARIANNE, *aussi très vivement, à M. Dupuis.*

Ah, mon père !...

DES RONAIS, *à M. Dupuis.*

Ah, monsieur !... Dans mon ravissement !...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Arrêtez ; en ceci je n'ai d'autre mérite
Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément
Depuis quatorze mois que je le sollicite,
C'est de dimanche seulement
Qu'ils me l'ont accordé. Courez donc, au plus vite,
Faire au ministre, en ce moment,
Mon cher ami, votre remercîment.
Je fis le mien hier. Allez. L'heure prescrite
Est midi. Midi va sonner.
Avec nous revenez dîner ;
Mais, partez.

DES RONAIS, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours, j'y vole ;

Car par là notre hymen, dont je ne doute plus...
Ah ! ma reconnoissance!... Ah ! dans l'ivresse folle...
L'ivresse de ma joie... Un désordre confus...
Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point... La parole
Me manque... Embrassez-moi.
(Il embrasse M. Dupuis, et sort.)

SCÈNE VIII.

M. DUPUIS, MARIANNE.

M. DUPUIS, *avec un feint étonnement.*
Quels transports superflus !
Comme pour cette charge il s'enflamme lui-même !
Sa reconnoissance est outrée, et me déplaît.
Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême
Pour un objet qui n'est que de pur intérêt.

MARIANNE.
Lui !... qu'un vil intérêt?... Mon père, est-il possible
Que vous puissiez l'en soupçonner?
Sur cet objet s'il a paru sensible,
S'il vient de s'en passionner,
C'est qu'il voit, c'est que j'envisage
Que cet arrangement fait notre mariage ;
Et qu'enfin il n'est plus obscur
Qu'il rend notre bonheur aussi prompt qu'il est sûr.

M. DUPUIS, *souriant malignement.*
Oh ! pour sûr, il est sûr ; mais point si prompt.

MARIANNE.
Qu'entends-je?

M. DUPUIS.
L'agrément d'une place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort d'avance je m'arrange :

Je lui cède ma charge, et lui promets ta main...
Ta main; c'est mon projet: ne crains pas que j'en change...
(D'un ton léger, et en riant.)
Mais si vous vous flattiez que ce sera demain,
Tous deux, vous avez pris le change.

MARIANNE, *avec un trouble marqué.*
Mon père!... Des Ronais...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*
J'estime Des Ronais;
Je l'aime... de mon cœur il a fait la conquête.
Il m'aime aussi... du moins, j'ai de sa part cent traits
De son amitié tendre et de son âme honnête...
Je répondrois de Des Ronais...
(Achevant d'un ton badin et en riant.)
Si l'on pouvoit répondre avec raison, jamais,
D'un homme, quel qu'il soit.

MARIANNE, *vivement.*
Eh bien! qui vous arrête?

M. DUPUIS, *d'un ton affectueux et tendre.*
Rien. Tu vois qu'aujourd'hui j'assure ton destin.
Ma charge (au prix que je la lui fais prendre)
Est un signe évident; c'est un gage certain
Pour lui de mon amitié tendre,
Et qui doit lui prouver, à ne pas s'y méprendre,
Que c'est mon cœur qui le choisit pour gendre...
Et même, par malheur, si je mourois demain,
Je t'ordonne, entends-tu? de lui donner la main...
(D'un ton badin et léger.)
Mais je vis; et je veux attendre, avec prudence,
Qu'enfin son caractère ait pris
Plus de maturité, toute sa consistance.
Trop galant, à présent..,

MARIANNE, *l'interrompant.*

Oh! mon père, d'avance,
Je vous préviens qu'ici je réduis à leur prix
Les soupçons qu'on vous donne. Ont-ils quelqu'apparence?

M. DUPUIS, *en riant.*

S'ils en ont?... Là-dessus, malgré ton assurance,
Je puis, en te disant ce qu'hier j'en appris,
En alarmer justement tes esprits...
Mais, non : je te l'épargne : il suffit qu'il se range.
Moi, je veux t'assurer un bonheur sans mélange;
Et dans ce siècle des bons airs,
Quoique je sente bien qu'on va trouver étrange,
Quoique ce soit me donner un travers
D'exiger qu'un mari n'aime rien que sa femme,
Je prétends, cependant...

MARIANNE, *l'interrompant, avec impatience.*

Eh quoi! mon père, eh quoi!
Moi, je suis sûre de son âme;
Des Rosnais n'aime rien que moi:
Il m'est fidèle.

M. DUPUIS, *du ton le plus railleur.*

Eh! oui... oui-dà! je me rappelle,
Ma chère enfant, qu'à son âge, autrefois,
Tout comme lui, j'étois aussi fidèle
A plusieurs femmes à la fois...
(*Voulant sortir.*)
Mais, ce notaire attend.

MARIANNE, *l'arrêtant.*

De grâce!
Un instant.

M. DUPUIS.

Soit, un instant, passe.

MARIANNE, *d'un air pressant.*

Mais, du moins, dites-moi vos nouvelles raisons
Pour le mettre encore à l'épreuve.
Le condamnerez-vous sur de simples soupçons?
N'en faut-il pas donner la preuve?

M. DUPUIS, *légèrement, et en badinant.*

Oh! la preuve... nous y voilà.
Eh! jamais en peut-on donner de tout cela?
Ce que je sais, c'est qu'une très bonne âme,
Un homme fort zélé, m'a dit que ce galant
Étoit fort aimé d'une dame,
D'un état même très-brillant;
Et, justement, c'est là ce que je blâme:
C'est tout ce que je crains qu'un tel attachement.
Je passerois plutôt un simple amusement;
Mais le goût que l'on prend pour une honnête femme
(Ainsi qu'on les appelle en ce siècle charmant)
Apporte nécessairement
Le trouble dans une famille.

MARIANNE.

Eh! mais, mon père..

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh! mais, ma fille...
(Voulant encore s'en aller.)
Pensez-y bien... Je vais...

MARIANNE, *l'arrêtant encore.*

Mais, encore un moment.
Si ce n'est point un conte ridicule,
On vous l'aura nommée, on vous aura tout dit.

M. DUPUIS.

Point du tout. Par un vain scrupule,

Sottement l'on s'est interdit
De me nommer la dame.

MARIANNE, *presqu'en pleurant.*

Allons, c'est une fable.

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux.*

Ce fait peut être faux; mais il est vraisemblable.
Ainsi, je dois attendre, et ne rien hasarder...
(D'un ton affectueux, et avec le plus grand attendrissement.)
Mais une vérité constante,
Que tu vois, que je sens, qui m'est toujours présente,
Et que mon cœur se plaît à te persuader,
C'est que je t'aime, et que jamais un père
N'aima sa fille autant que moi...
(La serrant tendrement entre ses bras.)
Ma chère enfant, j'ai mis en toi
Ma félicité toute entière...
(La voyant toute en pleurs.)
Retiens les larmes que je voi.
Si tu savois pour toi jusqu'où va ma tendresse,
L'excès de sa délicatesse!...
Tu sentirois que c'est bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur; que, malgré moi, j'emploie...

MARIANNE, *l'interrompant, et se retirant en pleurant.*

Mon père, à son retour, quand il va tout savoir,
Des Ronais passera, de l'excès de la joie,
Au comble, hélas! du désespoir.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

M. DUPUIS, *seul, et d'un ton attendri.*

AH ! ce n'est point sans une peine extrême
Que je suspens, que j'éloigne l'hymen
De ces deux chers enfants, que j'aime !...
(D'un ton ferme.)
Mais tout me prouve, à l'examen,
La vérité de mon système ;
Et mon expérience même
M'a trop fait, par malheur, connoître les humains !
(D'un ton plus vif et plus ferme encore.)
A cet hymen si je donnois les mains,
Abandonné dans ma vieillesse,
Reduit à cet état, dont j'ai cent fois frémi,
Je vivrois seul, et mourrois de tristesse
De perdre en même temps ma fille et mon ami...
C'est cette juste défiance,
Que je renferme dans mon sein,
Dont j'épargne à leurs cœurs la triste connoissance,
Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin...
Et pour donner, en apparence,
Quelque motif à mes délais,
Sur ses exploits galants j'attaque Des Ronais.
Ce n'est qu'un voile adroit pour couvrir le mystère
Que de mon secret je leur fais...
Mais, finissons avec notre notaire ;
Nous songerons au reste après...
D'abord, gagnons du temps. Ma fille et Des Ronais

Auront beau m'accuser d'une injustice extrême,
Je ne dois point, aux dépens de mon cœur,
Pour faire plus tôt leur bonheur,
Me rendre malheureux moi-même.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. DUPUIS, *seul, et rêveur.*

CECI ne tourne point au gré de mes souhaits;
Ma fille ne croit point l'intrigue
De la dame inconnue avec mon Des Ronais,
Et mon esprit se lasse en vain et se fatigue
A pouvoir en donner la preuve par des faits,
Et cette preuve est pourtant nécessaire
Pour obliger nos amants à se taire,
Pour justifier mes délais.
Clénard pourroit me la donner peut-être;
Ou, du moins, me servir dans cette affaire-ci...
Il me suivoit, il devroit être ici...
(Voyant entrer M. Clénard.)
Mais, c'est lui que je vois paroître.

SCÈNE II.

M. CLÉNARD, M. DUPUIS.

M. DUPUIS, *d'un air léger.*
MONSIEUR Clénard, quoi! ne sauriez-vous rien
(Mais, parlez-moi du fond de l'âme)
Du commerce galant de cette grande dame
Et du cher Des Ronais, qui s'en cache si bien?

M. CLÉNARD.
Oh! rien sur tout cela; monsieur, je ne sais rien.

M. DUPUIS, *d'un air railleur.*

Je vous entends, l'homme de bien!
Vous faites l'ignorant; mais j'ai quelqu'un d'alerte
A la suite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte.
Très impatiemment j'attends sa lettre ici.

M. CLÉNARD, *vivement.*

Peut-être ne faut-il que cette lettre aussi
Pour que de ces soupçons votre âme soit guérie.
Mais, il est un moyen plus sûr, et que voici.
Pour mettre fin à sa galanterie,
Sans un plus sévère examen,
Par les liens d'un prompt hymen,
Unissez-les.

M. DUPUIS.

Alte-là, je vous prie!
Mon cher monsieur, laissez là vos avis...
(*Très amèrement.*)
Ses intérêts par vous sont bien suivis!
Je vois toujours combien, dans le temps où nous sommes,
L'on doit peu compter sur les hommes;
Même sur ceux qu'on a le mieux servis!

M. CLÉNARD, *d'un air piqué, et vivement.*

Jamais le reproche n'offense
Que celui qui l'a mérité.
Je vous ai dit la vérité.
Après que sur ce point je me suis contenté,
Soupçonnez-moi de fausseté,
Croyez-moi sans reconnoissance;
Sur monsieur Des Ronais, sur moi, sans équité,
Étendez votre défiance,

Dont l'excès... Mais, monsieur, n'imaginez-vous pas...
Quoi! n'avez-vous point vu d'honnête homme ici-bas?

M. DUPUIS, *reprenant le ton badin et railleur.*

Pas autrement encore, en conscience!
Mais il faut prendre patience,
Peut-être j'en verrai. Par la suite des temps,
Cela viendra. Je n'ai que soixante-douze ans.

SCÈNE III.

UN LAQUAIS, *apportant des lettres;* M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

LE LAQUAIS, *à M. Dupuis, en lui donnant les lettres.*

Monsieur, voici vos lettres.

M. DUPUIS, *prenant les lettres avec empressement.*

Donne vite,
Donne, je les attends.

(Le laquais sort.)

SCÈNE IV.

M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

M. CLÉNARD, *d'un ton courroucé.*

Moi, monsieur, je vous quitte,
Pour vous les laisser lire en pleine liberté.

(Il sort.)

SCÈNE V.

M. DUPUIS, *seul, regardant sortir Clénard, et dans l'étonnement du ton brusque et piqué qu'il a pris.*

Oh ! si c'est un fonds d'équité
Qui force cet homme à se taire,
Je ne rencontre donc jamais de probité
Que lorsqu'à mes desseins je la trouve contraire...
(Jetant les yeux sur le paquet de lettres qu'il tient.)
Mais, dans mon embarras me voilà rejeté,
Si je ne tire point d'ici quelque clarté...
Voyons donc... Celles-ci sont des lettres d'affaire...
Encore... encor... Je les lirai demain...
(Il les met à mesure dans sa poche, et s'arrête à une petite lettre, écrite sur du papier à la mode.)
Peut-être celle-ci vient de mon émissaire,
Car je n'en connois pas la main...
(Jetant un coup-d'œil sur le dessus de cette lettre.)
Elle vient de Paris ; elle n'est point timbrée...
(La portant à son nez.)
Que diable ! elle est cruellement ambrée !...
(Mettant ses lunettes, pour en lire l'adresse.)
(Lisant l'adresse haut.)
Bon !... « A monsieur, monsieur Dupuis... »
(Il lit bas le dedans de la lettre.)
Lisons... Je ne sais où j'en suis !
(Continuant de lire bas, et s'arrêtant par intervalles.)
C'est un poulet : parbleu ! je n'ai plus de maîtresse...
Est-ce que je me tromperois?
Aurois-je donc mal lu l'adresse?
(Relisant l'adresse de la lettre.)
Non... « A monsieur Dupuis... chez monsieur Des Ronais... »

(Otant ses lunettes, et continuant avec la joie la plus marquée.)

Bon ! je n'avois pas lu l'adresse toute entière.
La dame s'est trompée en mettant le dessus.
A présent je n'en doute plus ;
Et je vois d'ici la manière
Dont s'est fait cet heureux quiproquo-là !... J'y suis !
En écrivant le dessus de sa lettre,
Bonnement, elle aura cru mettre :
« A monsieur Des Ronais, chez... chez monsieur Dupuis... »
(D'un ton sérieux, en se promenant.)
J'aurois à me faire un scrupule...
Si j'avois, par ma faute, ouvert un tel billet ;
(Gaîment.)
Mais c'est la leur... Il seroit ridicule
De ne pas profiter de ce tendre poulet,
Qui peut à mes délais servir de bon prétexte...

(Il reprend ses lunettes, et il lit, en marmotant entre ses dents, et laisse, par intervalles, échapper quelques mots.)

Relisons, et prenons d'après ceci mon texte.
« Hon... hon... hon... *à votre comtesse...* Hon... hon...
« hon.. hon... *c'est jeudi le jour...* Hon... hon... hon...
« *mon cher Des Ronais,* » et cætera.
C'est un bon rendez-vous, et donné pour jeudi,
A Des Ronais, et par une comtesse,
(Regardant si la lettre est signée.)
Qui ne se nomme pas... Mais, à ce ton hardi,
Du très grand monde... au style aisé, plein de noblesse,
Cette femme-là me paroît
Être de la plus haute espèce.
C'est de ces femmes qu'on connoît.

Dans le fond, je sens bien que c'est une misère
Qu'un tel arrangement... Je ne m'alarme guère
D'un goût foible, où le cœur n'est jamais pour rien... Mais,
Puisque j'ai preuve en main de cette belle affaire,
Je veux, au bruit que je prétends en faire
Que sur ce point-là Des Ronais
Juge mon courroux fort sincère,
Et là-dessus appuyer mes délais...
(De l'air le plus malin, et avec la joie la plus vive.)
Dans la circonstance où nous sommes,
Notre ami, vous avez un rendez-vous jeudi!
Ah! quelle joie! ah! quel heureux coup d'étourdi!..
(D'un ton sérieux et ferme.)
Le hasard m'a toujours mieux servi que les hommes...
(Apercevant sa fille et Des Ronais.)
Mais, ma fille avec lui paroît.

SCÈNE VI.

DES RONAIS, MARIANNE, M. DUPUIS.

DES RONAIS, *au fond du théâtre, à Marianne.*

Eh! se peut-il que cela soit?

MARIANNE.

Rien n'est plus vrai.

DES RONAIS.

C'est un fait incompréhensible.

M. DUPUIS, *à part, au bord du théâtre.*

Conservons bien notre sang-froid.

DES RONAIS, *à Marianne, en avançant.*

Mademoiselle, non... non, il n'est pas possible...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Mais, si vous ne m'en croyez pas,
Venez le demander à mon père lui-même.

DES RONAIS, *avec colère.*

Lui demander! le puis-je?... Hélas!
Je crains, dans ma colère extrême...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Parlez-lui; mais modérez-vous.

DES RONAIS, *à M. Dupuis, avec une colère qu'il veut retenir, et qu'il laisse échapper malgré lui.*

Dois-je croire, monsieur, qu'éprouvant ma constance,
Que lui portant les derniers coups,
Et de prétextes vains lassant ma patience,
Vous différiez encor notre hymen?

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et froid.*

Calmez-vous.
Mon dieu! pourquoi vous mettre en un si grand courroux?
Ne vous croyez-vous pas sûr de votre innocence?
Là, sans aigreur, expliquons-nous.
Ah! sans choquer les vraisemblances,
Pour vos galantes imprudences
J'ai pu souvent avoir quelques doutes sur vous.

MARIANNE, *vivement.*

Eh! ces doutes, mon père, il les lèvera tous.
Tous ces doutes sur lui, détaillez-les de grâce;
Il les éclaircira.

M. DUPUIS, *toujours du ton de l'ironie.*

Mais, moi, je n'en ai plus;
Ils sont tous éclaircis, ils sont tous résolus.
Depuis que je ne vous ai vus,
Les choses ont changé de face.

MARIANNE.

J'en étois sûre, et je l'avois bien dit
Que Des Ronais m'étoit fidèle.

M. DUPUIS, *ironiquement.*

A présent, c'est sans contredit...
Mais, moi, ma chère demoiselle,
Mais, moi, pouvois-je deviner
Qu'en ce siècle léger l'on fût amant fidèle?
Or, j'ai donc pu le soupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre belle...
(*Se retournant vers Des Ronais, avec un rire moqueur.*)
Et cela doit se pardonner.

DES RONAIS, *ne se possédant plus.*

Monsieur, quittez ce ton d'ironie éternelle;
N'avez-vous pas de façon moins cruelle
Pour trahir vos engagements?

M. DUPUIS, *reprenant le premier mot avec colère, se* *venant ensuite, et continuant, du ton de l'ironie* *plus amère.*

Trahir?... A vos emportements,
D'un ton plus doux je vais répondre;
Car dans cet instant-ci, je veux, pour vous confondre,
Prendre pour votre hymen tous nos arrangements...
(*A Marianne, en se retournant vers elle, et très vivement.*)
Assuré maintenant du cœur constant et tendre
De monsieur Des Ronais, je sens qu'il faut me rendre,
Et couronner un si loyal amour.

DES RONAIS, *à part.*

C'est encor là quelque détour.

M. DUPUIS.

Que dites-vous tout bas?... Écoutez donc, mon gendre:
Allons, pour votre hymen, sur-le-champ, prenons jour.

DES RONAIS, *d'un air troublé.*

Oui... monsieur...

M. DUPUIS, *avec malignité.*

Voyons donc celui que l'on peut prendre.
Voyons... C'est aujourd'hui mardi...
Il nous faut le temps nécessaire.
L'arrangement préliminaire,
Lui seul, peut, tout au plus se finir mercredi...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec un air de trouble et d'une vivacité brusque.*

Eh bien! monsieur, prenons jeudi.

M. DUPUIS, *d'un ton badin.*

Mais, vous êtes un étourdi,
Car jeudi vous avez affaire.

DES RONAIS, *étonné.*

Affaire?

MARIANNE, *à part, et avec surprise.*

Affaire?

M. DUPUIS, *à Des Ronais.*

Affaire... oui, monsieur, affaire, oui!...
(A Marianne.)
Un engagement, tout contraire,
Que je lui sais, et qui doit fort lui plaire,
L'empêche, mon enfant, de nous donner jeudi.

DES RONAIS, *d'un air embarrassé et inquiet.*

Je n'en ai point d'abord... Mais, en est-il qui tiennent...

MARIANNE, *à son père, et interrompant Des Ronais.*

Que veut dire un engagement?

DES RONAIS, *reprenant très vivement, à M. Dupuis.*

Je ne vous comprends nullement.
Ce soir, demain, jeudi, tous les jours me conviennent.

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Ils ne vous conviennent pas tous.
Pour jeudi, je sais mieux vos affaires que vous...

(*Lui montrant la lettre de la comtesse.*)
Regardez... Cette lettre étoit à mon adresse;
Elle est pour vous cependant...
(*D'un ton sérieux et affirmatif.*)
C'est par méprise, sans finesse
Que je l'ai lue, et par pur accident.

MARIANNE, *avec vivacité.*

De qui la lettre est-elle?

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Elle est d'une comtesse,
Que je ne connois pas; mais que, probablement,
Monsieur connoît beaucoup... mais excessivement.

DES RONAIS, *à part.*

Je suis perdu!

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Comment?

M. DUPUIS, *à Marianne, en lui montrant Des Ronaïs.*

Tiens, tiens : vois-tu son trouble?
J'en suis édifié: cela marque un bon fond.

DES RONAIS, *balbutiant.*

Je ne me... trouble... point.

M. DUPUIS, *en riant, à Marianne.*

Son embarras redouble.
Sa voix, ses yeux, son air, sa peur, tout le confond.

MARIANNE, *du ton de l'incertitude.*

Mais, c'est peut-être un tour que l'on lui joue,
Pour que ma jalousie...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Un moment, un moment :
Lisons la lettre; et qu'il la désavoue,
Ou qu'il s'en justifie.

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Eh bien! monsieur... Comment!
Vous ne répondez rien?... Ah! Des Ronais!

M. DUPUIS.

Écoute
Le billet qu'on écrit à cet homme galant.
Tu verras que tantôt j'avois raison, sans doute.
Pour l'épouser si vite il est trop sémillant.

(*Il veut lire.*)

« Ce lundi... »

DES RONAÏS, *l'interrompant et le tirant par la manche, en se cachant de Marianne, et voulant l'empêcher de lire.*

Eh! par grâce!...

M. DUPUIS, *secouant la tête.*

Oh! non pas... Sans votre façon dure,
Vos reproches amers sur ma mauvaise foi,
Ce n'eût été qu'entre vous seul et moi
Que j'eusse fait cette lecture;
Mais, pour me disculper de tous mes torts, je voi
Qu'à ma fille, à présent, malgré moi, je la doi...

(*Se retournant vers sa fille.*)

Lisons donc, pour cela, la lettre de la dame.

(*Il lit.*)

« Ce lundi. »

« Comment donc! depuis plus d'un mois, vous tour- « nez la tête à votre comtesse, et il y a huit grands jours « qu'elle n'a entendu parler de vous! Voilà une bonne « folie! Ceci auroit tout l'air d'une rupture, si je voulois « y entendre; surtout, depuis la dernière lettre que j'ai « reçue de vous, et qui étoit si gauche!.... Mais, finissons

« ceci : les ruptures m'excèdent; tout cela m'ennuie, et je « vous pardonne.

(*Interrompant sa lecture.*)

Au fond, pourtant, c'est une bonne femme.
Quelle clémence ! la belle âme !

(*Il continue de lire.*)

« C'est jeudi le jour de ma loge à l'opéra; venez. Je « reviens exprès de la campagne, ce jour-là, pour souper « avec vous... Je vous mènerai et vous ramènerai. A jeudi, « donc; je le veux. Entendez-vous que je le veux? Tâchez « de quitter vos Dupuis de bonne heure. (*S'interrom-« pant.*) Vos Dupuis? (*Il continue de lire.*) Je vous dé-« fends, surtout, de me parler de cette petite fille (*Il ôte « son chapeau à Marianne*) et de m'en dire tant de « merveilles. Il y a de quoi en périr d'ennui; ou ce qui « seroit cent fois pis encore, il faudroit en devenir ja-« louse..... A jeudi, mon cher Des Ronais. Rancune te-« nante, au moins ! »

(*Il regarde Des Ronais et Marianne tour à tour, et ils restent tous un moment sans parler.*)

Qu'est-ce?.... Eh bien ! vous voilà tous deux pétrifiés ?....

(*A Marianne.*)

Ma fille, vous voyez, sans que je le prononce,
Tous mes délais justifiés...

(*A Des Ronais, en lui remettant la lettre de la comtesse.*)

Comme un homme poli, vous, vous devez réponse
A ce billet galant, vif et des plus instants;
Et pour la faire, moi je vous donne du temps....
Mais, mais, beaucoup !... un temps considérable !

MARIANNE, *à Des Ronais, du ton du sentiment.*

Quoi ! vous me trompiez ?... vous ! Quoi ! vous, Des Ronais

M. DUPUIS, *d'un ton de gaîté.*

Eh! vraiment, il nous trompoit tous!

DES RONAIS, *d'un air modeste et affligé.*

Eh! monsieur, est-ce à vous de me trouver coupable?
J'aurois bien des moyens pour me justifier,
Si je n'avois en vous un juge qui m'accable,
Et qui ne veut que me sacrifier.

MARIANNE, *avec un peu de dédain.*

Vous vous justifieriez!

M. DUPUIS, *d'un air triomphant.*

On peut l'en défier.

DES RONAIS, *vivement, à Marianne, en se jetant à ses pieds.*

Non, vis-à-vis de vous, divine Marianne!
Je suis un criminel, qui tombe à vos genoux.
Je mérite votre courroux;
Et, moi-même, je me condamne,
Je m'abhorre!... Qui? moi... j'ai pu blesser l'amour...
L'amour que j'ai pour vous!... Par un juste retour,
Punissez-moi, soyez impitoyable;
De votre colère équitable
Faites-moi sentir tous les coups,

(*A M. Dupuis, en se relevant.*)

Je ne m'en plaindrai pas... Mais vous, monsieur, mais vous!
Si vous ne cherchiez pas des prétextes plausibles
Pour pallier vos refus éternels,
Tous mes torts à vos yeux seroient moins criminels;
Ils seroient moins irrémissibles.

M. DUPUIS, *d'un air ironique.*

Vous le croyez?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oui, sans cela, monsieur,

Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur,
Que l'on pardonne à l'âge, et qu'il m'a fait commettre.
Vous me justifieriez vous-même, et par la lettre
Dont ici contre moi vous venez d'abuser...

(M. Dupuis marque de la surprise.)

Rien n'est plus vrai... Vous avez trop d'usage,
D'habitude du monde, et vous êtes trop sage
Pour que ce vain écrit, qui sert à m'accuser,
Ne pût, si vous vouliez, tourner à m'excuser...
Examinons-le, et voyons ce qu'il prouve.
Voici d'abord ce que j'y trouve.

(Il lit.)

« Comment donc! depuis plus d'un mois, vous tournez
« la tête à votre comtesse? »

(Interrompant sa lecture.)

« Depuis un mois... » Ce fut au bal de l'Opéra
Que s'engagea cette sotte aventure...
Voyez... Mais, pesez donc sur le temps qu'elle dure!

(Lisant.)

« Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu parler
« de vous... »

(Interrompànt sa lecture.)

Plus bas.

(Lisant.)

« Ceci auroit tout l'air d'une rupture... »

(Interrompant sa lecture.)

Oui, l'air d'une rupture!...
C'en est une, bien une, une qui durera;
Une bien complète, bien sûre,
Ou jamais femme n'y croira.

MARIANNE, *en soupirant et sans le regarder.*

Comment vous croire, vous?

DES RONAIS, *vivement.*

Que vous m'affligeriez
Si vous pensiez qu'en cette aventure fatale ;
Elle ait, un seul instant, été votre rivale !
Ne l'imaginez pas... vous vous dégraderiez.

M. DUPUIS, *à Marianne, d'un ton railleur et gai.*

Qu'il connoît bien le cœur des femmes !
Il est vif, éloquent... Je ne suis plus surpris
S'il fait tourner la tête à de fort grandes dames.

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Infidèle !... eh ! voilà le prix...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Voilà comme l'amour échauffant ses esprits,
Et lui prêtant son éloquente ivresse,
Il enflamma cette comtesse
Dont il étoit... et dont il est encore épris.

DES RONAIS, *impétueusement, à Marianne.*

Moi, de l'amour pour elle ! Est-ce ainsi qu'on profane
Le nom d'amour?... Le plus profond mépris
Est le seul sentiment, oui, le seul, Marianne,
Qu'elle ait excité dans mon cœur !..
Je le prouve encor par sa lettre.

(*Lisant.*)

« Surtout, je vous défends de me parler de Marianne... »

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Ah ! tout beau ! daignez me permettre...
Lisez comme on a mis, comme on a voulu mettre.
« Cette petite fille ! »

DES RONAIS, *vivement.*

Eh bien ! soit. Oui, monsieur.

(Lisant.)

« Surtout, je vous défends de me parler de cette pe-
« tite fille..... *(Il mâchonne les derniers mots à Ma-
« rianne.)* et de m'en dire tant de merveilles. »

(A Marianne, en interrompant sa lecture,)

Pendant le peu de temps qu'a duré mon erreur,
Je n'étois plein que de vous-même.
Je ne lui parlois que de vous,
De votre cœur, de mon amour extrême;
De nos sentiments les plus doux;
Du désir vif et du bonheur suprême
De me voir un jour votre époux.
Son orgueil, non son cœur, me paroissoit jaloux
De ces objets toujours présents à ma pensée;
Mais sans cesse mon cœur les lui présentoit tous;
Et quoiqu'au fond de l'âme elle en fût offensée,
Elle-même, elle étoit forcée
De ne me parler que de vous.

MARIANNE, *s'attendrissant et soupirant.*

Hélas!

M. DUPUIS, *du ton du dépit.*

Quelle foiblesse extrême!
Tu t'attendris?

MARIANNE, *voulant cacher son trouble.*

Moi! je m'attendris, moi?

M. DUPUIS.

Eh! mais, sans doute. Eh! parbleu! je le voi...

(Du ton le plus railleur.)

Pauvre dupe! crois-tu que sans partage il aime?

MARIANNE, *d'un ton tendre, et troublée.*

Mon père! eh! je ne crois rien, moi.

DES RONAIS.

Ah! croyez que vous seule, et toujours adorée,
Vous régnâtes toujours sur ce cœur emporté
Par une folle ardeur, de si peu de durée...
(A M. Dupuis.)
Et, pour vous pénétrer de cette vérité,
Regardez Marianne... et voyez, d'un côté,
La décence et l'honnêteté,
Le sentiment, une âme... eh! quelle âme adorable!
Sa tendresse pour moi... mais que j'ai mérité
De perdre, en me rendant coupable;
Et voyez, de l'autre côté...

M. DUPUIS, *l'interrompant brusquement.*

Phébus que tout cela!

MARIANNE, *avec vivacité et trouble.*

Mais, non. En vérité,
Je suis bien loin ici de prendre sa défense,
Ni même dans l'aveu de son extravagance
De vous faire observer, au moins, sa bonne-foi...
Non, sa légèreté m'offense,
J'y suis sensible, je la voi.
Mais, vous, mon père, hélas! pourquoi
En montrez-vous encor plus de courroux que moi?
Malgré toute la complaisance
Et le respect que je vous doi,
Voulez-vous enfin que je pense...

M. DUPUIS, *l'interrompant, avec colère.*
(A part.)
Quoi donc! que penses-tu?... J'enrage!

MARIANNE, *avec un peu d'humeur.*

Mais, je croi,
Sans m'éloigner trop de la vraisemblance,

Que les torts (trop réels) de monsieur Des Ronais
Vous servent bien dans les projets
Que vous vous étiez faits d'avance.

M. DUPUIS, *toujours avec colère.*

Quels projets?... Ma conduite est toute simple... Eh! mais,
C'est le fait seul qui parle, et que je te présente :
Des Ronais aime ailleurs.

MARIANNE, *pleurant de dépit.*

Aimer! c'est bientôt dit;
Aimer!... Que votre âme est contente
D'appuyer sur ce mot... que mon cœur contredit!

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et amer.*

Eh! oui, flatte-toi donc que cette grande dame
N'a plus aucun droit sur son âme,
Et ne lui fera pas négliger les Dupuis,
Et la petite fille!

DES RONAIS, *en fureur.*

Ah! monsieur, je ne puis
Tenir à ce reproche horrible.

MARIANNE, *à part.*

Eh! son projet est bien visible.

DES RONAIS, *avec transport.*

Marianne, de mille coups
Je percerois ce cœur s'il eût été sensible,
Un seul instant, pour une autre que vous.

M. DUPUIS, *très brusquement.*

Bon! bon! discours d'amants!... Ils se ressemblent tous.

MARIANNE, *naïvement et très vivement.*

Non, ceux-là sont sentis.

DES RONAIS, *avec la dernière impétuosité.*

Sans doute, et c'est mon âme
Qui parle, qui vous peint, qui veut, en traits de flamme,

Dans votre cœur graver mon repentir...
Dans le mien le remords s'est déja fait sentir.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon amour réclame
Contre l'erreur qui l'a surpris...
Si vous saviez tout le mépris
Que, dès cet instant-là, j'ai conçu pour moi-même,
Pour ma fatuité, pour ma foiblesse extrême...
(Se jetant aux pieds de Marianne.)
Oui, Marianne, ici je le jure à vos pieds,
Malgré votre courroux, malgré vos justes plaintes,
Si vous aviez pu voir mes remords et mes craintes,
Vous-même vous me plaindriez.

MARIANNE, *avec émotion et dignité.*

Écoutez, Des Ronais... Je veux votre parole
De ne revoir jamais la comtesse...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! l'honneur,
L'amour font le serment; et si je le viole,
Que je perde à la fois la vie et votre cœur!

MARIANNE, *avec dignité et force.*

Je le reçois, et vous pardonne.

DES RONAIS, *se relevant.*

Trop généreuse amante!

M. DUPUIS, *en fureur, à Marianne.*

Eh! comment donc! comment!
C'est au moment où je vous donne
Une preuve invincible...

MARIANNE, *l'interrompant, avec feu.*

Oui, c'est dans ce moment,
Mon père, où dans l'aveu naïf de sa foiblesse,
Je vois moins son aveuglement
Que ses remords et sa tendresse,
Où de ce même égarement

Je crois voir et trouver la cause,
Et l'excuse dans vos délais...

M. DUPUIS, *l'interrompant, en colère.*

Parbleu ! ceci n'est pas mauvais,
Et c'est fort bien prendre la chose !
D'après cet éclaircissement,
Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'est moi qui suis coupable ! En sorte...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Mon père, pardonnez : je sens que je m'emporte ;
Mais vous m'aimez, vous voulez mon bonheur :
Moi-même, à nous unir souffrez que je vous porte ;
L'hymen m'assurera de sa constante ardeur...
(Avec dignité et force, en montrant Des Ronais.)
Des Ronais est rempli d'honneur :
Mon pardon généreux sur l'âme de monsieur
Doit faire une impression forte ;
Et je vous réponds de son cœur.

M. DUPUIS, *hors de toute mesure.*

Quelle est ta caution? L'amour qui te transporte?...
C'est une déraison qui me met en fureur...
Non, non, ce n'est qu'après les plus longues épreuves
Que je ferai de monsieur Des Ronais
Qu'il sera ton époux... Je veux qu'il le soit ; mais,
De sa bonne conduite il me faut d'autres preuves.
Je n'agis point en étourdi...
(A Des Ronais, du ton le plus ironique, mêlé d'amertume et de colère.)
Non, monsieur, non, ce n'est point encor pour jeudi.

DES RONAIS.

Daignez m'écouter....
(M. Dupuis sort, sans vouloir l'entendre davantage.)

SCÈNE VII.

DES RONAIS, MARIANNE *dans le plus grand abattement.*

DES RONAIS.

Il nous quitte....
(Se jetant aux pieds de Marianne.)
Ah ! Marianne, à vos genoux
Souffrez que je me précipite !
Mon cœur reconnoissant...

MARIANNE, *d'un ton triste et tendre, en le relevant.*

Arrêtez ; levez-vous.
Laissez-moi seule à mes pensées.
Restez ici : ne suivez point mes pas.
(Elle veut s'en aller.)

DES RONAIS, *hors de lui-même, et l'arrêtant.*

Je vois sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées...
O ciel ! quoi ! mon pardon, hélas !...

MARIANNE, *l'interrompant, avec beaucoup de trouble.*

Monsieur, laissez ces vains éclats.
Je vous ai pardonné... je ne m'en repens pas ;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude...
(D'un ton entrecoupé, et retenant ses larmes.)
Mais mon esprit de son étonnement
N'est point encor remis... Un peu d'inquiétude
Me fait désirer un moment
De repos et de solitude.
Laissez-moi donc, de grâce !
(Elle fait encore quelques pas pour sortir.)

DES RONAIS, *l'arrêtant encore:*

Ah! que du moins
Je m'afflige avec vous des chagrins que je cause!

MARIANNE, *sentant couler ses larmes.*

Non, demeurez... Souffrez que je m'oppose
A rendre vos yeux les témoins
Et d'un reste de crainte et de justes alarmes...

(Les larmes la gagnent; et elle fait, de nouveau, deux ou trois pas pour sortir.)

DES RONAIS, *voulant la suivre.*

Non, non, je dois vous suivre; et sur vos feux trahis...

MARIANNE, *l'interrompant, d'un ton entrecoupé, et pleurant.*

Non, je veux vous cacher mes larmes...
Restez, je le veux.

DES RONAIS, *s'inclinant.*

J'obéis.

(Marianne sort.)

SCÈNE VIII.

DES RONAIS, *seul, d'un air triste.*

Pour obtenir ma grâce entière,
Et rendre en même temps le calme à ses esprits,
Cherchons quelque moyen, dont la vive lumière
Montre encor mieux l'amour dont mon cœur est épris.

(Il sort par le côté du théâtre opposé à celui par lequel Marianne est sortie.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DES RONAIS, *seul, et tenant une lettre ouverte.*

Marianne est plus calme, enfin; et je respire...
Mais, pour satisfaire, en ce jour,
Ma délicatesse et l'amour,
Je veux encore ici lui lire
Ce billet, que je viens d'écrire
A la comtesse... A sa campagne, après,
Je le lui fais rendre par un exprès.
Déja, pour y voler, comme je le désire,
La Brie est à cheval, et m'attend pour partir...
Le style seul du billet doit suffire
Pour dissiper et pour détruire
(*Apercevant Marianne.*)
Jusqu'au moindre soupçon... Mais, je la vois sortir.

SCÈNE II.

MARIANNE, DES RONAIS.

DES RONAIS, *montrant le billet à Marianne.*

Marianne, je vous conjure
Que, pour vous voir sceller mon pardon encor mieux,
Par grâce, vous daigniez jeter ici les yeux
Sur ce billet, qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traversá mes vœux.

MARIANNE, *souriant, et prenant le billet.*

Donnez. Voyons-en la tournure.

(Jetant un coup-d'œil rapide sur le billet.)

(Lui montrant un mot qu'elle désapprouve dans le billet.)

La lettre est froide; elle est bien... Mais je veux
Que vous adoucissiez cette expression dure;
Ce mot seroit trop cruel.

DES RONAIS, *très vivement.*

Quoi! c'est vous,
C'est vous dont l'âme généreuse,
Dont la main détourne les coups
Que je voulois porter à la femme odieuse
Qui m'attira votre courroux?
L'expression n'est pas trop dure...

(Lui faisant relire bas l'endroit qu'elle veut qu'il adoucisse.)

Quoi! trouvez-vous que ce soit une injure?
Ne sentez-vous pas bien qu'il faut...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Non, Des Ronais; il faut être juste, ou, plutôt,
Il faut aller plus loin en affaire semblable.
Une femme fût-elle encore plus blâmable,
Un galant homme doit toujours
Épargner la moins respectable,
Sur elle ménager son style et ses discours,
Ne pas même laisser échapper un murmure...
Changez donc... Mais, laissons toute cette écriture...

(Déchirant le billet.)

Je suis contente; et tout est oublié.

DES RONAÏS, *avec la dernière vivacité.*

Que je me sens humilié!
O ciel! combien tout ceci me condamne!
Ce pardon généreux, ces nobles sentiments
Ont, pour jamais, charmante Marianne,
Posé le terme à mes égarements...
(Voulant se jeter à ses pieds.)
Je le jure à vos pieds.

MARIANNE, *l'empêchant de se jeter à genoux.*

Tout est dit, et j'y compte.

DES RONAIS.

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur sent...
Mais, avec votre père il nous faut, à présent,
L'explication la plus prompte.

MARIANNE, *en soupirant.*

Hélas! je viens de l'avoir.
Il ne m'a répondu que par un badinage
Qui m'a mise au désespoir.

DES RONAIS.

Eh bien! c'est donc à moi, sans tarder davantage,
A le pousser à bout sur notre mariage...
Je vais lui parler seul, d'abord; car, sur ce point,
Je saurai l'attaquer avec plus d'avantage
Et plus de force encor quand vous n'y serez point.
Outre qu'à mon amour la justice se joint,
Vos divins procédés font passer dans mon âme
Cette éloquence du cœur
Qui persuade et dont je sens la flamme.
De ce combat je sortirai vainqueur.

MARIANNE, *voyant paroître son père dans le fond.*

Plongé dans la rêverie,
Il vient... Mais il ne nous voit pas.

DES RONAIS, *très vivement.*

Je cours donner un contre-ordre à La Brie;
Et, dans l'instant, je reviens sur mes pas
Terminer seul avec lui nos débats...
Vous, cependant, ne vous éloignez pas...
(*Lui montrant une pièce voisine.*)
Écoutez tout de cette galerie;
Et s'il faut m'appuyer, paroissez, je vous prie.
(*Marianne sort d'un côté, et Des Ronais sort d'un autre.*)

SCÈNE III.

M. DUPUIS, *seul, et rêveur.*

Rien ne pourra-t-il ramener
Dans ma maison la paix intérieure?
J'ai bien fait aujourd'hui le plus morne dîner
Que l'on se puisse imaginer!
Voir, d'un côté, Marianne qui pleure;
De l'autre, son amant triste et désespéré,
Prêt à faire éclater un dépit concentré...
Mais, que leur vain chagrin augmente ou se dissipe,
Je soutiendrai tous leurs combats.
Je pars toujours de mon principe:
Non, ils ne se marieront pas,
Ils ont beau faire, avant le terme
Que je me suis prescrit, et que j'y mets,
Et que tous leurs efforts n'avanceront jamais.
J'ai la raison pour moi; je demeurerai ferme...
Marianne me quitte et vient de me presser.
Des Ronais va venir... S'ils vont recommencer,
Je leur dirai tout net ma façon de penser,
Et les suites qu'elle renferme...

(*Apercevant Des Ronais.*)
Mais, le voici.
(*Des Ronais paroît. Ils se saluent, et ils sont un instant sans se parler, et à se regarder.*)

SCÈNE IV.

DES RONAIS, M. DUPUIS.

DES RONAIS, *d'un air doux et affectueux.*

Monsieur, au nom de l'amitié
Et de la plus vive tendresse,
De mes tourments ayez quelque pitié.
Ah! si mon sort vous intéresse,
Vos yeux me verront-ils sans cesse
Dans la peine et dans la douleur,
Quand, dans vos mains, vous tenez mon bonheur?

M. DUPUIS, *d'un air railleur, et de gaîté affectée.*

Mon cher ami, je vous confesse
Que je ne puis croire au malheur
D'un galant tel que vous, d'un aimable vainqueur,
Adoré par une comtesse;
Sans ce que j'ignore, d'ailleurs...
Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs:
L'hymen les faneroit au printemps de votre âge.

DES RONAIS.

Le trait piquant d'un cruel badinage
Passant le but le manque... Il ne me touche plus...
Mais d'un ton sérieux traitons mon mariage,
Et parlons net là-dessus,
Ou bien je prends tout ce langage
Et vos délais pour des refus.

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux et impatient.*

A des réponses sérieuses
Croirez-vous gagner?... En ce cas,
Vous vous tromperiez fort.

DES RONAIS, *très vivement.*

Vous ne m'effrayez pas
Par vos menaces captieuses...
Dans mon esprit c'est un point arrêté:
Je veux percer l'obscurité
De ce mystère qui s'oppose
A toute ma félicité.
J'attends de vous, et l'honneur vous impose
De m'en développer la véritable cause.
Plus de détours, monsieur, et j'ose
En appeler à votre probité.

M. DUPUIS *avec la dernière impatience.*

Eh bien! vous saurez donc la chose.
Aussi bien suis-je las d'être persécuté...
De mes délais apprenez donc la cause,
Et le principe où je suis arrêté...
(Hésitant, et avec un peu de honte.)
Il vient d'un sentiment que vous croirez bizarre,
(Quoique très vrai, pourtant,) et qui n'est point si rare;
Mais que dans la jeunesse on n'a point, mon ami.
C'est la défiance des hommes,
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi;
Surtout, dans le siècle où nous sommes...
C'est en partant d'après ce principe ennemi
Que j'entends, que je veux que votre mariage...
(Il dit les deux derniers vers avec peine et d'un ton entrecoupé et attendri.)
Que vous pressez tous deux si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

SCÈNE V.

MARIANNE, M. DUPUIS, DES RONAIS.

MARIANNE, *très tendrement, à M. Dupuis.*

QU'AI-JE entendu, mon père? Eh! quelle affreuse image!..
Survivrai-je à ce coup du sort?...
Quoi! vous voulez que j'envisage
L'époque de mon mariage
Et mon bonheur dans votre mort?
Ah! parlez : quel sujet contre moi vous anime?
Qu'ai-je fait pour perdre à la fois
Votre tendresse et votre estime?

DES RONAIS, *très vivement.*

Son estime?... Hélas! je le vois,
Vous ignorez la défiance extrême
Dont son cœur s'est armé contre le genre humain.
C'est cette défiance même
Qui fait qu'il me refuse aujourd'hui votre main.
Il craint que, devenu son gendre, moi, qui l'aime,
Je ne sois un ingrat demain;..
Et que vous, sa fille, vous-même,
Vous ne perdiez aussi tout sentiment humain...
Pour gagner son estime il n'est aucun chemin.

M. DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*

Non, mes enfants, je vous estime,
Et je vous aime tous les deux...
(*Reprenant un ton ferme et décidé.*)
Mais, puisqu'en termes clairs il faut que je m'exprime,
Je ne vous mettrai point dans le cas hasardeux
Où vous pourriez perdre de cette estime,
En me manquant peut-être tous les deux.

DES RONAIS.

Vous manquer?

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Nous, mon père? et cette prévoyance...

DES RONAIS, *l'interrompant, à M. Dupuis.*

Ce doute injurieux...

M. DUPUIS, *les interrompant tous les deux vivement.*

Eh! dépend-il de soi
De se remplir de cette confiance
Que vous croyez que je vous doi?...
J'étois né confiant, mais je cessai de l'être
Quand l'âge ouvrit mes yeux, et qu'il me fit connoître
Le cœur de l'homme malgré moi.
Je me suis vu trahir par gens de toute espèce;
Indifférents, amis, parents, femme, maîtresse:
Tous ceux que j'ai servis... Je dis tous, m'ont manqué.
Ce n'est partout qu'apparence traîtresse:
Tout paroît sentiment, amitié, foi, tendresse;
Mais ce sont faux dehors... Tout dans l'homme est masqué.

DES RONAIS, *avec impatience.*

Eh mais! monsieur, à vous entendre,
La vertu ne seroit qu'un être de raison?

M. DUPUIS, *vivement.*

Non, monsieur, elle existe; et, bien loin de répandre
D'un sentiment si faux le dangereux poison,
Je dis que je l'aimai dès l'âge le plus tendre;
Que sa voix m'enflamma dès que je pus l'entendre.
J'y crois... Sans doute, il est des hommes vertueux;
Mais comment les connoître? A quel signe se rendre?
Voit-on du cœur humain les replis tortueux?
Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre?

DES RONAIS, *vivement aussi.*

Notre candeur dépose ici pour nous;
Et de nos sentiments tout a dû vous instruire.

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Oui, mon père... Eh! comment pouvez-vous ne pas lire
Dans deux cœurs qui sont tout à vous?

M. DUPUIS, *tendrement et avec le dernier pathétique à Marianne.*

Je sais vos sentiments, et je les connois tous...
(*A Des Ronais.*)
Je crois, j'ai toujours cru votre amitié sincère....;
Mais l'avenir peut tout changer...
Plus votre tendresse m'est chère,
Moins je veux courir le danger
De perdre ce seul bien qui m'attache à la vie.
Ce n'est que par vous deux que je tiens au bonheur;
Du plus mortel chagrin elle seroit suivie,
Si je voyois languir ou s'éteindre l'ardeur
De cette amitié si chérie...
(*Leur prenant la main tour à tour, et la leur serrant en pleurant.*)
Mes seuls, mes vrais amis, hélas! si vous m'aimez,
Pour vous unir, attendez, je vous prie,
Que par vous mes yeux soient fermés...
Je crains... (eh! cette crainte est loin d'être guérie)
Que vous n'abandonniez un père en ses vieux jours...
Ah! refuseriez-vous à mon âme attendrie
D'en finir avec vous le cours?

MARIANNE, *très vivement et très tendrement.*

Nous comptons bien vivre avec vous toujours.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité, à M. Dupuis.*

Oui, notre hymen rendra cette union plus stable.

Nous ne ferons pas deux maisons;
Même logis et même table,
Mêmes amis et mêmes liaisons.

M. DUPUIS, *très vivement.*

Eh! que dites-vous là, tous deux?... Eh! quelle enfance!
Que l'homme vous est peu connu!
Que vous manquez d'expérience!
L'on sent bien, mes enfants, que vous n'avez rien vu....
(*A Des Ronais.*) (*A Marianne.*)
Quand vous, Des Ronais... vous, ma fille,
Vous serez occupés, d'abord, de votre amour,
Qu'après cela viendront les soins d'une famille,
Qu'aux devoirs les plaisirs succédant tour à tour,
Vous recevrez chez vous et la ville et la cour;
Que, pour suffire à ce brillant commerce,
Tous vos moments seront comptés,
Qu'ensuite, enfin, des deux côtés,
Les passions viendront à la traverse,
Je dois beaucoup compter sur vos bontés?...
L'amitié des enfants passe alors comme un songe,
C'est dans le tourbillon, où le monde les plonge,
Hélas! c'est dans ces temps de travers et d'écart,
Qu'à peine la jeunesse songe
A l'existence d'un vieillard.

MARIANNE.

Eh! mon père...

M. DUPUIS, *l'interrompant avec feu.*

Eh! ma fille, on ne voit dans le monde
Que des pères abandonnés
A leur solitude profonde,
Par des enfants, souvent qui les ont ruinés...
Mais en voit-on d'assez bien nés

Pour oser, en public, faire leur compagnie
De ces vieillards infortunés?...
Ils leur feront, et par cérémonie,
Une visite ou deux par mois,
Seront distraits, rêveurs, immobiles et froids :
Dans un fauteuil viendront s'étendre ;
Parleront peu, ne diront rien de tendre,
Et s'en iront après avoir bâillé vingt fois.

DES RONAIS, *très tendrement.*

De grâce! écoutez-moi, mon père!...
Souffrez que je vous puisse appeler de ce nom.

M. DUPUIS, *l'embrassant avec transport.*

Eh! je le suis... Crains-tu que je te dise non
A cette expression si chère?...
Mon cher fils! oui; tu l'es.

DES RONAIS, *avec la plus grande passion.*

Mon père! eh bien! mon père!
Vous pour qui je me sens, en effet, pénétré
D'une tendresse vive et vraiment filiale,
Je ne dispute plus; eh bien! qu'à votre gré
J'aie ou tort ou raison, la chose m'est égale...
Par les plus forts raisonnements,
Ce n'est plus votre esprit que je prétends convaincre,
C'est votre cœur que je veux vaincre
Dans ses derniers retranchements...
Non, vous n'êtes point insensible :
Ne vous dérobez point aux tendres mouvements,
Très respectable ami, qu'il est presqu'impossible
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux moments...
Que l'amour paternel, notre commune flamme,
Qu'une fille, un fils, deux amants,
Que l'amitié, l'amour, la nature, en votre âme,

Par la réunion de tous ces sentiments;
En l'embrasant du feu qui nous enflamme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmants...
C'est votre cœur, lui seul, lui seul que je réclame...
Vous vous attendrissez, mon père!... A vos genoux
Je lis dans vos regards que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre âme.

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups.

M. DUPUIS, *très attendri et très ému.*

Oui, tu m'as attendri, mon fils... Mais plus tu m'aimes,
Plus je sens, par tes transports mêmes,
Quel vide affreux et quel malheur
Me causeroit, dans ma vieillesse,
(D'ailleurs, privé de tout) la perte de ton cœur!...
(Montrant Marianne.)
Ou la perte de sa tendresse...
Et c'est avec chagrin et c'est avec douleur
Que je vous dis que, soit ou raison ou foiblesse,
(D'une voix entrecoupée et presqu'en pleurant.)
Je pense comme auparavant....
Non, quelque désir qui vous presse,
Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DES RONAIS, *se relevant avec emportement.*

Eh bien! monsieur, puisque rien ne vous touche,
Que le spectacle attendrissant
De l'amour malheureux n'est point assez puissant
Pour fléchir votre cœur farouche;
Que l'on ne peut, d'ailleurs, convaincre votre esprit,
Que votre affreuse défiance,
Qu'un soupçon outrageant nourrit,
Au fond nous croit sans âme et sans reconnoissance;

Enfin, que vous nous méprisez...
Car c'est là du mépris... Croyez-vous qu'on m'
Par des discours subtilisés?
En ce cas-là, d'abord, hautement je refuse
Votre charge, dont vous osez
Penser que mon chagrin s'amuse;
Votre charge, qu'à tort ici vous supposez
Que je dois prendre pour un gage
De votre estime et de votre amitié...
Non, sans votre agrément à notre mariage,
Vous n'avez rien fait qu'à moitié;
Ou, plutôt, je dis davantage,
Pour blesser mon orgueil vous en auriez trop fait...
Sans notre hymen, de quel droit, en effet,
Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
De me faire de vous recevoir un bienfait?
D'ailleurs, que faudroit-il qu'en l'acceptant je fisse?
Oseriez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoissant d'un service,
Quand, d'un autre côté, vous feriez mon malheur?
Voudriez-vous, enfin, que je choisisse
Justement pour mon bienfaiteur
Celui qui de mes maux est et veut être auteur?

M. DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*

Monsieur!... monsieur! mon amitié vous passe
Pour ce moment, encore...

MARIANNE, *l'interrompant, à Des Ronais, très vivement.*

Ah! Des Ronais, de grâce!
Modérez-vous, et m'écoutez.

DES RONAIS, *très impétueusement.*

Non, mademoiselle, arrêtez!...

Je ne veux prendre ici conseil que de moi-même.
Je n'en veux plus recevoir en ce jour
Que de mon désespoir extrême;
Que de l'excès de mon amour.
(À M. Dupuis, d'un air troublé et d'une fureur à ne plus se connoître.)
Monsieur, Marianne est en âge,
Et peut, suivant et les lois et l'usage,
Disposer de sa main... Si vous n'écoutez rien,
Je lui donne la mienne, et j'y joins tout mon bien.

MARIANNE, *reculant d'étonnement.*

Des Ronais!

M. DUPUIS, *avec surprise et colère, à Des Ronais.*

Que viens-je d'entendre?
Comment! monsieur, vous entreprendriez...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impétuosité.*

Oui, nous devons plus entreprendre...
Après nous être ainsi, malgré vous, mariés,
Nous vous forcerons à nous rendre
Votre estime et votre amitié,
Par nos soins, nos respects, notre amour vif et tendre,
Que vous n'avez voulu connoître qu'à moitié...
Notre âme à votre cœur saura se faire entendre.
C'est par nos sentiments que nous vous contraindrons
A vous reprocher vos caprices,
A gémir sur vos injustices;
Et cette fille tendre et moi, nous finirons,
Monsieur, par faire les délices
De vos jours fortunés, que nous prolongerons.

M. DUPUIS, *à part, et dans le dernier trouble.*

Où suis-je?

MARIANNE, *avec vivacité.*

O ciel! je ne suis point complice
De sa folle témérité...
(A Des Ronais.)
Des Ronais! quoi! faut-il que pour vous j'en rougisse!...
Monsieur, vous seriez-vous flatté
Que par l'amour que j'ai pour vous, je fisse
Et le malheur et le supplice
D'un père généreux, de qui la probité
Fit autrefois pour moi le triste sacrifice
De toute sa félicité?

DES RONAIS, *très vivement.*

Quoi! vous m'aimez, et votre cruauté...

MARIANNE, *l'interrompant.*

(Montrant M. Dupuis.)
Je vous aime, il est vrai; mais j'aurai le courage
D'être toujours soumise à son autorité...
Entre mon père et vous tout mon cœur se partage;
Et quel que soit mon désespoir...
(Vivement, à M. Dupuis.)
Je vous dois tout, mon père, et ma tendresse extrême
Ira plus loin encor que mon devoir...
Pour vous prouver à quel point je vous aime,
J'immolerois ma vie et mon amour lui-même,
Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir.

M. DUPUIS, *à part et très attendri.*

Je ne saurois parler; je sens couler mes larmes...
(A Marianne.)
Ma chère enfant!
(Il la serre entre ses bras.)

DES RONAIS, *à Marianne.*

Ah! contre nous

C'est donner de nouvelles armes.
Marianne, que faites-vous?

MARIANNE, *vivement.*

Mon devoir.... Mais, monsieur, si mon obéissance
Vous fait douter de mon amour;
Ou, si vous ne pouvez vous armer de constance,
Et vous flatter de l'espérance
De fléchir notre père un jour,
Je vous remets la foi que vous m'avez jurée...
(En pleurant.)
De douleur j'en suis pénétrée...
J'en mourrai... mais je vous la rends...
(Reprenant un ton très ferme.)
Vous ne devez, dans tous nos différents,
A mon père aucun sacrifice;
Mais, moi!... s'il en étoit encore de plus grands,
Il faudroit que je les lui fisse.

DES RONAIS.

Ah! cruelle!

M. DUPUIS, *en sanglotant, à Marianne.*

Ah! ma fille!

MARIANNE.

Eh! n'appréhendez pas
Que ma douleur soit une feinte
Pour vous livrer, après, tous les jours des combats,
Et disputer sur votre crainte...
Non, non, je m'interdis le reproche et la plainte;
Je me contenterai de soupirer tout bas...
Vous n'en verrez pas moins ma tendresse s'accroître;
Et, dans cet instant même, enfin, je ne dis pas,
Comme bien des enfants diroient en pareil cas,
Que je vais, pour toujours, m'enfermer dans un cloître..

Non, je vous consacre mes jours,
Mon père ; ils sont à vous.... Je vous les dois, mon père ;
Puissent-ils vous servir plus que je ne l'espère,
Et puisse ma douleur n'en point trancher le cours,
Tant qu'ils vous seront nécessaires,
Et tant que je pourrai, par mille soins sincères,
Vous être de quelque secours !

M. DUPUIS, *à part, avec violence et attendrissement.*

Hélas ! mon cœur se brise !... Ah ! mon âme s'égare
Dans ses différents mouvements...
(*A Marianne, en pleurant.*)
Non, je ne serai point, ma fille, assez barbare,
Pour résister aux sentiments,
Aux traits d'une amitié si naïve et si rare.

MARIANNE.

Mon père !...

M. DUPUIS, *l'interrompant impétueusement.*

Mon enfant, tu ne m'as point ôté
Sur la trop foible humanité
Ma façon de penser, que l'on nomme cruelle,
Et qui, pourtant au fond, n'est que la vérité ;
Mais je cède aux transports dont je suis agité.
Je ne veux point laisser à ma raison fidèle
Le temps de refroidir ma sensibilité...
Qu'aujourd'hui votre hymen se fasse...
(*Montrant Des Ronais.*)
Aujourd'hui donne-lui la main...
Je ne répondrois pas demain
De t'accorder la même grâce...
Mais dans ce moment-ci (que j'ai peur qui ne passe)
Je me regarderois comme un père inhumain,
Si, plein du trouble tendre où mon âme s'emporte,

Je persistois encor dans mes refus,
Et si je combattois cette impression forte
Qu'en cet instant font sur moi tes vertus.

MARIANNE, *très vivement.*

Mon père, je suis assurée
Qu'un jour nous vous ferons changer de sentiment;
Et je refuserois votre consentement,
Si d'amitié pour vous mon âme pénétrée
Ne comptoit éternellement
Sur la force et sur la durée
D'un aussi saint attachement.

DES RONAIS, *de l'air le plus passionné, à M. Dupuis.*

Et vous, mon père, aussi, recevez le serment
Que je fais de mourir si je vous abandonne...
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Oublions le passé...
Va, mon enfant, je te pardonne,
Et ne fais point les choses à demi...
Le notaire ici va se rendre...
Souviens-toi, Des Ronais, de cette scène tendre :
Et s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre.

FIN DE DUPUIS ET DES RONAIS.

L'ANGLOIS
A BORDEAUX,
COMÉDIE,
PAR FAVART,

Représentée, pour la première fois, le 14 mars 1763.

NOTICE
SUR FAVART.

Charles-Simon Favart naquit à Paris le 3 novembre 1710. Il fut successivement directeur du théâtre de l'Opéra-Comique et du spectacle de Bruxelles.

Nul auteur n'a mieux su plier son talent aux différents genres de pièces et saisir mieux les idées de ses collaborateurs; aussi, quoiqu'il ait fait seul le plus grand nombre et les principaux de ses ouvrages, il a travaillé avec plus de dix auteurs différents, et pour environ autant de théâtres; mais il consacra principalement ses veilles aux Italiens et à l'Opéra-Comique. Il n'est personne qui ne connoisse *Ninette à la Cour*, *la Fille mal gardée*, *Isabelle et Gertrude*, *la Fée Urgèle*, *les Moissonneurs*, *la Rosière de Salency*, *la Chercheuse d'Esprit*, *la Belle Arsène*, etc.

Favart n'a composé qu'une seule pièce pour le théâtre François. *L'Anglois à Bordeaux* parut, pour la première fois, le 14 mars 1763, et eut un très grand succès, qui s'est soutenu à toutes les reprises de cette jolie comédie.

Les Trois Sultanes, comédie en trois actes, en vers libres, n'a été représentée sur la scène françoise que depuis la mort de l'auteur. Ce ne fut qu'en 1802 que les comédiens françois montèrent cet ouvrage, qui avoit été donné, pour la première fois, aux Italiens, le 9 avril 1761, sous le titre de *Soliman Second*.

Les divers ouvrages que Favart a composés seul, forment dix volumes in-8°. Cet auteur laborieux mourut à Paris le 18 mai 1793.

PERSONNAGES.

DARMANT.
LA MARQUISE DE FLORICOURT, sœur de Darmant.
MILORD BRUMTON.
CLARICE, fille de Brumton.
SUDMER, ami de Brumton.
ROBINSON, valet du milord.
UN AUTRE VALET.
UN BORDELOIS.

La scène est à Bordeaux dans la maison de Darmant.

L'ANGLOIS A BORDEAUX, COMÉDIE.

SCÈNE I.

DARMANT, LA MARQUISE DE FLORICOURT.

LA MARQUISE.

Je vous renonce pour mon frère.
Toujours pensif, rien ne vous rit.
Vos prisonniers anglois vous ont gâté l'esprit;
Vous n'êtes occupé que du soin de leur plaire;
Votre milord Brumton vous rend atrabilaire.

DARMANT.

Ma sœur, je suis piqué, mais piqué jusqu'au vif;
L'amitié du milord me seroit précieuse:
En tout, pour la gagner, on me voit attentif;
Mais sa fierté superbe et dédaigneuse
Rejette mes secours, s'indigne de mes soins;
Il aime mieux s'exposer aux besoins,
Rendre sa fille malheureuse:
Il croit son honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.

Mais, mon frère, en cherchant à lui rendre service,
Ne songeriez-vous point à sa fille Clarice?
Cette Angloise est charmante!

DARMANT.

Epargnez-moi, ma sœur,
Et ne déchirez point le voile de mon cœur.
Si l'on me soupçonnoit... il est vrai, je l'adore.
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore :
L'amour dégraderoit la générosité.

LA MARQUISE.

Qui vous fait donc agir?

DARMANT.

L'humanité.
J'ai plongé dans la peine une noble famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets!
Brumton part de Dublin pour Londre avec sa fille;
Il embarque avec lui ses plus riches effets.
La frégate que je commande,
Croisant sur les côtes d'Irlande,
Rencontre son vaisseau, l'atteint et le combat.
Brumton, qu'aucun danger n'alarme,
Soutient notre abordage et montre avec éclat
L'activité d'un chef et l'ardeur d'un soldat;
Il fond sur moi, me blesse et ma main le désarme;
Il veut braver la mort, je prends soin de nos jours.
A l'ennemi vaincu l'honneur doit des secours.

LA MARQUISE.

Fort bien, mon frère.

DARMANT.

Enfin, nous avons l'avantage :
Son vaisseau coule à fond, et l'on n'a que le temps
De sauver sur mon bord les gens de l'équipage.
Je reviens à Bordeaux, où mes soins vigilants
De ces infortunés soulagent la misère;
Mais Brumton se refuse à mes empressements.

LA MARQUISE.

Moi, j'aime assez ce caractère.
Il est brusque... mais il est franc.
Sa fierté qui paroît choquer la politesse,
Relève en lui l'air de noblesse
D'un homme qui soutient son rang.
Si son maintien est froid... ses yeux ont de la flamme;
Et je lui crois une belle âme.
Il n'a pas quarante ans cet homme?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez son ami.

DARMANT.

Mes soins sont superflus:
Ses principes outrés d'honneur patriotique,
Sa façon de penser qu'il croit philosophique,
Sa haine contre les François,
Tout met une barrière entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétends la briser : oui, vous pouvez m'en croire.
Pour vous, pour moi, pour notre gloire
Il reviendra de sa prévention.
Il s'agit de l'honneur de notre nation.
Nous verrons donc ce philosophe;
Et s'il veut raisonner, c'est moi qui l'apostrophe.
Je philosophe aussi, quand je veux, tout au mieux.

DARMANT.

Plaisantez-vous?

LA MARQUISE.

Moi? point du tout, mon frère,
Et cela devient sérieux.

Allez, allez, laissez-moi faire.
Doutez-vous des talents que j'ai?
Par un ridicule contraire,
Un ridicule est souvent corrigé.
Vous voyez bien que je me rends justice.
J'entreprends le milord; vous, poursuivez Clarice:
Il est honteux pour vous, pour un François,
D'aimer sans espoir de succès;
Cependant, obligez le milord en silence,
Et cherchez des moyens secrets.

DARMANT.

J'ai deja commencé; mais n'en parlez jamais;
D'un bienfait divulgué l'amour-propre s'offense.
Le valet Robinson est dans mes intérêts;
Par son moyen son maître a touché quelques sommes
Sous le nom supposé d'un patriote anglois.

LA MARQUISE.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les hommes.

DARMANT.

J'aperçois Robinson. Viens çà.

SCÈNE II.

DARMANT, ROBINSON, LA MARQUISE.

ROBINSON.

Bonjour, monsieur;
Bonjour, madame. Ah! le bon frère
Que vous avez là! le bon cœur!
Sans lui nous étions morts, j'espère.

DARMANT.

Paix! je t'ai défendu...

ROBINSON.

Quel François obligeant!
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent:
Il est notre unique ressource.
Je crois toujours lui voir ouvrir sa bourse,
En me disant : tiens, Robinson,
Prends, mon ami, prends sans façon.

DARMANT, *lui donnant de l'argent.*

Prends donc et te tais.

ROBINSON.

Oh! je n'ai garde de dire...

LA MARQUISE.

Que fait ton maître?

ROBINSON.

Il pense.

DARMANT.

Et Clarice?

ROBINSON.

Soupire.

LA MARQUISE.

Penser, soupirer! pauvres gens!
C'est fort bien employer le temps.

ROBINSON.

Clarice s'amusoit à lire
Un de ces beaux romans qu'on fabrique à Paris:
Tout en rêvant, s'est approché mon maître:
Un ouvrage françois! dit-il d'un air surpris.
Et le roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Cet homme a l'esprit juste.

ROBINSON.

« Occupez-vous de Lock,
« Ma fille ; lisez Clark, Swift, Newton, Bolingbrok.
« Songez que vous êtes angloise :
« Apprenez à penser... » Puis ayant dit ces mots,
Il s'enfonce dans une chaise,
Pour réfléchir plus à son aise,
En décidant que vous êtes des sots.

LA MARQUISE.

Cet homme est singulier.

ROBINSON.

C'est la vérité pure,
Et je n'ajoute rien, madame, je vous jure.

LA MARQUISE.

Mais quelquefois milord t'a-t-il parlé de moi ?

ROBINSON.

Toujours beaucoup ; il dit, madame...

LA MARQUISE.

Quoi?

ROBINSON.

Il dit qu'il vous trouve bien folle,
Et que c'est grand dommage.

LA MARQUISE.

Bon !
Je conclus sur cela que mon esprit frivole
Va lui faire entendre raison.

DARMANT.

Que pense-t-il de la lettre de change?

ROBINSON.

Il la croit véritable et n'y voit rien d'étrange.

DARMANT.

Elle est bonne en effet ; c'est de l'argent comptant.

ROBINSON.

Pour en toucher la somme, il m'envoie à l'instant.

DARMANT.

Va donc chez mon banquier; mais que chacun ignore...

ROBINSON.

Ne craignez rien, j'ai fait passer encore
L'effet sous le nom de Sudmer,
Négociant de Londre et son ami très cher.
Mon maître, convaincu qu'il lui doit ce service,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT.

Clarice à Sudmer?

ROBINSON.

Oui. Monsieur tout à la fois,
Au lieu d'une personne, en obligera trois,
Et Clarice, surtout, qui deviendra la femme...

DARMANT

(*A part.*)

C'en est assez, va-t'en. Quel coup fatal!

SCÈNE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

COMMENT! vous travailliez au bonheur d'un rival?
Mais rien n'est si plaisant.

DARMANT.

Raffermissez mon âme;
Je crains de me trahir, et je dois résister.
Je suis impétueux, je me laisse emporter;
Et vous sentez trop bien qu'il faut cacher ma flamme.

LA MARQUISE.

Qu'elle éclate plutôt, livrez-vous à l'espoir.
Quel est donc ce Sudmer, pour entrer en balance
Avec les agréments que vous pouvez avoir?
Vous méritez la préférence;
Le don de plaire est votre lot,
L'excès de modestie est défaut à votre âge;
Soyez plus confiant, plus françois en un mot:
Faites sentir un peu votre avantage.

DARMANT.

Qui s'élève est un fat.

LA MARQUISE.

Qui s'abaisse est un sot.
Cette délicatesse à la fin peut vous nuire,
Et vous avez besoin de vous laisser conduire.
Feu mon mari, le marquis Floricourt,
Qui passoit pour un agréable,
Me consultoit pour être aimable:
Je l'ai rendu l'homme du jour:
Ainsi par mes conseils...

DARMANT.

Souffrez que je m'en passe.
Tout ce que je demande est un profond secret.

LA MARQUISE.

Eh bien! on se taira, monsieur l'amant discret;
Je vous livre à vous-même.

DARMANT.

Oui, faites-m'en la grâce.
Tout espoir m'est ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.

SCÈNE IV.

DARMANT, LA MARQUISE, CLARICE.

CLARICE.

Madame, j'ai recours à vous.
Mon père s'abandonne à la mélancolie.
Tout lui déplaît, l'inquiète, l'ennuie.
Hélas! rendez son sort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui, moi? très volontiers.

DARMANT.

O ciel! que faut-il faire?
Parlez.

CLARICE.

Je n'en sais rien; mais cependant j'espère.
Tantôt plongé dans un chagrin mortel,
Il vous entend, de la salle voisine,
Jouer au clavecin un concerto d'Indel,
Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine:
Il écoute, il admire, et vos savants accords
Sont comme autant de traits de flamme.
Notre musique angloise excite ses transports:
Pour la première fois je vois ici, madame,
Le plaisir dans ses yeux et le jour dans son âme.

DARMANT.

Ma sœur, ma sœur, courez au clavecin.

LA MARQUISE.

Monsieur Darmant, il n'est pas nécessaire:
Suivez votre projet; pour moi, j'ai mon dessein.
Adieu. Qu'il est nigaud! mais c'est pourtant mon frère.

SCÈNE V.

CLARICE, DARMANT.

DARMANT.

RESTEZ, belle Clarice; ah! que vous m'êtes chère!

CLARICE, *avec fierté.*

Moi, monsieur?

DARMANT.

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un si digne père.
Je l'estime, je le révère.

CLARICE.

Il le mérite.

DARMANT.

Assurément;
Mais toujours à mes voeux le verrai-je contraire?

CLARICE.

Vos vœux? je ne vois pas que ce soit son affaire.

DARMANT, *avec ardeur.*

Ah! l'amour...

CLARICE, *fièrement.*

Quoi, monsieur?

DARMANT, *se modérant.*

L'amour-propre blessé
Devroit gémir dans mon cœur offensé,
Des efforts impuissants que j'ai faits pour lui plaire.

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'observe pas,

CLARICE.

Est-il quelque mystère?

DARMANT.

Quelque mystère? Nullement;
Mais je sais que milord me hait et me déteste.
Vous partagez ce cruel sentiment?

CLARICE.

La haine! ah! c'est, je crois, le plus cruel tourment;
Et mon cœur n'est point fait pour cet état funeste.
(*A part.*)
Je devrois fuir l'amour également.
Monsieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injustes préventions
Qui divisent nos nations?
J'honore la vertu partout où je la trouve.

DARMANT, *vivement.*

Oui, la vertu; vous l'inspirez,
Et votre père aussi : c'est vous qui la parez;
Vous la représentez affable et circonspecte;
Elle a pris tous vos traits, afin qu'on la respecte.
J'ai, pour servir l'État, recherché de l'emploi;
Avec ardeur j'ai désiré la guerre;
Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi;
Et c'est depuis que je vous voi,
Que la paix me paroît le bonheur de la terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi
A des paroles si flatteuses.
C'est votre style à tous. Votre première loi
Est de nous prodiguer des louanges trompeuses.
L'art dangereux de la séduction
Est le trait principal qui vous caractérise;

Cet art que chez nous on méprise,
Fait partie, en ces lieux, de l'éducation :
Et cette fausseté que l'agrément déguise...

DARMANT.

Justement; du milord voilà les préjugés;
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez.
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai courroux.

CLARICE.

En critiquant votre patrie,
Je voudrois que le trait ne portât point sur vous.

DARMANT.

Quoi! vous m'excepteriez?

CLARICE.

Non, vraiment, je n'ai garde,
Je voudrois seulement pouvoir vous excepter.

DARMANT.

Mais, de ma bonne foi qui vous feroit douter?
Peut-on n'être pas vrai, lorsque l'on vous regarde?

CLARICE.

Ah! vous reprenez le jargon;
De ce moment je vous laisse.

DARMANT.

Non, non.
Encore un seul instant demeurez, je vous prie.

CLARICE.

J'y consens; mais surtout aucune flatterie.

DARMANT, *très modérément.*

Eh bien! Clarice, je promets
Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaisent.

(Avec une froideur contrainte.)

Il faut, à votre égard, que les désirs se taisent.
Vous leur imposez trop, et mon dessein n'est point...

CLARICE, *d'un air piqué.*

Ah ! monsieur, je vous rends justice sur ce point.

DARMANT.

Vous avez bien raison, oui ; mais daignez m'entendre :
L'estime peut unir des esprits opposés.

CLARICE.

Oui ; mais quand deux pays sont aussi divisés,
Il ne faut pas de sentiment plus tendre.

DARMANT, *avec modération ; mais cette modération se perdant par degrés, mène à la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Aussi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays différent.
C'est la diversité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement ;
Les lois sont des freins salutaires
Qu'il faut varier prudemment,
Suivant chaque climat, chaque tempérament.
Ce sont des règles nécessaires,
Pour que l'on puisse adopter librement
Des vertus même involontaires ;
Mais ce qui tient au sentiment
N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage.
Tous les hommes également
S'accordent pour en faire usage :
François, Anglois, Espagnol, Allemand,
Vont au-devant du nœud que le cœur leur dénote :
Ils sont tous confondus par ce lien charmant,
Et quand on est sensible, on est compatriote.

Malheur à ceux qui pensent autrement!
Une âme sèche, une âme dure
Devroit rentrer dans le néant;
C'est aller contre l'ordre: Un être indifférent
Est une erreur de la nature.

CLARICE, *avec vivacité.*

C'est bien vrai, monsieur...

DARMANT, *plus vivement encore.*

Ah! Clarice!

CLARICE, *très froidement.*

Il suffit.
Que voulez-vous prouver? Que voulez-vous entendre?

DARMANT.

Moi! j'ai trop de respect, je n'ai rien à prétendre.

CLARICE, *à part.*

Me serois-je trahie?

DARMANT, *à part.*

O ciel! j'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entends mon père.

DARMANT.

Ma présence
Pourroit l'importuner, et je dois l'éviter.
Je craindrois d'impatienter
Un sage, dont je veux gagner la confiance.

SCÈNE VI.

CLARICE, LE MILORD.

LE MILORD.

On n'y sauroit tenir: quel peuple! quel pays!

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encor, mon père?

LE MILORD.

Je me sens transporté d'une juste colère;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris,
Chanteurs importuns, doubles traîtres!
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Incessamment, exprès, passer sous mes fenêtres,
Pour me troubler dans mes ennuis.
Tous les jours des sauts, des gambades,
Et tous les soirs des sérénades.
Quand pourrai-je sortir du chaos où je suis?

CLARICE.

Les François sont gais par usage:
De votre sombre humeur écartez le nuage.

LE MILORD.

Tandis que la discorde, en cent climats divers,
De tant d'infortunés écrase les asiles,
Le François chante; on ne voit dans ses villes,
Que festins, jeux, bals et concerts.
Quel dieu le fait jouir de ces destins tranquilles?
Dans le sein de la guerre, il goûte le repos;
Sans peines, sans besoins, et libre sous un maître,
Le François est heureux, et l'Anglois cherche à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être aussi.

LE MILORD.

Ma fille, laissez-moi,
J'ai besoin d'être seul.

CLARICE.

Toujours seul! et pourquoi..

(Le milord fait un signe de la main, et Clarice se retire.)

SCÈNE VII.

LE MILORD, *seul.*

Je me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour son roi,
Tout entier à l'honneur sa principale loi,
Fidèle à ses devoirs; au plaisir son idole,
Des moments les plus chers il consacre l'emploi.
(Il s'assied, et après un moment de silence il jette les yeux sur une pendule.)
Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi! l'art a décoré jusqu'à cette pendule?
On couronne de fleurs l'interprète du temps,
Qui divise nos jours, et marque nos instants?
Tandis que tristement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance,
Le François, entraîné par de légers désirs,
Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.
O ciel! est-il tourment plus rude?
(Un valet du milord entre avec des sacs.)
Qui vient encore ici troubler ma solitude?
Quoi! toujours! ah! c'est de l'argent.
Je le reçois dans un besoin urgent;
Des secours étrangers il m'épargne la honte.
Tu ne t'es pas trompé? sans doute, j'ai mon compte?

LE VALET.

Oui, milord.

LE MILORD.

Relisons la lettre de Sudmer.
O généreux Anglois, que tu me deviens cher!

(Il lit.)

« Milord, vous devez avoir besoin d'argent dans la si-
« tuation où vous êtes; je vous envoie une lettre de
« change de deux mille guinées. Je compte trop sur votre
« amitié pour ne pas être sûr que vous n'offenserez pas la
« mienne par un refus. Mon bras est assez bien remis, je
« n'ai pas encore la liberté d'écrire moi-même; ne me
« faites point de réponse, je m'embarque pour la Caro-
« line, nous nous verrons à mon retour. »

(Après avoir lu, il dit :)

Les bienfaits de Darmant pour moi sont une offense ;
Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.
Que mon sort est heureux ! d'ici je vais sortir :
Oh ! j'y mourrois d'impatience.
Porte ces sacs dans mon appartement ;
Et dis à Robinson d'aller en diligence
Chercher un autre logement ;
Pour vivre seuls dans l'ombre et le silence.

SCÈNE VIII.

LE MILORD, ROBINSON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'EST penser merveilleusement.
Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.
Vous paroissez surpris, monsieur?

LE MILORD, *froidement.*

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un singulier être.
Quoi ! depuis un mois environ
Que vous logez dans la maison...

LE MILORD.

C'est à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connoître :
Quatre ou cinq fois, je vous ai vu paroître :
Quatre ou cinq fois, vous avez dit deux mots,
Encor placés mal à propos.

LE MILORD.

J'en ai trop dit, madame, et votre caractère
S'accorde mal, sans doute, avec le mien.
Je craindrois d'ennuyer.

LA MARQUISE.

Il se pourroit très bien ;
Mais pour se rapprocher, se convenir, se plaire,
Fort souvent il ne faut qu'un rien.
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable,
Et vous vous efforcez pour être insoutenable !
Oh ! je vous entreprends... mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MILORD.

Madame prend un ton...

LA MARQUISE.

Qui me convient, je suis femme et françoise.

LE MILORD, *regardant la marquise avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Causons, milord, ne vous déplaise.

LE MILORD.

Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous,

Et vous me répondrez, si vous pouvez.

(Retenant le milord qui veut s'en aller.)

Tout doux!

LE MILORD.

Je réponds mal.

LA MARQUISE.

Eh bien! tout à votre aise;
On ne se gêne point chez nous.
En qualité d'homme qui pense,
Je ne crois pourtant pas que monsieur se dispense
D'éclairer ma raison, mon cœur et mon esprit.
Vous êtes philosophe, à ce que l'on m'a dit:
Communiquez un peu votre science.

LE MILORD.

Je pense pour moi seul.

LA MARQUISE.

Ah! quelle inconséquence!
En vain le sage réfléchit,
Si la société n'en tire aucun profit;
On doit la cultiver pour elle, pour soi-même.
Eh! laissez là vos songes creux;
La meilleure morale est de se rendre heureux.
On ne peut l'être seul avec votre système.
Mon instinct me le dit, et mon cœur encor mieux.
La chaîne des besoins rapproche tous les hommes,
Le lien du plaisir les unit encor plus.
Ces nœuds si doux pour vous sont-ils rompus?
Pour être heureux, soyez ce que nous sommes.

LE MILORD.

O ciel! à des travers on me verroit soumis!
Madame, excusez-moi; mais vous m'avez permis...

LA MARQUISE.

Eh oui! de tout mon cœur j'excuse;
Ne nous ménagez pas, monsieur, cela m'amuse.

LE MILORD.

J'en suis charmé, madame, et selon votre avis
Je dois me réformer, devenir sociable,
Renoncer au bon sens pour être un agréable.

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à se rendre amusant.

LE MILORD.

Suis-je fait pour être plaisant?
Connoissez mieux l'Anglois, madame; son génie
Le porte à de plus grands objets.
Politique profond, occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.
Le moindre citoyen, attentif à ses droits,
Voit les papiers publics, et régit l'Angleterre;
Du parlement compte les voix,
Juge de l'équité des lois,
Prononce librement sur la paix ou la guerre,
Pèse les intérêts des rois,
Et, du fond d'un café, leur mesure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaisant mille fois:
Trop au dessus de nous sont ces graves emplois.
Libres de tout soin inutile,
Nos heureux citoyens respirent le repos:
La surface des mers voit agiter ses flots;
Mais la profonde arène est constante et tranquille.
Jouissez comme nous.

LE MILORD.

Mais d'un si doux loisir
Quel est le fruit?

LA MARQUISE.

Le plaisir.

LE MILORD.

Le plaisir!

J'entends, et si je veux vous plaire,
Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,
Jouer le rôle fatigant
D'un joli petit-maître et d'un fat élégant.
Ah! lorsque de penser on a pris l'habitude...

LA MARQUISE.

On est sot avec art, maussade avec étude.

LE MILORD.

Il faut avoir l'esprit bien faux,
Pour se prêter à cette extravagance.

LA MARQUISE.

Je m'y prête bien, moi.

LE MILORD.

La bonne conséquence!

LA MARQUISE.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts,
Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très ample,
Nous avons mille originaux.
Je pourrois vous citer... Moi, monsieur, par exemple...

LE MILORD.

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE.

Je parois ridicule à vos yeux, je le voi;
Mais, tout considéré, quel est le ridicule?
Sous des traits différents dans le monde il circule;
Mais, au fond, quel est-il? une convention,
Un fantôme idéal, une prévention;
Il n'exista jamais aux yeux d'un homme sage:

Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'usage:
L'usage est pour les mœurs, les habits, le langage;
Mais je ne vois point les rapports
Qu'il peut avoir avec notre ame.
L'homme est homme partout : si la vertu l'enflamme,
C'est mon héros, je laisse les dehors.
Quoi! toujours notre esprit fantasque
Ne jugera jamais l'homme que sur le masque?
Nous avons des défauts, chaque peuple a les siens.
Pourquoi s'attacher à des riens?
Eh! oui, des riens, des misères, vous dis-je,
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur;
C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corrige,
Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.

LE MILORD.

Comment! vous êtes philosophe?

LA MARQUISE, *galment.*

Moi! je ne connois point les gens de cette étoffe,
Ni ne veux les connoître, ils sont trop ennuyeux;
Je cherche à m'amuser, cela me convient mieux.

LE MILORD, *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amusement!

LA MARQUISE.

Oui, milord hypocondre,
Je pourrois censurer les usages de Londre,
Comme vous attaquez nos goûts;
Mais je ris simplement et de vous et de nous.
Que les Anglois soient tristes, misanthropes,
Toujours avec nous contrastés,
Cela ne me fait rien; leurs sombres enveloppes

N'offusquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.
Ils sont francs, généreux, braves; je les estime.

LE MILORD, *avec chaleur.*

Quoi! vous estimez les Anglois?

LA MARQUISE.

Assurément! ils ont une âme magnanime,
De l'honneur, des vertus, et je sais d'eux des traits.....

LE MILORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE, *à part.*

Bon! son humeur s'apaise.

LE MILORD.

Comment donc, vous pensez?

LA MARQUISE.

Qui? moi? Je n'en sais rien.

LE MILORD.

Ah! vous me séduiriez, si vous étiez angloise.
Je goûte dans votre entretien...

LA MARQUISE.

Je ne veux point penser, monsieur, c'est un ouvrage.
Ce que je dis, part de l'esprit, du cœur,
De l'âme, dans l'instant, en vous laissant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au sage.

LE MILORD, *prenant la main de la marquise.*

Vous en avez, madame, un plus grand avantage.

LA MARQUISE.

(À part.)

Que faites-vous? Il est déconcerté.

LE MILORD, *à part.*

Je demeure interdit; je crois, en vérité,
Que mon cœur, malgré moi...

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part,
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spleene, elle endurcit les cœurs:
Notre gaîté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MARQUISE, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Épargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé munuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

(*Bas, au milord.*) (*Au Bordelois.*)

Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

SCÈNE X.

LE MILORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Rendez-vous digne de mes soins.
Une heure ou deux je veux bien faire trève ;
Après cela, je vous enlève.
Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort ;
Je vous en avertis. Adieu, mon cher milord.
Si nous extravaguons, le plaisir nous excuse :
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuse.

SCÈNE XI.

LE MILORD, *seul.*

M'en voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur ;
Car malgré son inconséquence,
Je m'aperçois qu'elle a bon cœur,
Et sans qu'elle y songe, elle pense.
Oui, je la jugeois mal, et je sens mon erreur.
Allons, allons, milord, il faut que tu t'apaises ;
Fais effort sur toi-même, et pardonne aux Françoises.
On peut s'y faire... Ah! j'aperçois Darmant,
Et sa présence est un tourment.

SCÈNE XII.

LE MILORD, DARMANT.

DARMANT.

MILORD, je vous annonce une heureuse nouvelle.
C'est votre intérêt seul...

LE MILORD.

Abrégeons. Quelle est-elle?

DARMANT.

Nous allons renvoyer des prisonniers Anglois
Pour pareil nombre de François;
Je vous ai fait, milord, comprendre dans l'échange;
J'ai tant sollicité...

LE MILORD.

Vous en ai-je prié?

DARMANT.

Je cherche à vous servir.

LE MILORD, *à part.*

Cet homme est bien étrange!

DARMANT.

Quoi! mon empressement...

LE MILORD.

M'a trop humilié:
Je ne veux rien devoir qu'à ma nation même.
M'obliger malgré moi!

DARMANT.

Quoi! toujours dans l'extrême,
Vous ne prêtez à tout que de sombres couleurs?

LE MILORD.

J'ai fait des dépêches pour Londre:
Si la fortune à mes vœux peut répondre,

Je trouverai sans vous la fin de mes malheurs ;
Je reste en attendant.

DARMANT, *à part.*

Me voilà plus tranquille.
Avec regret je l'aurois vu partir.
(*Haut.*)
Ma maison est à vous.

LE MILORD, *avec un soupir étouffé.*

Non, non; j'en dois sortir.

DARMANT.

Pourquoi chercher un autre asile?
Qui pourroit ici vous troubler?
A-t-on manqué d'égards?...

LE MILORD.

C'est trop m'en accabler.

DARMANT.

Vous ne me rendez pas justice.
(*A part.*)
Auroit-il soupçonné mon amour pour Clarice?
(*Haut.*)
Quelque nouveau sujet excite votre aigreur?
Ah! je sais ce que c'est; vous avez vu ma sœur:
Ses airs évaporés et sa tête légère...

LE MILORD, *à part.*

Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pu vous déplaire.

LE MILORD.

A quoi bon votre sœur? Je l'excuse aisément;
Elle est d'un sexe...

DARMANT.

Oui, mais son caractère...

LE MILORD.

M'en suis-je plaint?

DARMANT.

Non; poliment...

LE MILORD.

Je ne suis point poli.

DARMANT.

Sachez que son système
Est de vous consoler, de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrêtois, monsieur, journellement,
Vous seriez obsédé.

LE MILORD.

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT.

Non, je lui vais défendre expressément
De vous revoir.

LE MILORD, *à part.*

Ah! quel acharnement!

DARMANT.

Je cours pour l'avertir...

LE MILORD.

Il n'est pas nécessaire.

DARMANT.

Mais je dois réprimer l'indiscrète chaleur....

LE MILORD.

Je sais ce que j'en pense, il suffit; serviteur.

DARMANT.

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laisse.
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié;
Mais je n'espère plus que votre haine cesse:
Du moins un peu d'estime, et je suis trop payé.

LE MILORD.

Eh ! malgré moi, monsieur, vous avez mon estime.
Je suis votre ennemi, mais sans vous mépriser.
Je ne suis point injuste, et ne puis refuser
Ce qui me paroît légitime.
Mais pour mon amitié, ne l'espérez jamais.
Dans ces temps de discorde, entre Anglois et François,
Toute liaison est un crime :
De sa patrie on doit prendre l'esprit ;
Qui s'en écarte, la trahit.

DARMANT.

Imitez donc votre patrie ;
Et des préventions dont votre âme est nourrie,
Connoissez enfin les erreurs.
Nous allons voir cesser les fléaux de la guerre.
La paix doit réunir la France et l'Angleterre,
Et nous allons bientôt jouir de ses douceurs.

LE MILORD.

La paix ! la paix ! quelle chimère !
On ne peut jamais l'espérer.
Des intérêts puissants doivent nous séparer.

SCÈNE XIII.

LE MILORD, DARMANT, UN VALET.

LE VALET.

Milord, un Anglois vous demande.

LE MILORD.

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, et promptement.

SCÈNE XIV.

LE MILORD, DARMANT, SUDMER.

SUDMER, *gaîment et avec vivacité.*

VIVE, vive, milord ! ah ! quel heureux moment !
Je vous retrouve, et ma joie est si grande...

LE MILORD.

C'est vous, mon cher Sudmer?

SUDMER.

C'est moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer ! Ah ! quel évènement !

SUDMER, *considérant Darmant.*

Mais c'est vous-même aussi, je pense.
C'est vous, voilà vos traits; je rends grâce au hasard.
Cher milord, attendez.

LE MILORD.

D'où vient donc cet écart?

SUDMER.

Le premier des devoirs est la reconnoissance.
(*A Darmant.*)
Le sort en cet instant a rempli mon espoir.

DARMANT.

Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je suis assez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée...

SUDMER.

Aucune?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point, et j'y crois encore être.

LE MILORD, *à part.*

Cet accueil n'est pas de mon goût.

(Darmant veut se retirer.)

SUDMER.

Ne vous en allez pas.

DARMANT.

Mais je dois par prudence...

SUDMER.

Vous n'êtes pas de trop, cédez à mon instance,
Et songez que mes sentiments...
(Au milord, en lui montrant Darmant.)
C'est un homme des plus charmants,
C'est un homme d'espèce unique.

LE MILORD.

Charmant! charmant! parbleu! pour des êtres pensants,
Voilà, sans doute, un beau panégyrique!

SUDMER.

Qu'entendez-vous?

LE MILORD.

Cela s'entend sans qu'on l'explique.
Un homme n'est jamais charmant en bonne part,
Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard...

SUDMER.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.
(A Darmant.)
Remettez-vous aussi mes traits;
Rappelez-vous que je vous dois la vie.
Vous changeâtes pour moi la fortune ennemie.

(*Montrant son cœur.*)
Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.
Vous êtes mon ami, du moins je suis le vôtre;
C'est par vos procédés que vous m'avez lié.
Je m'en souviens, vous l'avez oublié :
Nous faisons notre charge en cela l'un et l'autre.

DARMANT.

Mais vous vous méprenez, monsieur.

SUDMER.

Moi, point du tout; moi, jamais me méprendre.
Quand la reconnoissance en moi se fait entendre,
Et m'offre mon libérateur.
Le sentiment me donne des lumières;
Pour reconnoître un bienfaiteur,
Les yeux ne sont point nécessaires :
Je suis toujours averti par mon cœur.

DARMANT.

Ah! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MILORD.

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER.

Je vais vous en instruire :
Nous devons publier les belles actions.
Je montois un vaisseau de trente-huit canons;
Je fus, près d'une côte, accueilli d'un orage,
Terrible, violent beaucoup :
J'étois prêt à faire naufrage,
Et les François avoient de quoi faire un beau coup.
Aussi, monsieur, en homme sage,
Lorsque les vents furent calmés,
En tira-t-il un très grand avantage;
Et nous voyant démâtés, désarmés,

« Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage;
« Mais, pour en profiter, je suis trop généreux;
« On n'est plus ennemi lorsqu'on est malheureux. »
Bref, il me soulagea, m'obligea de sa bourse,
Me rendit mes effets avec la liberté :
Les bienfaits, de son cœur, couloient comme une source.
Peut-on trop admirer sa générosité?

LE MILORD, *avec humeur.*

Tout bienfait, avec lui, porte sa récompense;
On agit pour soi-même en agissant ainsi.
(*Bas, à Sudmer.*)
Je suis forcé de l'admirer aussi;
Mais sans tirer à conséquence.

DARMANT.

Jugez la nation avec plus d'équité.
Comme François, mon premier apanage
Consiste dans l'humanité.
Mes ennemis sont-ils dans la prospérité,
Je les combats avec courage.
Tombent-ils dans l'adversité,
Ils sont hommes, je les soulage.

SUDMER.

Eh! c'est ainsi qu'on pense avec un cœur loyal.
Je ne décide point entre Rome et Carthage.
Soyons humains; voilà le principal.

LE MILORD.

Vous n'êtes pas Anglois.

SUDMER.

Je suis plus; je suis homme.
Qu'avez-vous contre lui? Cette froideur m'assomme.
Esclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.

N'admettez plus des maximes contraires;
Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui sont vos frères.
J'ai détesté toujours un préjugé fatal.
Quoi! parce qu'on habite un autre coin de terre,
Il faut se déchirer, et se faire la guerre?
Tendons tous au bien général.
Crois-moi, milord, j'ai parcouru le monde.
Je ne connois sur la machine ronde
Rien que deux peuples différents;
Savoir, les hommes bons et les hommes méchants.
Je trouve partout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les sauvages même : allons, soyons unis;
Embrassons-nous comme trois bons amis.
(*A Darmant.*)
Vous serez de la noce, au moins?

DARMANT.

Quoi?

SUDMER.

Je l'exige.

Je vais me marier avec un vrai prodige,
Fille aimable, dit-on, et qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi! cela vous afflige?

DARMANT.

Moi, je partage votre sort.

SUDMER.

Point de partage, je vous prie,
Surtout si la fille est jolie.

DARMANT.

Je respecte les nœuds dont vous serez unis.

LE MILORD.

Ma fille, de ce mariage,
Sans doute sentira le prix ;
Je vais, sans tarder davantage,
La préparer, en des instants si doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCÈNE XV.

SUDMER, DARMANT.

SUDMER.

Vous connoissez l'objet qu'on me destine ?
Hein ? Mais, mon cher François, qu'est-ce qui vous chagrine
Morbleu ! seriez-vous mon rival ?
Comment ? cela m'est bien égal ;
Mais je veux savoir tout à l'heure...

DARMANT.

Monsieur, sur ce sujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monsieur, quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à craindre.
Clarice est adorable, et je pourrois l'aimer,
Sans que vous eussiez à vous plaindre.
(A part.)
Tâchons encor de me calmer.

SUDMER.

Cependant, je remarque un trouble.
Hein ? Parlez, hein ? Son embarras redouble.

DARMANT.

C'en est assez. Adieu, monsieur.
Jouissez de votre bonheur,

Et de mes sentiments n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur :
Je ne vous dis rien davantage.

SCÈNE XVI.

SUDMER, *seul.*

C'EST parler fièrement ; je prétends découvrir...
J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse.
Ah ! j'aperçois milord, et sans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé, je la trouve fort belle,
Belle certainement !

SCÈNE XVII.

LE MILORD, CLARICE, SUDMER.

SUDMER.

Bonjour, mademoiselle.
Je suis Sudmer pour vous servir,
Et je viens remplir votre attente ;
Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouserai ;
Je dis plus, je sens bien que je vous aimerai :
(*Au milord.*)
Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monsieur.

SUDMER.

Reste à savoir si je vous conviendrai.
M'aimerez-vous aussi ?

CLARICE.

Mais, monsieur, je l'espère.

Les volontés du milord sont des lois.
La générosité de votre caractère,
Vos nobles procédés font honneur à son choix;
Et les vertus sur mon cœur ont des droits
Préférables à l'amour même.
Lorsque de la raison on écoute la voix,
On estime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh! je suis votre serviteur.
En attendant! c'est bon pour qui pourroit attendre.
Milord, je suis pressé; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un instant à perdre, par malheur.
Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur;
C'est un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'honneur:
Cela ne suffit pas; je crois qu'elle est fort sage:
Mais il se peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tout cas, je saurois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon! voilà le même langage
Que vient de me tenir Darmant.

LE MILORD.

Darmant!

SUDMER.

Elle rougit, et je vois clairement...
N'est-il pas vrai, chère future?
Il se pourroit par aventure...
Hein?

LE MILORD.

Sudmer, de pareils soupçons...:

SUDMER.

Pour demander cela, milord, j'ai mes raisons.

LE MILORD.

Mais Darmant est françois, et ma fille est angloise;
Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conséquence mauvaise;
Les François ont toujours l'art de se faire aimer.
Je les connois pour gens fort agréables,
Et qui plus est encor, fort estimables;
Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

LE MILORD.

Je sais comme ma fille pense;
Je réponds de son cœur : oui, la reconnoissance
Qu'elle sent, comme moi, de vos rares bienfaits,
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie?

CLARICE.

Si ma main doit payer ce généreux secours...

SUDMER.

Je ne vous entends point, et je n'ai de mes jours...

LE MILORD.

Vous-même m'écrivez.

SUDMER.

Point de plaisanterie.

LE MILORD.

Moi, plaisanter!

SUDMER.

Vous êtes fou, milord,
C'est depuis quelques jours que je sais votre sort.

LE MILORD.

Mais cependant la chose est sûre,
Et votre lettre que voici;
Tenez.

SUDMER.

Que veut dire ceci?
Ce n'est point là mon écriture.

LE MILORD.

Je le sais bien; mais votre bras cassé...

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras cassé.

LE MILORD.

Qu'entends-je?

SUDMER.

Certainement, vous n'êtes pas sensé.

LE MILORD.

(*À part.*)

Mais lisez donc, lisez. Sa tête se dérange.

CLARICE.

Assurément, je l'ai déja pensé.

SUDMER.

Je suis dans un courroux extrême.
Comment! quelqu'un a pris mon nom
Pour faire une bonne action,
Que j'aurois pu faire moi-même?
Morbleu! c'est une trahison
Dont je prétends avoir raison.
Et vous avez reçu la somme?...

LE MILORD.

Oui, d'un banquier.

SUDMER.

Nommé?

LE MILORD.

Monsieur Argant.

SUDMER.

Il loge?

LE MILORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme;
J'en aurai le cœur net; je reviens à l'instant.

SCÈNE XVIII.

LE MILORD, CLARICE.

LE MILORD.

Tout cela me paroît étrange.
D'où peut venir cette lettre de change,
Et ces autres effets que j'ai déja reçus?
Ce n'est pas de Sudmer! je demeure confus.
Si ce n'est pas de lui, c'est d'un compatriote,
Qui veut m'obliger en secret.
Tel est l'Anglois, il cache le bienfait;
Exactement j'en conserve la note,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait;
Pour un homme d'honneur, c'est le plus grand regret
Que de manquer à la reconnoissance,
Et payer un service est une jouissance.
Je ferai tant que nous serons au fait.
Ah çà! venons à vous, ma fille:
Sudmer, par ses grands biens, relève ma famille;
Il vous fait un état certain;
Vous ne répugnez pas à lui donner la main?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MILORD.

Vous soupirez, Clarice?

CLARICE.

Oui, mon père, il est vrai.

LE MILORD.

Parlez sans artifice,
Parlez avec sincérité.
Ne dissimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable?
Je ne sais point trahir la vérité,
Et qui dissimule est coupable.
Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher
Aux yeux indulgents de mon père.
Est-il quelque secret, est-il quelque mystère
Que dans son sein je ne puisse épancher?

LE MILORD.

A mes desseins vous verrois-je contraire?

CLARICE.

Non, je veux me soumettre à votre volonté.
En Angleterre un cœur n'est point esclave;
Le pouvoir paternel est chez nous limité:
Mais ne soupçonnez pas que jamais je le brave.
Périsse cette liberté
Qui des parents détruit l'autorité!
Ah! je le sens, un père est toujours père.
Sur des enfants bien nés il conserve ses droits.
Quand le devoir en nous grave son caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte si chère.
En vain la liberté veut élever sa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure;
La loi nous émancipe, et jamais la nature.

LE MILORD.

Vous pensez bien; mais, dites-moi,
Où nous conduit cet étalage?
Sudmer vous déplaît-il?

CLARICE.

Non, mon père, mais...

LE MILORD.

Quoi?

CLARICE.

J'épouserai Sudmer, si c'est votre avantage.

LE MILORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE.

Il aura donc ma foi.
Mais un autre a mon cœur.

LE MILORD.

Expliquez ce langage;
Épouser celui-ci, pour aimer celui-là!
Vous vous formez, ma fille, et j'aperçois déja
Que de ce pays-ci vous adoptez l'usage.
S'il vous plaît, rien de tout cela.
Quel est le nom du personnage?...
Dites-le-moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.
Malgré moi mon cœur s'est soumis.
Les vertus d'un François...

LE MILORD.

Un de nos ennemis!

CLARICE.

Il ne l'est point; c'est Darmant, c'est lui-même.

LE MILORD.

Qu'ai-je entendu? Ma surprise est extrême.
Je vois quel est le but de ses empressements.

CLARICE.

Arrêtez. Vos soupçons seroient trop offensants.
Rien ne m'a jusqu'ici fait connoître qu'il m'aime :
L'estime, le respect sont les seuls sentiments
Qu'il ait osé faire paroître.
Rien aussi de ma part n'a pu faire connoître
Le trouble secret de mes sens.

LE MILORD.

A la bonne heure. Eh bien! puisque je suis le maître,
Vous aimerez Sudmer, et je l'ai décidé.
Songez-y bien; j'ai commandé.

SCÈNE XIX.

LE MILORD, SUDMER, CLARICE.

SUDMER.

MA foi! moi n'y puis rien comprendre.
J'ai vu votre banquier, votre donneur d'argent;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.
Mais il bat la campagne, et n'a pu rien m'apprendre.
Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci,
Par un valet anglois je serois éclairci.

LE MILORD.

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous instruire.

LE MILORD.

Robinson?

SCÈNE XX.

LE MILORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON.

ROBINSON.

Milord!

LE MILORD.

Viens ici.

Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté :
Ne cache point la vérité ;
Tu sais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON.

Milord, c'est d'un de vos amis.

LE MILORD.

De Sudmer?

ROBINSON.

Oui, la chose est claire.

SUDMER.

De moi, maraud, de moi!

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te surprends en menterie ;
C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON.

Monsieur, j'en suis charmé.
Comment vous portez-vous?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé
Une pareille fourberie?
Coquin! j'ai donc le bras cassé?
Oh! je te ferai voir...

ROBINSON.

Doucement, je vous prie.

Quoi! ce n'est donc pas vous dont le cœur bien placé...,

SUDMER.

Non, non, certainement.

ROBINSON.

Eh bien! c'est donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre

Doit faire honneur à l'amitié.

LE MILORD.

De ce complot le traître est de moitié.

Déclare vite, ou je t'assomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MILORD.

Comment?

ROBINSON.

Oui, c'est un fait.

De temps en temps, je reçois quelque somme

Pour m'engager à garder le secret.

LE MILORD.

Ah! tu connois donc?

ROBINSON.

Oui, c'est un fort honnête homme

Qui veut vous obliger, et sans être connu.

Vous savez bien, milord, que je suis ingénu.

Il m'a séduit, et pour lui plaire,

Robinson est fourbe et faussaire.

Oui, c'est de moi que vient toute l'invention;
Mais c'étoit, je proteste, à bonne intention.

LE MILORD.

En un mot, quel est-il?

ROBINSON.

Eh bien! c'est, c'est... notre hôte.

LE MILORD.

Darmant!

CLARICE.

Darmant!

LE MILORD.

L'auteur d'une telle action!
Ah! malheureux!

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MILORD.

Tu mérites punition.
Écoute, aimeroit-il ma fille?

ROBINSON.

Oh! point du tout, milord; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MILORD.

Vous, Clarice, êtes-vous instruite?

CLARICE.

Non, je vous jure, et je suis interdite.

LE MILORD.

Je ne comprends rien à cela.
En vérité, son procédé m'étonne.

SUDMER.

Moi, point m'en étonner; je le reconnois là:
Et d'avoir pris mon nom très fort je lui pardonne.

LE MILORD, *à Robinson.*

Je te fais grâce ; mais ne lui parle de rien.

SCÈNE XXI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

LA paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée,
La paix ! ce mot seul fait du bien :
Elle est de l'univers le plus tendre lien.
La foule avec transport inonde chaque rue :
Sans être coudoyé l'on ne peut faire un pas ;
Sans se connoître on se salue ;
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas ;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce spectacle est charmant, j'en serois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous et milord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaîté, ce fard de la nature,
Rajeunit les vieillards, leur donne un air plus frais ;
D'un coloris si doux la teinte vive et pure
Partout imprime ses attraits ;
C'est le bonheur qui fournit la peinture,
Et le plaisir de l'âme embellit les plus laids.
La marchande dans sa boutique

Etale ses colifichets,
Répète à tout moment, la paix, la paix, la paix!
De messieurs les Anglois j'aurai donc la pratique.
Et sa petite fille, avec un air comique,
Dit : Ah! maman, comment c'est-il fait un Anglois?
On rencontre plus loin des chansonniers bien ivres,
Raclant du violon et braillant des couplets,
Bons, excellents, quoique mauvais,
Et qui surpassent de gros livres,
Parce que le cœur les a faits.
En un mot, vous verrez que nous autres François,
Notre plus grand plaisir est d'adorer nos maîtres;
C'est l'amour qui prend soin d'éclairer nos fenêtres.
Le sentiment, voilà notre première loi :
Eh! qui l'éprouve plus que moi?
Je danserai la nuit entière :
Je donnerai le ton, et serai la première
A bien crier, vive le roi!

LE MILORD.

Vous m'enchantez, madame la marquise :
De mon esprit chagrin vous changez la couleur;
Je sens que la gaîté, qui vous caractérise,
Ne peut se rencontrer qu'avec un très bon cœur.
Darmant, nos nations sont réconciliées :
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé;
Et l'amitié surmonte enfin le préjugé:
Que par cette amitié nos maisons soient liées.

DARMANT.

Ah! milord, je vous suis attaché pour jamais.

LE MILORD.

Ces secours détournés qu'avec tant de noblesse
Vous m'avez su fournir par des moyens secrets,

Pour ne point faire ombrage à ma délicatesse,
Je les acquitterai bientôt, grâce à la paix :
Mais mon cœur en paiera toujours les intérêts.

DARMANT.

Daignez me regarder comme de la famille.

LE MILORD.

Monsieur, pour vous marquer combien vous m'êtes cher,
Vous signerez le contrat de ma fille,
Que, dès ce soir, je marie à Sudmer.

LA MARQUISE, *riant.*

A cette faveur-là mon frère est bien sensible.

DARMANT, *à part.*

O ciel !

LE MILORD.

Darmant soupire, et la marquise rit !
Mais cela n'est pourtant ni triste, ni risible.

LA MARQUISE.

Mais c'est que mon cher frère est sot, sans contredit :
Je m'y connois ; tenez, admirez la statue !

DARMANT, *à part.*

Ma sœur !

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'est qu'il est amoureux de votre prétendue ;
Mais grave soupirant, discret, silencieux,
Le respect a toujours étouffé sa parole,
Et tristement comme une idole,
Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux.

SUDMER.

Milord, je pourrois faire une grande sottise
D'épouser votre fille : elle est fort à ma guise ;

Mais monsieur pourroit bien être à la sienne aussi
Un petit peu, n'est-ce pas? Hein? Je pense,
Et je vois que, dans tout ceci,
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
Sous mon nom il a su saisir l'occasion
D'avoir pour vous, milord, un procédé fort bon:
Si je deviens le mari de Clarice,
Il est homme, peut-être, à rendre encor service:
Je suis accoutumé d'être son prête-nom.

LE MILORD.

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE.

Ah! mon père.

DARMANT.

Ah! monsieur, en cet heureux instant,
Que j'ai de grâces à vous rendre!
Je suis de l'univers l'homme le plus content.

SUDMER.

Cette alliance est fort bien assortie.

DARMANT.

Ma sœur, en même temps, devroit
Consentir à vous être unie:
Ce double hymen ne laisseroit
Aucun soupçon d'antipathie.

LA MARQUISE.

Je craindrois que milord ne fût triste et jaloux.

LE MILORD.

La proposition, il est vrai, m'intimide:
Mais cependant, madame, croyez-vous
Qu'une Françoise, ayant l'esprit vif et rapide,
Puisse y joindre en effet, par un accord bien doux,

Un caractère assez solide
Pour faire constamment le bonheur d'un époux?

LA MARQUISE.

Avant que de répondre, en faisant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglois, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable et vertueuse,
Ait assez de douceur, de liant dans l'esprit
Pour la rendre constante en la rendant heureuse;
Pour qu'elle s'applaudisse, enfin, d'être avec lui?
On ne peut guère avoir une femme fidèle,
Qu'en attirant l'amusement chez elle.
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LE MILORD.

Marquise, courons-en les risques l'un et l'autre;
Vous verrez un amant dans un époux soumis:
Et quand la paix confond ma patrie et la vôtre,
Tous mes préjugés sont détruits.

SUDMER.

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonstance,
Me soulager du poids de la reconnoissance:
Je sens que je suis vieux, je me vois de grands biens;
Je n'ai point d'héritier, soyez tous deux les miens...
Point de remercîments, ce seroit une offense.
Si je vous sais heureux, mes amis, c'est assez:
C'est vous, c'est vous qui me récompensez;
Mais j'entends retentir les cris de l'allégresse:
Courons tous : le plaisir du cœur
S'augmente encor par le commun bonheur.

LA MARQUISE.

Milord, j'en pleure de tendresse;

Le courage et l'honneur rapprochent les pays;
Et deux peuples égaux en vertus, en lumières,
De leurs divisions renversent les barrières,
Pour demeurer toujours amis.

DIVERTISSEMENT.

On entend une symphonie et des acclamations qui annoncent une fête publique.

Le théâtre représente la vue du port de Bordeaux. On voit des vaisseaux ornés de guirlandes et de banderoles. Des peuples de différentes nations exécutent une fête. Anglois, François, Espagnols, Cantabres, Portugais, etc. caractérisés par des habits pittoresques, composent diverses danses variées à la mode de leur pays, au bruit des salves d'artillerie. On chante; toutes les nations s'embrassent; la fête se termine par un ballet général.

RONDE.

Nous avons la paix,
Nos craintes cessent,
Les jeux renaissent.
Nous avons la paix:
Ce jour est le jour des bienfaits.
Nos maux finissent,
Nos cœurs s'unissent,
Vivons en frères:
Jamais de guerres:

Que le François devienne Anglois;
Et l'Anglois, François.
Par nos accords,
Par nos transports,
Nous donnons un exemple au monde.
Peuples divers
De l'univers,
Venez danser en ronde.
Nous avons étouffé la haine;
Une égale ardeur nous entraîne.
Embrassons-nous; embrassons-nous;
Le même nœud nous unit tous.
Formons une chaîne
Qui dure à jamais.

VAUDEVILLE.

Voici le jour de l'allégresse,
Le plus beau de nos jours;
Plus de soucis, plus de tristesse:
Régnez, plaisirs, amours;
Chacun répète avec ivresse
Ce mot si cher, si plein d'attraits:
La paix, la paix;
La paix, la paix.

Gens à manteau, gens de finance,
Nous gémissons pour vous;
Nos officiers par leur présence
Vont vous éloigner tous:
Le mal n'est pas si grand qu'on pense:
Si vous voulez être discrets,
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

Ne soyez plus, sagesse austère,
En guerre avec l'amour;
C'est un enfant, laissez-le faire:
Passons-lui quelque tour.
Est-ce le temps d'être sévère,
S'il lance en cachette ses traits?
Eh! paix, etc.

Accourez tous près de vos belles,
Volez, guerriers, amants,
Elles vous sont toujours fidèles,
Croyez-en leurs serments:
Consolez donc vos tourterelles,
Mais sans demander leurs secrets.
Eh! paix, etc.

Laissons la fraude et l'artifice,
Terminons tous procès;
Venez ici, gens de justice,
Et suspendez vos frais.
Pour que chacun se réjouisse,
Avocats, laissez le palais.
Eh! paix, etc.

Pourquoi toujours s'entredétruire?
Savans et beaux esprits
Tout céderoit à votre empire,
Si vous étiez unis:
Vous vous livrez à la satire,
N'avez-vous pas d'autres objets?
Chantez la paix,
Chantez la paix.

Un mari, pour une grisette,
Néglige sa moitié:
Sa femme, tant soit peu coquette,
A fait une amitié.
De part et d'autre l'on se prête,
On n'approfondit point les faits.
Eh! paix, etc.

LE MILORD, *à la marquise.*

Plus entre nous d'antipathie:
Vous avez trop d'attraits.
Toute raison n'est que folie,
Quand elle est dans l'excès.
Femme d'esprit, femme jolie
Ramène à des principes vrais.
Allons, la paix, etc.

Faisons revivre l'harmonie
Du commerce et des arts,
Et que la paix toujours chérie
Règne de toutes parts.
Ne faites plus qu'une patrie,
Espagnols, Anglois et François.
Eh! paix, etc.

SUDMER.

Galants barbons qu'amour inspire,
Ne tentez point le sort;
Le vent nous manque, et le navire
N'ira pas à bon port.
Je sens qu'amour voudroit me dire
Que Clarice a beaucoup d'attraits.

Hein... quoi ?... oui... mais
Allons, mon cœur, la paix, la paix.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cœur,
Et ne nous faites point querelle.
Partagez notre ardeur.
Vous le sentez ; c'est notre zèle
Qui peint l'amour de tout François.
Et paix, paix !
Messieurs, la paix.

FIN DE L'ANGLOIS A BORDEAUX.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.



